

D^r CH. FIESSINGER

Membre correspondant de l'Académie de Médecine

LA FORMATION

DES

CARACTÈRES

DEUXIÈME ÉDITION

LIBRERIA MEDICINA

JEAN LEON

Librairie académique PERRIN et Cie.

LA FORMATION
DES CARACTÈRES

Copyright by Perrin C°, Paris 1913.

I. OUVRAGES DE MÉDECINE.

- Clinique thérapeutique du Praticien**, par HUCHARD et CH. FIESSINGER, 3^e édit., revue et augmentée par CH. FIESSINGER, 1 vol. in-8, 812 pages. Maloine, édit. Traduction en italien et en espagnol.
- La thérapeutique en vingt médicaments**, par HUCHARD et CH. FIESSINGER, 3^e édit., 1913, revue et augmentée par CH. FIESSINGER, 1 vol., 420 pages, Maloine, édit. Traduction en italien, espagnol, anglais, allemand, russe.
- Vingt régimes alimentaires**, par CH. FIESSINGER, 1 vol., 280 pages, 1913, Maloine, édit.
- Le traitement des maladies du cœur et de l'aorte**, par CH. FIESSINGER, 1 vol., 320 pages, Maloine, édit., 1914. Ces trois derniers volumes font partie de la collection : *Comment guérir*, éditée par M. Maloine sous la direction de CH. FIESSINGER.
- L'hygiène du cardiaque**, par CH. FIESSINGER. Delagrave, édit., 1908, 1 vol., 210 pages.
- La thérapeutique des vieux maîtres**, par CH. FIESSINGER, 2^e édit. (épuisé). *Société d'éditions scientifiques*, 1 vol., 380 pages.
- La grippe infectieuse**, DOIN, édit., 1 vol., 210 pages. Couronné par l'Académie des sciences (Prix Montyon), et l'Académie de médecine (Médaille d'or).
- La croissance au point de vue morbide**. Couronné par l'Académie de médecine, 1889. (Prix d'hygiène de l'enfance).
- Nombreux mémoires sur les maladies du cœur et des reins**, les maladies infectieuses (scarlatine, rhumatisme articulaire). Couronné par l'Académie des sciences (Prix Montyon), et l'Académie de médecine (Médaille d'or, 1890-1900).

II. OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

- Science et spiritualisme**, Perrin, édit., 2^e édit. (épuisé), 1907.
- Erreurs sociales et maladies morales**, Perrin, édit., 1908, 1 vol., 380 pages.

Inw. A. 5044

D^r CH. FIESSINGER

Membre correspondant de l'Académie de Médecine

LA FORMATION

DES

334587

CARACTÈRES

28570



Donation

PARIS ION BOGDAN

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1914

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

BIBLIOTECA NAȚIONALĂ UNIVERSITĂȚII "AL.I. CUZAIA" BUCUREȘTI
CONTROL 1953
COTA 24550

1956

RC 258/06

1951

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande
Van Gelder.

B.C.U. Bucuresti



C28570

AVANT-PROPOS

On pourrait dire que le régime démocratique, avec les maximes d'égalité dont il se réclame, est le pire dissolvant des énergies individuelles.

Puisque chacun est l'égal de son voisin, à quoi bon l'effort ? Reposons-nous au soleil et intimons aux supériorités l'ordre de rentrer dans le rang.

Dans des ouvrages antérieurs nous avons développé cette idée ¹. En dépit des institutions et des mœurs qui le corrompent, l'homme en lui sent une étincelle que les souffles délétères du milieu ne parviennent pas à éteindre.

Comment sauver du naufrage ce dépôt sacré, c'est à cette étude, une étude qui n'a rien de didactique et conçue sous forme de causerie, que sont consacrées les pages qui vont suivre. L'auteur, un médecin, s'est contenté de regarder autour de lui.

Les vérités jaillissent des faits, il suffit de les cueillir. Les hommes et les choses renferment en

1. *Science et Spiritualisme. Erreurs sociales et maladies morales.* Perrin, édit.

eux de fécondes clartés, saisissons le rayon fugitif avant qu'il ne se perde.

Le lecteur ne trouvera pas ici le développement logique d'idées, poursuivies jusqu'à leur épuisement total.

Des aperçus rapides et qui peut-être jusqu'à ce jour n'ont point été tous également explorés, enchaîneront leurs perspectives sur un horizon varié dans ses ondulations, mais constant quant à la teinte fondamentale. Parfois une note personnelle, un souvenir intime mêleront leur accent à la gamme générale du récit. Quelques lueurs de gaieté filtreront de-ci de-là, à travers le sérieux des pages. Nous espérons que le lecteur voudra bien nous pardonner ces quelques accrocs à l'unité générale du plan.

L'ouvrage est divisé en cinq parties d'étendue inégale : 1° les règles de formation, 2° les déviations morbides, 3° les adaptations féminines, 4° les qualités et les défauts des caractères, 5° les exemples.

N'ayant conçu d'autre dessein que celui d'exprimer des choses utiles et que nous croyons justes, notre ambition aura été atteinte, si devant telle observation qui l'arrêtera au passage, le lecteur veut bien dire « c'est cela » et nous favoriser de son assentiment.

Août 1913.

LA FORMATION DES CARACTÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES RÈGLES DE FORMATION

CHAPITRE PREMIER

SUR L'ÉDUCATION

I

Chose curieuse ; l'éducation en faveur de nos jours — j'entends une éducation purement rationnelle, d'où l'idéalisme et le sentiment sont exclus avec violence, — tend à faire de l'être humain un animal dont la mentalité se rapproche singulièrement de celle de la mouche. Le gamin échappé de l'école, fort des connaissances acquises, ne se laisse plus ni gouverner, ni persuader, ni convaincre. Sur toutes choses, il a son opinion. La mouche également. Cherchez à lui faire peur quand elle se pose sur

le dos de votre main. Elle n'a cure de vos menaces. Chassez-la ; elle s'envole et revient à côté. Pas d'être plus indépendant, plus confiant en soi que la mouche. Et s'il lui plaît de voltiger, comme le dit Ruskin, « de l'étalage sucré de l'épicier, aux pourritures de l'arrière-cour du boucher », quelle règle opposer à son caprice et quelle liberté comparable à la sienne ? Pour atteindre à ce résultat, elle n'a point eu besoin, comme nos modernes petits apaches, de subir des années de claustration sur les bancs de l'école primaire.

Ce qu'il importe de développer chez l'enfant, c'est moins la raison que sa sensibilité. Instruire un esprit est bien ; construire l'âme est une tâche autrement utile. Par ce terme de sensibilité il convient d'entendre la puissance de passion, la faculté d'être ému, de reconnaître ce qui est digne d'amour et ce qu'il est juste de haïr. Un danger entoure l'exercice de ces élans du cœur : la tendance à la lassitude et à l'arrêt. Rien de plus misérable que les enthousiasmes qui ne durent pas, les indignations qui s'éteignent, sans autre raison du refroidissement que la combustion rapide du foyer initial. L'homme de caractère demeure fidèle à ses admirations et son blâme, quand la morsure en est justifiée, n'efface pas ses traits de burin. Subordonner ses convictions à son intérêt ou les laisser flotter au gré du caprice est indigne d'une âme qui se respecte. La vie est une chose grave, il convient d'y entrer ferme, droit, capable d'effort et d'esprit de suite.

Les natures impétueuses ne réalisent cet idéal qu'à la faveur de certaines directions qu'elles ont dé-

libérément adoptées. Une morale, une religion, sont des partis pris systématiques, qui engendrent des disciplines. Mais l'obéissance à la règle ne devient efficace qu'autant que la morale et la religion ne se contentent pas de manifestations verbales et agissent à la façon d'habitudes héréditaires, cultivées et précisées dès la première enfance. « La religion d'un homme, dit Ruskin ¹, est le sentiment qui l'oblige, en *dehors de tout raisonnement*, à certains devoirs, à certaines croyances propres à une certaine société dont il est membre. Je dis : en dehors de tout raisonnement, car ce sentiment ne relève pas de la raison et souvent lui est supérieur, analogue à celui qui ramène l'abeille à sa ruche et l'oiseau à son nid. La religion d'un homme est la forme de repos mental, la demeure d'âme que ses pères lui ont en partie construite et qu'en partie il s'est construite lui-même, par son juste respect pour la coutume ancienne. »

Ces premières assises mentales posées, l'enfant s'initiera à la fois aux lois de la santé, par la pratique des exercices sportifs en plein air, et aux principes de l'éducation : le respect, la compassion, la véracité. Respect par les leçons de l'histoire, compassion par le spectacle des réalités douloureuses, véracité qui placera dans le mensonge le principe du déshonneur. L'enseignement parlera au cœur comme aux yeux. Dans l'histoire naturelle, présentation d'animaux, de plantes, de fleurs ; mais le maître ne croira pas avoir tout expliqué, quand il aura déballé son petit bagage, et, derrière l'ordre, il montrera à la

1. ANDRÉ CHEVRILLON, *la Pensée de Ruskin*. Paris, Hachette 1909, p. 147.

jeune intelligence le mystère; dans l'histoire, pas de chronologie morne ou de catalogue froid des traités et des batailles, mais le récit des idées et des efforts des peuples, traduits d'après les pages de leurs écrivains et les formes de beauté où ils avaient inscrit leur rêve.

La culture devra être accessible à tous, mais il est nécessaire de ne l'imposer à personne. La connaissance n'est qu'un aliment; tous les esprits ne sont pas aptes à l'assimiler. Si la transformation de l'aliment intellectuel en accroissement et énergie de pensée ne s'opère pas, par impossibilité de nature, inutile d'aller plus loin. Les tentatives poursuivies dans ce sens n'aboutiraient qu'à la compression et à l'étouffement. Les âmes des enfants en seraient faussées comme les nourritures trop copieuses ou trop fortes détruisent les fonctions d'un estomac (Ruskin).

Le culte de la science est une notion de second rang; c'est au culte de la vie qu'il faut le subordonner — culte de la santé physique — culte de la santé morale, cette dernière tenant tout entière dans la conception de l'ordre. Ordre, c'est-à-dire discipline, cohésion des parties, soumission à une idée centrale. L'ordre dans l'esprit, partant la paix de l'âme, quel principe éducateur a jamais fourni une formule plus parfaite du bonheur?

L'enfant sent avant de comprendre; il ne comprendra bien qu'après avoir senti fortement. L'éducation de la sensibilité est chez lui la première condition du développement intellectuel. Commencer par parler à l'enfant au nom de la raison est le rétracter et le déformer en un petit être sec, sot, prétentieux, dont

les passions, si jamais il en a, le précipiteront en dehors du droit chemin, dans tous les abîmes. L'augmentation lamentable de la criminalité infantile contemporaine ne reconnaît pas d'autre cause.

II

William James formule, avec une belle netteté d'évidence, le grief que nous opposons à l'éducation moderne. Celle-ci ne s'adresse qu'à la raison, c'est-à-dire à la pensée consciente. Le champ de ses opérations est restreint. Il néglige l'intuition, l'instinct, la sensibilité, les états affectifs, toutes aptitudes surtout fixées dans le domaine de l'inconscient. D'où cette conséquence d'un système pédagogique incomplet, partant erroné, qui cultive la zone la plus étroite et la plus superficielle du cerveau, se piquant de l'illusion qu'il en embrasse la totalité et pénètre dans ses profondeurs les plus reculées. S'adresser à la raison, omettre la sensibilité et l'inconscient, c'est livrer jour à des natures infatuées et sèches, portant dans le sang toutes les graines de dissolution morale. Aux jours difficiles, les ferments corrupteurs prendront le dessus. L'écolier conscient deviendra le criminel conscient. Le rationalisme où il aura mûri ses premières leçons de choses lui servira de justification et d'excuse ; ou plutôt, car la justification suppose une faute, le criminel, logique avec ses conceptions, estimera que son discernement l'a bien servi et se créera une morale spéciale dont le déterminisme légitimera les pires forfaits.

L'homme animal raisonnable, est une pauvre définition.

Rien de moins fondé, en effet, que la distinction classique : l'homme animal raisonnable, les animaux êtres instinctifs. En réalité, l'homme possède plus de raison que les animaux et aussi des instincts plus riches. Et ce gain va en s'accroissant à mesure que chacun s'élève. Tout à fait en haut, siègent les génies, ceux dont le champ de la conscience est le plus vaste, le plus ouvert à une faculté d'attention soutenue et aussi dont les zones instinctives vibrent avec le plus de véhémence, souvent même contre la volonté du sujet. Les folies, les erreurs des grands hommes traduisent, dans le domaine de la vie, l'impétuosité qui signale les impulsions de leurs instincts. L'homme placide s'étonne. Il dit, en parlant des écarts regrettables : « L'intelligence ne sert qu'à faire des sottises. » Il serait plus exact de déclarer que les instincts grondent tumultueusement dans les natures d'élite ; si toutes les précautions ne sont pas prises dès les premières eaux, le torrent des impulsions aura vite fait de culbuter les résistances de la raison et de la sagesse. Cette constatation, très importante dans la psychologie des grands hommes, explique toutes les fluctuations de leur caractère.

Sans doute, les instincts ne sont pas invariables ; ils peuvent être modifiés. Cette faculté de changement est largement mise à profit par les éducateurs vraiment intelligents. Sachant qu'une impulsion ne saurait jamais être neutralisée que par une impulsion contraire, ils s'appliqueront à combattre les tendances fâcheuses, non en s'adressant à la raison

lourjours vaincue, mais en versant dans l'âme de l'enfant des idées d'élévation et de devoir. L'âge adulte venu, l'ère des transformations n'est point close ; seulement les meilleurs des pédagogues n'y peuvent plus rien ; les difficultés et les déboires de la vie font ici office d'éducateurs. « L'on sait des hommes, disait La Bruyère, qui ont commencé leur vie par les plaisirs et qui ont mis ce qu'ils avaient d'esprit à les connaître, que les disgrâces ensuite ont rendus religieux, sages, tempérants. Ces derniers sont, pour l'ordinaire, de grands sujets et sur qui l'on peut faire beaucoup de fond. »

« L'homme absurde est celui qui ne change jamais. » Sous couleur d'ironie, voilà bien une des maximes les plus profondément vraies.

Celui qui ne change jamais, c'est celui dont la raison gourmée ne laisse pas pénétrer en soi les mille sollicitations de l'inconscient. Ces hommes demeurent les mêmes, comme l'air ne se renouvelle pas dans les chambres hermétiquement closes. Et de même que certaines gens se complaisent dans une atmosphère confinée, ils se bercent avec délices à l'arome de leurs idées vieillottes et fanées qu'ils s'obstinent à croire fraîches, parce qu'ils les ont respirées telles, il y a vingt ans.

III

L'absence d'initiative, la faiblesse des caractères compteront plus tard comme un signe dominant

de notre époque. J'entends l'objection : toutes les périodes de richesse et de bien-être général se signalent par des traits de décadence comparables. En êtes-vous bien sûr ? Ou plutôt un certain tempérament ne doit-il pas adoucir la rigueur de cette formule ? Chacun sait que les trop grandes facilités de vie inclinent à l'indolence. Mais cet alanguissement ne s'étend que sur les heures paisibles de la vie ; qu'un orage éclate, le ressort intérieur qui semblait brisé se tend à nouveau dans un élan de vigueur tout à fait inattendu. Exemple : les réactions soudaines qui, dans les temps de crise, transforment tel bourgeois placide en véritable héros.

Ces changements brusques, s'ils étonnent les contemporains, puisent leur raison dans une condition mentale qui avait été préparée de longue date : une éducation sévère de l'inconscient. Et ici, je chicane-rais quelque peu M. G. Le Bon qui a fourni de l'éducation une formule juste, mais incomplète. « L'éducation, dit-il, a pour but de faire entrer dans l'inconscient les notions conscientes enregistrées par la mémoire. » L'intelligence est munie d'abord, les idées qui la fécondent se déposent ensuite peu à peu dans les couches profondes et obscures de la conscience. Dans l'espèce, la formule est heureuse, à condition de se restreindre aux notions intellectuelles, à celles qui meublent l'esprit et ne jouent qu'un rôle secondaire dans la formation de l'âme. Dès qu'il s'agit de pétrir un caractère, le procédé manque de vertu efficace. Pour faire des hommes forts et qui ne craignent rien, il faut peu d'explications préalables sur la direction à suivre. Expliquer, c'est affaiblir. Mieux vaut dire : c'est le devoir,

parce que c'est le devoir. Toute autre argumentation aboutit à l'analyse, c'est-à-dire à la dissociation. Raisonner un devoir, c'est se fournir des motifs pour ne pas l'accomplir. Il doit être imposé au nom de principes absolus qui dépassent l'expérience (Boutroux). A ce prix, une éducation solide de l'inconscient peut être obtenue; qui l'a acquise est armé contre les défaillances de la vie.

Que cette éducation de l'inconscient soit parfaitement négligée de nos jours, nul n'oserait y contredire. L'enseignement officiel l'ignore d'une façon qu'on pourrait qualifier de fabuleuse. Nous vivons en matière d'enseignement, sur les principes du dix-huitième siècle, alors que les données précises de la psychologie de l'inconscient ne datent que d'une vingtaine d'années. C'est un gros retard. On croit aller de l'avant : c'est un recul qui nous fait rétrograder de quarante siècles. Les Romains et les Grecs, par le culte de la cité et des dieux tutélaires, organisaient déjà cette éducation de l'inconscient qui impose les règles de vie au nom de principes fermés à la discussion. On faisait de l'inconscient sans le savoir, et les modernes continuèrent pendant tout le moyen âge et jusqu'aux encyclopédistes. Le rationalisme orgueilleux de ces derniers poussé dans ses déductions logiques devait aboutir à la crise actuelle.

L'accroissement de la criminalité infantile, la rupture du foyer familial, la veulerie des honnêtes gens en marquent les traits fondamentaux. Il faut le dire, le mal est général. Dans les établissements libres, les systèmes en vigueur ne valent guère mieux. On

se préoccupe plus de faire des bacheliers que des hommes. Si l'éducation religieuse, grande initiatrice de l'inconscient, y est pratiquée dans le jeune âge, plus tard et faute de la rattacher à des vérités humaines, les esprits s'en désintéressent et ne la subissent qu'avec impatience, voire avec révolte. De grosses fautes sont commises dans les deux camps. Quand la méthode n'est pas fâcheuse, elle est appliquée avec maladresse.

Aux parents incombe une grosse part de la responsabilité. On parle souvent de la contagion merveilleuse de l'exemple. Comment agit-il ? En s'adressant à l'inconscient des intéressés. Les exhortations, les discours sont de peu de prix. On dit que de la discussion jaillit la lumière. Quand des intérêts passionnels sont en jeu, rien de plus faux. Chacun s'enfonce dans son opinion et un peu davantage, sous la pression de la contradiction adverse.

Au rebours, l'exemple n'irrite pas la susceptibilité des amours-propres ; il ne s'adresse pas à la raison combative et partant consciente des intéressés. Lentement, insidieusement, il enveloppe et pénètre. Parce qu'il ne sollicite pas l'opposition du sujet, il franchit sans résistance le barrage des sentiments particuliers, chemine en profondeur et se fixe dans les portions profondes de l'inconscient, d'où lentement et peu à peu, ou soudain et d'un bond brusque, il envahira le champ de la mentalité consciente qu'il modifiera, transformera, bouleversera, à l'insu et souvent au grand étonnement du sujet.

Si les parents donnaient l'exemple, ils n'auraient guère à se plaindre de leurs fils. Il est exceptionnel qu'un père oisif ait des fils travailleurs, ou si le père

travaille, que sa femme ne le reprenne pas, en présence des enfants, et ne le diminue pas à leurs yeux, par des reproches journaliers. L'inconscient, pour se laisser pénétrer par l'exemple, a besoin d'une atmosphère où la sympathie et la tendresse demeurent imprégnées de respect. A partir d'un certain âge, le silence et la solitude exercent aussi leur influence. Le recueillement favorise le dépôt des matériaux d'où sortent les caractères de haute trempe. Ce sont là méthodes d'application difficile. La fougue de la jeunesse y répugne et il faut déjà être homme pour en connaître le fruit. Aussi bien, l'exemple suffit dans l'enfance.

Que les parents se souviennent mieux de leur rôle d'éducateurs. Ils en voudront moins aux maîtres d'avoir failli à leur mission.

IV

Les industriels qui plantent les écriteaux de leurs réclames en pleine campagne, le long des voies ferrées, témoignent d'une connaissance très avertie de notre fonctionnement mental. Le voyageur à l'attention flottante, semi-engourdie, regarde vaguement les tableaux des prairies et des bois fuir dans l'encadrement trépidant des portières. Des panneaux décorés de caractères blancs sur fond bleu lui annoncent tous les quelques kilomètres le nom du meilleur des chocolats. Il lit machinalement et c'est un procédé tout automatique qui lui enfonce dans

l'esprit l'idée de supériorité associée à la représentation mentale du produit.

Ces fabricants de chocolat sont de grands psychologues. Ils réalisent pour la vente de leur denrée, et chez les acheteurs possibles, une excellente éducation visuelle de l'inconscient. Et ces acheteurs ne sont pas seulement possibles, ils apparaîtront dans les magasins et sans le moindre doute. C'est en effet une propriété spéciale de l'inconscient, de tendre à l'action chez tous les sujets qui ne sont pas désespérément engourdis.

De là l'utilité de la censure. La licence des théâtres, l'érotisme dans les arts créent chez les spectateurs, voire les passants, des habitudes mentales correspondantes au genre de perceptions auditives ou visuelles qu'ils enregistrent parfois à leur insu. L'austère M. Bérenger n'a point tort et il serait surprenant qu'un esprit fin comme Anatole France s'y fût trompé, si ce prosateur exquis ne sacrifiait au besoin de l'ironie qui crée le fond de sa nature l'expression des vérités les plus élémentaires. Que les directeurs de casino retranchent l'exhibition de leurs nudités féminines derrière des intérêts d'esthétique supérieure, un certain respect de la pudeur publique les contraint à cette raison. Entre les nobles statues qui peuplent les galeries du Louvre et la nudité d'une fille de Montmartre, il y a en effet quelque différence. Et puis les premières sont en marbre, ne l'oublions pas. Contempler la Vénus de Médicis ou une femme dans la même posture, non vraiment, on ne saurait conclure chez les spectateurs à la conformité d'une impression identique.

Dans notre société, l'éducation de l'inconscient, poursuivie par voie d'affiches, d'images, d'exhibitions plastiques, offre ce caractère de ne s'adresser qu'à la bourse et aux parties inférieures de l'être. La censure, supprimée comme inutile, possédait, à côté d'inconvénients réels, les vertus d'une digue opposée à l'envahissement licencieux des lettres et des arts. L'inconscient s'éduque plus vite dans le mal que dans le bien, il y faut moins d'effort. A tout le moins, si le libre cours est accordé au flot des productions malsaines, qu'aucun obstacle n'entrave l'expansion des efforts vraiment féconds.

De cela, personne n'a cure. Le mot : égalité, inscrit sur le fronton de nos monuments publics, apparaît à la façon d'une excitation permanente. Il flatte les passions basses, puisque, défi aux lois de la nature, il ne peut se réaliser que dans la honte d'un nivellement par en bas. Quels souffles de haine ce terme égalité verse chaque jour dans les âmes, on le comprendra peut-être dans dix ans, quand l'effort de quinze siècles de civilisation aura été anéanti sous la furie des appétits déchaînés. Reconnaissons, en attendant, qu'étaler cette maxime d'égalité sur la façade du moindre corps de garde, est une singulière manière de parfaire l'éducation de l'inconscient.

Si encore, l'élévation de l'instruction dispensée à l'école contrebalançait les effets de cette atmosphère dissolvante, respirée dans les rues. Mais l'école ne s'occupe guère que de la raison et se contente de bourrer la mémoire. L'inconscient n'est meublé que par les notions qui lui parviennent peu à peu de la

zone consciente. Ce sont résidus de souvenirs qui n'agiront jamais sur les actes d'une façon efficace et vraiment généreuse.

En Amérique, pays d'utilité sociale, on agit tout autrement. Ne prenons qu'un exemple. Alors qu'en France tous les auteurs primaires s'évertuent à rabaisser l'éclat de notre passé, dans les écoles de Californie il en va tout autrement¹. Des noms de généraux inconnus, des rappels d'événements sans intérêt s'enflent dans les livres et dans la bouche des maîtresses, comme les noms de César, d'Attila ou de Napoléon, ou comme la date de l'avènement de Cromwell.

Voilà une excellente éducation de l'inconscient. Elle réveille les enthousiasmes, stimule les réactions nationales qui font reculer la décadence et la mort. L'Amérique veut vivre. C'est un désir que nous ne pouvons que lui envier.

V

Un ministre de la troisième République se félicitait un jour, en fait de centre de travail, de n'avoir jamais connu que les cafés du quartier latin. « C'est là que j'ai complété mon instruction », déclarait-il avec fierté. Ce simple aveu nous éclaire sur les incohérences qui distinguent la rédaction des programmes scolaires. M. Lepère, c'était le nom du ministre, en nous confiant sa méthode de travail, accusait un

1. FIRMIN ROZ, *l'Énergie américaine*. Flammarion, éditeur, 1910.

procédé général d'instruction contemporaine : le bavardage. L'éloquence verbale tirant sur le fil logique des idées qui se déroulent avec véhémence, voilà bien le genre d'information le plus applaudi dans ces lieux de flânerie où s'était déjà, au dix-huitième siècle, élaborée la philosophie des encyclopédistes. Au café, à travers la fumée de tabac, dans le cliquetis des tasses et le choc lourd des bocks, les idées abstraites respirent l'atmosphère la plus propre à l'absurdité de leur floraison. Le sentiment des réalités ne trouve plus jour dans des cerveaux excités par l'ivresse de la parole ; le feu de la contradiction jette des flambées ardentes sur les arguments rangés en bataille. Quelques vapeurs d'alcool par là-dessus et l'on comprend à la fois l'âpreté et le vide de la discussion. Comment des idées saines pourraient-elles germer sur un semblable terrain ? C'est là dedans — dans cette brume étouffante où flotte l'humidité tiède des soucoupes, l'odeur des haleines et la fumée des pipes, qu'a trouvé crédit et défense la théorie de l'homme abstrait de Rousseau, non pas un pilier de café, celui-là, car il n'avait pas le sou, mais un rêveur à demi-fou, qui édicta en maximes sociales les fantaisies de son imagination.

L'homme, selon ces cerveaux excités, est le même partout, dans toutes les latitudes, chez toutes les races, sous les climats les plus opposés ; c'est un être général, universel, dont le trait dominant est de plier ses tendances, ses coutumes, ses mœurs, si différentes soient-elles, à la volonté des textes de lois élaborés par une poignée de meneurs.

En matière d'enseignement cette folie de législation nous a valu l'unité des programmes scolaires.

Dans l'Ouest, le Centre, le Midi, des enfants ayant une mentalité et des besoins distincts, sont astreints à des devoirs pareils et asservis à des tâches qui ne leur sont d'aucune utilité pour leur développement intellectuel, encore moins pour la vie pratique où ils auront à entrer. En Algérie, les instituteurs enseignent la géométrie aux petits Arabes et leur apprennent à travailler le bois et le fer¹. Peut-être les gamins auraient-ils surtout besoin de s'initier aux détails du jardinage et de l'arboriculture. Le greffage des oliviers, voilà qui les intéresserait bien davantage. Mais les programmes scolaires n'ayant pas prévu cette nécessité, les enfants, ici, comme ailleurs, perdent leur temps à s'assimiler des connaissances qui ne leur serviront de rien, tandis que celles qui leur sont indispensables, ils seront condamnés à les acquérir par eux-mêmes, quand ils auront quitté l'école.

Il est toutefois à craindre que, même plus tard, ils ne réparent point les heures dissipées sur les bancs de la classe. Tant et tant de choses auront été empilées dans ces pauvres cerveaux, que ceux-ci ne concevront plus le besoin d'y faire pénétrer une notion neuve, quel que soit leur degré d'utilité pratique. L'instinct de curiosité sera éteint, et avec lui le désir de se frayer la voie par un labeur personnel. Ce qui demeurera, ce sont les prétentions : un bonhomme boursoufflé, non adapté aux conditions de la vie, inapte aux techniques de son métier, mais parce qu'il aura été nourri de formules sonores, qui

1. CHAUMEIX, Le sens des races. *Revue hebdomadaire*, 15 juin 1912.

prétendra tout simplement régénérer le monde et le réformer sur les besoins de ses appétits. Qu'une instruction dispensée de la sorte eût pu produire des fruits meilleurs, c'eût été miracle. Un législateur sensé n'impose pas ses formules théoriques aux populations : il étudie les usages, les habitudes de celles-ci et subordonne ses procédés d'éducation au tour des renseignements qu'il en reçoit.

Que diriez-vous d'un médecin traitant un malade avant même de s'être enquis des troubles qu'il accuse ? Notre système d'instruction ressemble à ce médecin. Or les guérisseurs qui possèdent une panacée infailible au service de toutes les maladies, si diverses soient-elles, ces guérisseurs, en médecine au moins, ont un nom : chacun les appelle des charlatans.

« Il faut enseigner les lettres et la morale comme autrefois et les sciences comme aujourd'hui. » Formulée par Joubert, cette règle ramasse en une forme saisissante, l'expression d'une vérité absolue. Les sciences progressent, leur exposé s'allonge avec l'acquisition de toute donnée neuve ; quant aux lettres et à la morale, qui oserait soutenir qu'elles ont gagné en quoi que ce soit ? Depuis deux mille ans, les grandes lignes sont établies ; de-ci de-là, quelques modifications secondaires et c'est tout. En morale qu'avons-nous de changé ? Un courant de sensiblerie moderne s'est avisé tout à coup qu'il fallait être bon pour les animaux. Est-ce un grand progrès si des plaques miséricordieuses apposées aux colonnettes des lampadaires apprennent la chose aux passants ? Ils avaient sans doute besoin d'une semblable ini-

tiation. Dans un pays où sont traquées les âmes qui gardent au cœur un idéal sublime, il était naturel que le besoin d'une compensation se fit sentir. Expulsons les hommes, mais soyons bons pour les animaux.

Nous dira-t-on que les vertus de charité se fortifient? On s'occupe beaucoup d'assistance et c'est vrai. Mais il y a bien des fonctionnaires pour cette besogne et leur concours n'est pas gratuit. De plus, comment l'administration la mieux organisée arriverait-elle à soulager toutes les infortunes? Un grand nombre lui échappent et, pour regrettables qu'elles soient, de pareilles lacunes déparent le champ des meilleures institutions. Il n'est pas de règlement, si parfait se présente-t-il, dont la force ait pouvoir de sonder, sans en oublier une, la totalité des misères. Pour dénombrer ce chaos, avec chance d'y voir clair et d'opérer une sélection équitable, il faut autre chose que l'aridité des nomenclatures. Seul, le concours d'un élan intérieur permet de voler efficacement au secours des malheureux. La charité vaut par l'idéal qui l'inspire. Coupez les ailes à l'idéal, c'est la chute dans la sécheresse et l'aveuglement dans la poussière. Utiles pour fixer l'addition des dépenses, les paperasses le plus soigneusement alignées n'ont jamais égalé, en vue du bien à accomplir, le moindre mouvement du cœur. L'assistance publique se donne beaucoup de mal et jamais les pauvres n'ont comme aujourd'hui connu la détresse des mauvais jours.

Médicalement, même, on s'inquiète moins d'eux que par le passé. Non pas que les soins des hôpitaux ne répondent, dans la sollicitude des chefs de ser-

vice et le dévouement des internes, aux exigences du malade le plus difficile. Mais il n'existe plus cette littérature médicale spécialement destinée aux déshérités de la vie et dont les générations du dix-septième et dix-huitième siècles nous ont légué de si curieux échantillons. En 1740, paraissait encore un ouvrage de Hecquet, en 3 volumes, sur la *Médecine des pauvres*. L'auteur avait été doyen de la Faculté de médecine de Paris, en 1712. Quel est le doyen, de nos jours, qui s'astreindrait à pareille tâche?

Laissons de côté la morale, telle qu'elle est enseignée dans les écoles. Il est probable que si les obligations qui composent l'étoffe de sa trame avaient la faculté d'enserrer les mauvais instincts, ceux-ci ne se dévêtiraient pas avec cette impudeur et n'étaleraient pas au soleil le cynisme de la criminalité juvénile contemporaine.

Les méthodes didactiques de la morale moderne, les inspecteurs d'Académie eux-mêmes, dans leurs rapports annuels, nous avouent qu'elles ont fait faillite. On aurait donc tout avantage à suivre le conseil de Joubert et à revenir à l'enseignement d'autrefois.

Quant aux lettres, les procédés d'étude en usage au dix-septième siècle, dans les petites écoles de Port-Royal, étaient certes plus intelligemment conçus que tous ceux qui se sont abattus en grêle de programmes scolaires sur la tête des malheureux éducateurs de tout grade.

Du nouveau, et à tout prix, telle s'est révélée la

devise de ceux qui, depuis trente ans, se sont succédé aux sommets du pouvoir. Ce qui était bien, ils l'ont remplacé, pour le seul besoin de changement, par des mesures ou douteuses ou mauvaises. Et quand, ayant semé la voie de matériaux de démolition en tout genre, ils se sont trouvés arrêtés non par la façade des principes susceptibles de renversement, mais par un mur où des cadrans d'horloge indiquaient l'écoulement des heures, une colère a saisi le bras de ces grands hommes. D'un geste violent, ils ont arraché des cadrans les chiffres des notations familières et les ont remplacées par d'autres qui, elles au moins, n'avaient point sonné la honte des anciens régimes. C'est ainsi que nous avons appris que 4 heures de l'après-midi devenaient la seizième heure et 11 heures du soir la vingt-troisième. « A quelle heure part le train ? » demande un brave paysan qui s'embarque à la gare prochaine. « A la dix-septième » réplique l'employé de service. Et le paysan demeure bouche bée et se gratte les tempes. Ce que c'est que le progrès, tout de même !

CHAPITRE II

LES MORALES POSITIVES

I

La biologie, dans ses acquisitions inattendues et diverses, ne saurait fournir aucun fondement solide à la morale. Les philosophes avides d'échapper à l'impératif des croyances traditionnelles, nonobstant leurs efforts de dialectique déductive et subtile, asseoient leurs tentatives sur un terrain singulièrement mouvant. Si les uns et les autres sont d'accord sur cette vérité, aujourd'hui admise, que la biologie n'offre qu'un point d'appui décevant et fragile, ils n'en remplacent pas moins cette illusion, très à la mode il y a quelques années, par une autre chimère tout aussi inconsistante. MM. Lévy Bruhl et E. Durkheim¹ ont

1. LÉVY BRUHL, La morale et la science des mœurs (*Revue philosophique*, juillet 1906). — E. DURKHEIM, La division du travail social; les règles de la méthode sociologique; la détermination du fait moral (*Bulletin de la Soc. franç. de Philosophie*, avril et mai 1906).

confiance en la sociologie. M. Belot ¹, tout en déchirant les nuées de leur argumentation, s'enfonce dans une voie non moins incertaine. Et nous sommes surpris d'entendre M. Parodi ² qualifier tous ces écrivains de moralistes d'avant-garde. Le terme est impropre : c'est moralistes de dissolution qu'il faut dire, puisque avant-garde, dans l'acception figurée, telle qu'elle est entendue ici, signifie montée hardie et victorieuse vers des cimes que ces soldats atteindront les premiers. En fait de cimes, je n'en aperçois guère ; je ne crois nullement au progrès moral. Mais des bas-fonds et des abîmes s'ouvrent le long des pentes que vingt siècles de civilisation nous ont aidés à gravir, et les troupes d'avant-garde s'y engagent orgueilleuses et inconscientes. Elles descendent, croyant monter, et poussent des cris de victoire, quand, chemin faisant, elles abattent l'un après l'autre les poteaux de sûreté dont la prévoyance de nos pères avait jalonné la route.

La science des mœurs, en dépit de M. Lévy Bruhl, ne nous sera jamais que d'un secours très limité. Elle nous éclaire sur les réalités morales, à travers les temps et les différentes nations, mais ne nous fournit nul guide sûr, et ne saurait revêtir aucun caractère d'obligation. Une explication n'est pas une contrainte. La science des mœurs demeure une explication. De plus, cette explication qui pouvait satisfaire nos pères nous apparaît souvent à la façon d'un préjugé qui a pris des rides et trop. Alors quoi ?

1. G. BELOT, *Études de morale positive*. Alcan, édit., 1907.

2. PARODI, *le Problème moral et la pensée contemporaine*. — Alcan, édit., 1910.

Les principes de notre conduite seront liés au souvenir d'anciennes coutumes dont l'habitude s'efface. La science des mœurs, comme l'explique fort bien M. Belot, fera apparaître les règles morales comme irrationnelles au moment même où elle en rend raison. Nous saurons aborder la voie, mais pour la suivre, nous serons condamnés à l'attitude de passivité maugréante que prend l'homme dont une direction injustifiée commande les mouvements. Où sera la morale sortie d'une semblable conception ?

Nous ne la trouvons guère en meilleure posture dans le livre de M. Belot. Ce dernier invoque la raison comme suprême éducatrice ; celle-ci nous enseigne la cohérence avec nos décisions, et à nous inspirer dans nos actes de considérations dictées par l'intérêt général. Mais un commerçant quelconque qui cherchera à gagner le plus d'argent possible se montrera d'accord avec lui-même ; la cohérence avec ses décisions sera satisfaite ; et si, chapelier, il fournit à ses clients des chapeaux qui les coiffent bien, il aura fait œuvre réduite, mais certaine d'utilité sociale. La moralité sera inscrite dans la forme élégante et dans la bonne qualité des chapeaux.

Concédon's qu'il est des manières plus élevées d'affirmer son amour du bien et qu'une hiérarchie de valeurs pratiques, les unes subalternes, les autres plus riches, s'ordonnent dans les cerveaux, fussent-ils de commerçants, et se résolvent en actes. Cherchez en vain l'obligation ; vous ne la trouverez pas dans l'influence exercée par les sanctions externes et sociales. S'il me déplaît d'être honnête, ce ne sont pas toutes ces entraves qui me maintiendront dans le

droit chemin, car j'espérerai toujours échapper aux sanctions qui me menacent. Dans les natures particulièrement droites nous concevons sans doute, comme dit M. Parodi, une morale se suffisant à elle-même, indépendante de tout dogme et de toute métaphysique transcendante. Mais tout d'abord ces sortes de natures ne sont pas légion ; se féliciteraient-elles ensuite dans le choix de leurs délibérations, de n'écouter que la voix de la raison, il leur resterait encore à méditer sur l'infirmité de cette raison et, ce travail accompli, le problème de l'univers et de la destinée humaine ne continuerait pas moins d'écraser de tout son poids les interprétations particulières qu'édifie la témérité de leur orgueil.

II

Cercle vicieux de la morale, c'est-à-dire impossibilité d'édifier une morale sans l'adoption d'un postulat conçu à priori. La chose est évidente pour la morale religieuse, Dieu en commande les obligations, et c'est d'un pareil maître que n'a point voulu l'école laïque. Mais, par quoi l'a-t-elle remplacé ? Par une pétition de principe, déclare un philosophe qui se baptise lui-même des termes d'individualiste et d'athée social. M. Palante ¹ ne croit pas plus à la morale religieuse qu'à la morale laïque.

« Toute morale, écrit-il, repose sur un cercle vicieux, sur une pétition de principe fondamentale. Elle part d'un jugement de valeur arbitrairement

1. *Mercur de France*, 1^{er} décembre 1912, p. 618.

posé (il y a un Dieu, on peut le connaître, on peut le réaliser), pour arriver à un autre jugement de valeur qui était impliqué dans le premier et qui n'en est par suite que la répétition. » Une des applications les plus naïves de ce sophisme s'est étalée dans l'ancienne morale spiritualiste et kantienne. Elle posait les caractères auxquels devait satisfaire toute loi morale véritable. « Ces caractères étaient précisément ceux de l'impératif kantien ; après quoi on montrait que la loi morale kantienne satisfaisait comme par hasard à ces caractères ; donc qu'elle était la loi morale véritable. »

Le cercle vicieux était ouvert ; il continue d'être empli par les efforts des nouvelles morales prétendues scientifiques. On nous apprend qu'il y a un bien, qu'on peut le déterminer, qu'il doit inspirer notre conduite, que la Société est bonne, etc. Qu'en savons-nous, je vous le demande, et au nom de quel droit supérieur nous imposer semblable croyance ? S'il me plaît de dire que le bien est une notion d'ordre relatif, très difficile à démêler dans sa valeur réelle, et que pareille obscurité brouille singulièrement la voie où cette notion nous engage, je me tiens dans une formule tout aussi nettement défendable. Depuis longtemps du reste, les apaches ont retourné l'argument en leur faveur. Allez leur dire que la Société est bonne. — Vous vous f...tez de nous, répondront-ils, — et ils assassineront les garçons de recette.

M. A. Bayet, par exemple, un des protagonistes de la nouvelle morale, a écrit un livre : *le Mirage de la vertu*. La vertu intérieure et contemplative pour lui n'existe pas ; seules comptent les vertus

actives, productrices de résultats pratiques et de bien social. L'intention est excellente sans doute, mais qui nous assure que l'activité conduit au bien ? « Il n'y a pas d'action innocente, rappelle A. France; agir, c'est nuire ou détruire. » Tout compte fait, me direz-vous, dans la somme des actions humaines, le bien l'emporte sur le mal. Cela, c'est une opinion, le postulat optimiste impliqué dans la morale sociologique moderne, mais ce n'est point une vérité de toute évidence. Les anarchistes pensent autrement, la guillotine leur démontrera qu'ils se trompent; mais la guillotine est un argument de force, plus que de persuasion en douceur.

En sorte que l'analyse en fait de belles. Après s'être évertuée à ridiculiser la morale religieuse, elle détruit aujourd'hui la morale laïque.

Que reste-t-il alors ? Au nom de quels principes inculquerons-nous à nos enfants le sentiment du devoir ? Il y a l'exemple des parents sans doute, mais si les parents ne donnent pas l'exemple ? La seule ressource est de transformer en dogmes les postulats de l'école optimiste et sociologique actuelle. Il faut faire le bien parce qu'il faut croire à la bonté de la Société. — Il faut croire ? Mais c'est absurde, et je ne crois pas à la bonté de la Société. C'est absurde et nous revenons au *Credo, quia absurdum*.

P

CHAPITRE III

L'ACQUISITION D'UNE DISCIPLINE

I

L'homme s'impatiente aux disciplines comme l'animal au dressage. Il est si pénible de s'astreindre à une règle qui maîtrise les mouvements d'humeur et les caprices. Et pourtant les animaux ne se perfectionnent qu'à cette condition et l'homme n'atteint à toute sa hauteur que resserré et contenu par des formules de conduite où se canalisent ses actes. Sinon, c'est la dispersion, l'écoulement fluide, la stagnation sans issue. Les animaux, de cette diminution de leur valeur, ne tirent nul motif à exaltation et à triomphe. L'homme, c'est autre chose. Plus il descend, plus il se félicite. « Plus d'entraves ! » clame-t-il avec véhémence. En effet, il s'est affranchi de toutes les entraves. La liberté de rouler et aussi bas qu'il le voudra, il se l'est octroyée victorieusement. Des derniers progrès de la civilisation, c'est même celui là qui nous apparaît le plus évident.

L'ingénuité et la candeur se déroulent dans l'affirmation de cette formule tapageuse : « Ni Dieu, ni Maître. » Elle sous-entend la plus erronée des confusions : celle qui fait du désordre un équivalent de l'initiative et assimile l'explosion brutale des appétits aux manifestations les plus transcendantes de l'intelligence.

Faut-il rappeler que la grandeur de l'homme se mesure à l'élévation de ses pensées et à la noblesse de ses sentiments ? Il ne s'exhausse au-dessus de lui-même qu'à la faveur de disciplines imposées. Disciplines extérieures auprès des âmes faibles, disciplines intérieures pour les esprits fermes. Elles sont le guide, le soutien indispensable qui empêche les faibles de chavirer à chaque remous émotif qui s'agite dans leur cœur. Les autres, les tempéraments plus mâles, à force d'attention et d'empire sur eux-mêmes, arrivent également à opposer une digue aux orages. Seulement pour se faire, suivant la parole de William James, du système nerveux un allié, non un ennemi, ils se sont soumis à des exercices de gymnastique mentale persévérante et réfléchie. Le consentement à une quadruple règle d'éducation s'est inscrit en tête de leur programme : 1° établir une liaison intime entre la pensée utile et l'acte correspondant, de telle façon que l'exécution suive toujours l'élaboration mentale ; 2° rendre automatiques les actes qui concourent au perfectionnement de l'individu ; 3° ne se permettre aucune dérogation au principe de conduite adopté ; 4° ne jamais laisser éteindre en soi la faculté de l'effort.

Un mot d'explication seulement. N'imitons pas Rousseau qui conseillait éloquemment l'allaitement aux mères, tandis qu'il abandonnait ses enfants à l'hospice des Enfants-Trouvés. N'ayons pas deux consciences : celle qui parle et celle qui agit. Une pensée ne vaut que par sa réalisation pratique. Dire et faire doivent se résoudre en une formule exempte de contradictions. Commençons par nous inspirer nous-mêmes de la sagesse que nous réclamons d'autrui, et ce que nous estimons être bien, accomplissons-le sans tarder. Une promesse est une pensée engagée dans un acte ; n'y faillissons pas. Un consentement verbal, s'il est éludé dans l'exécution, est plus qu'une manifestation de mauvaise foi. C'est une semence corruptrice déposée dans le caractère ; de nouvelles trahisons en sortiront certainement. Seulement, bien se comporter et tenir sa parole n'est pas tout : il faut recommencer. Tout mouvement généreux et désintéressé, une manifestation de volonté ferme et courageuse vaut surtout par sa répétition. L'homme vraiment grand de caractère ne l'est point en vertu d'une heureuse inspiration de passage. Il faut que les circonstances les plus médiocres de sa vie s'éclaircissent aux rayons d'une âme vaillante et qui ne transige pas. Pas de compromis, d'accommodements de conscience. Inaccessible aux tentations, l'homme ne songera pas à se glorifier des victoires remportées. Non ; son instinct l'aura défendu plus que sa volonté. Et la vigueur de ses répulsions instinctives, c'est lui-même qui l'aura organisée par l'énergie apportée à écarter de lui toute pensée dissolvante, pour ne s'attacher qu'à celles qui échauffent, exaltent, inspirent les nobles renoncements.

Une faiblesse suffit pour faire perdre le fruit de longues années de lutte. C'est l'histoire des fauves qui se refusent, au cours d'une représentation, à exécuter l'exercice prévu. Vous avez remarqué que le dompteur ne sort pas de la cage avant d'avoir obtenu obéissance. Se retirerait-il sans avoir reçu satisfaction, ce seraient des mois et des mois de dressage nécessaires pour réparer la faute commise et voir l'animal se plier docilement à un exercice dont il a perdu l'habitude pour s'y être refusé un soir, dans un caprice passager d'humeur. De même pour l'homme. Si haut soit-il monté, qu'il ne s'aventure jamais dans une faute, pour inoffensive qu'elle paraisse. Sa grandeur d'âme en recevrait une fêlure qui jetterait sa note dissonante, et pendant des années, dans le concert des échos intérieurs.

Convient-il d'insister en dernier lieu sur l'utilité de l'effort ? Qu'importe son insignifiance ? Il comporte toujours sa vertu éducatrice. Une démarche vous ennuie. Faites-la. Vous avez à écrire une lettre ; si cela vous gêne sur le moment, c'est une raison de plus pour prendre la plume tout de suite. Les prescriptions de jeûne inscrites dans diverses religions agissent moins peut-être comme facteurs hygiéniques qu'à la façon de disciplines réclamant, à dates fixes, la production d'un certain effort. Car c'est un effort que le consentement à une diminution ou à un changement sur la nourriture journalière. Et cette répercussion psychologique d'une pratique si facilement tournée en ridicule, nous doutons que les rieurs s'en soient jamais avisés.

Le monde moderne répugne à l'effort. Le nombre

d'hommes diminue qui entrent dans la vie armés d'une forte discipline. Chacun s'en prend de ses déboires aux conditions défavorables du milieu. Qu'il oppose à la malchance une énergie moins vacillante, et les événements se rangeront dociles dans la direction qu'il leur aura commandée.

II

Il est fort rare de voir grandir en intelligence les enfants que chacun admire : fussent-ils précoces, leur avance ne se maintiendra pas. A quinze ans, ils seront dépassés par leurs camarades. Point n'est besoin d'ailleurs qu'ils fassent montre de talents extraordinaires. Entre deux et trois ans, le balbutiement des premiers mots, l'énoncé maladroit et pittoresque des premières constatations qu'il enregistre, font de tout marmot une sorte de petit génie autour duquel s'exclament les parents et encore plus les grands-parents extasiés. « Comme il est intelligent ! » est la phrase classique qui court entre les groupes. Se le tenant pour dit, le gamin se campe de gloire. A quoi bon faire effort du moment que les caprices de sa fantaisie puérile arrachent l'enthousiasme de la galerie ? Rien qui dessèche le germe de la réflexion comme ces rayons énervants d'un applaudissement à feu continu. Tous les médiocres de la vie ont vu se pencher sur leur berceau cette mauvaise fée de la louange, débridée et frénétique.

L'enfant, pour mûrir ses qualités, a besoin autour

de lui d'une atmosphère très tempérée, quant aux gâteries dont il est l'objet. A partir de la huitième ou dixième année, la condition est indispensable. Jusque-là, sans doute, la tendre affection d'une mère se sera épanchée sans grands risques, et même avec avantage, répandant sous son aile tutélaire une éducation de la sensibilité toujours nécessaire. Si les limites raisonnables étaient franchies, il appartiendrait au père d'intervenir et de rappeler de temps à autre, par la volonté d'un ordre qui sera obéi, la nécessité d'une discipline lâche sans doute dans les premières années, mais dont les liens se resserreront de plus en plus par la suite. Rien de plus faux que cette formule d'éducation d'origine romantique et dont George Sand s'était érigée l'intrépide apôtre : « Tout le monde a besoin d'être aimé pour valoir quelque chose, disait-elle, dans *Maupart*. Mais il faut qu'on le soit de différentes manières : celui-ci avec une indulgence infatigable, celui-ci avec une sévérité soutenue. »

L'indulgence infatigable court chance de ne donner échappée qu'à des êtres inertes ou de mauvais sujets ; la sévérité soutenue, de ne former que des natures hypocrites et sèches. Ce qu'il faut, c'est une grande bonté tout d'abord, un chaud rayonnement de cœur traversé par les ombres toujours tièdes, mais de plus en plus larges, de la fermeté unie à l'esprit de justice.

Tous les hommes qui se sont frayé une voie dans la vie et ont imposé leur nom ont subi dès leur premier essor, les assauts du dénigrement et de la critique. L'originalité de la pensée ne jaillit qu'à ce prix. Elle a besoin pour éclater à la lumière de

l'excitation répétée et profonde qu'exercent l'injustice subie et la cabale. Bonté jusqu'à dix ans, fermeté de dix à vingt ans, difficultés de la vie, raillerie aux premiers efforts, résistance obstinée du milieu, c'est sous les conditions d'une pareille atmosphère morale que l'âme, si elle est susceptible de se dilater, s'épanouira dans toute son ampleur de développement.

Récemment, une étude était consacrée à la personnalité d'Ibsen. Celle-ci n'a point fait exception à la règle. « C'est la froideur et l'indifférence de son entourage », nous avertit M. Brandès ¹, « qui lui ont donné confiance en lui-même. Lorsque dans un journal il lisait : « M. Ibsen est un grand zéro », et dans un autre : « Ibsen n'a point ce qu'on appelle « du génie, il n'a qu'un talent d'ordre purement technique et formel », alors sa fierté réagissait et il se sentait emporté par la conviction d'appartenir, lui aussi, aux élus. »

Les coups du sort, en s'abattant sur une intelligence, la forcent de se replier sur soi. En perdant une série de parties au jeu de la vie, l'âme se trempe et se prépare aux gains futurs. Beaucoup d'hommes, sans doute, qui possédaient l'étincelle intérieure, l'ont laissé éteindre en eux, d'abord sous la caresse des adulations maladroites, et plus tard sous le souffle mortel d'une existence trop facile.

Aux parents incombe une lourde responsabilité dans la médiocrité de leurs enfants. Les eussent-ils moins tenus pour des prodiges dans les premières

1. GEORGES BRANDÈS, Henrik Ibsen intime. *Mercure de France*, 1^{er} sept. 1913.

années, les gamins se fussent moins abandonnés aux flâneries de leur esprit et le tour de leurs pensées eût pris un pli plus personnel. Les coups de cravache sur l'amour-propre, voilà encore un des meilleurs moyens susceptibles de lancer victorieusement dans l'arène un attelage de qualités qui, soustraites à cet excitant, se fussent engourdies à l'ombre, dans la satisfaction d'un repos prolongé et la somnolence des digestions satisfaites.

III

Il y a quelques années, on parlait fort de l'instruction « livresque », et ceux qui brandissaient ce néologisme l'assénaient comme un coup de matraque sur la tête des médecins indifférents : « Oui ou non, êtes-vous pour l'instruction livresque ? » — « Qu'est-ce que cela ? » balbutiait le malheureux qui se garait le front. — « C'est l'instruction par les livres », criait l'assommeur.

A ce moment nous n'avons rien dit. Il faut laisser passer les orages — surtout quand la substance explosible est formée d'un amas où des paillettes de vérité sont disséminées au milieu de certains éléments d'erreur. La vérité, c'est pour le médecin la nécessité d'une instruction technique plus développée dans le sens professionnel. — L'erreur, c'était la formule elle-même : « Instruction livresque ». Elle témoignait, de la part de ceux qui l'avaient répandue, d'une singulière méconnaissance. Jamais leur atten-

tion ne s'était portée vers les conditions qui règlent le développement intellectuel.

Un livre récent de Ostwald¹, au milieu de détails un peu copieux, sur la vie des grands hommes, rappelle cette constatation déjà faite auparavant, mais qui semble s'imposer à titre de résultat constant : Toutes les connaissances des hommes supérieurs ont été, dans leur jeunesse, acquises sur les livres. L'auteur, restreignant son enquête aux chimistes, cite Davy, Liebig, Gerhardt, Faraday, ce dernier s'étant même fait relieur pour apaiser sa soif des livres, livres ardemment convoités et qu'il ne pouvait se procurer autrement.

L'enseignement développe peu les hommes de premier ordre : les esprits moyens y trouvent seuls leur compte. Un esprit qui deviendra supérieur répugne à la direction d'un chef, ne se soumet qu'à contre-cœur à l'autorité des disciplines imposées. Vous m'objecterez que les paresseux sur ce chapitre pensent de même. La révolte d'un tempérament ne signifie nullement supériorité évidente et promesses de transcendance dans l'avenir. Cela veut tout aussi bien dire suffisance creuse, incapacité d'adaptation aux conditions de réussite, résistance passive, mollesse juvénile qui se prépare par l'entêtement de son inertie d'aujourd'hui à la déliquescence fatale de demain. Aux maîtres d'opérer la distinction. Entre autres signes qui permettent l'orientation du jugement, nous ne citerons que celui-ci : L'esprit qui porte en soi l'étincelle originale, ne demeure jamais inactif.

1. OSTWALD, *les Grands Hommes*. Flammarion, édit.

S'il se détourne de l'orientation intellectuelle commandée, c'est pour se porter vers un mode d'activité qui agréé mieux à ses aspirations intimes ; il quittera un travail, mais pour un autre, ne consentira jamais à s'abîmer dans une distraction oisive, s'enflammera au surplus, allumera de son enthousiasme des idées, des projets ambitieux dont une activité fébrile et soutenue assurera maintes fois la réalisation graduelle encore que lointaine.

Que la lecture convienne mieux qu'un cours oral à des natures de cet ordre, rien d'étonnant à la chose. Elles opèrent un choix entre les volumes, ouvrent ceux que pose sur leur table une prédilection souvent inconsciente, s'arrêtent à certaines pages, en sautent d'autres et, dans cette promenade capricieuse, cueillent des gerbes autrement nourries que celles qu'elles pourraient rapporter d'un cours. Un professeur, du fait qu'il enseigne à sa guise et non à celle de l'élève, fatigue plus vite l'attention ou du moins ne la frappe pas d'une manière aussi vive, Un enseignement familial par une causerie à bâtons rompus, de maître à élève, comme celui qui, entre médecins, se poursuit à l'hôpital, au lit du malade, meuble l'esprit, l'excite davantage par le renouvellement et l'imprévu des sujets qui se succèdent.

La plupart des hommes supérieurs ont été des autodidactes, j'entends qu'après avoir sacrifié à la nécessité des programmes scolaires, ils ont acquis par eux-mêmes le fond de connaissances et d'idées qui ont décidé du succès dans leur carrière. Sans doute, mettons les instruments de travail à la portée de tous et apprenons-leur à s'en servir. Mais sachons

bien que quelques-uns seuls les manieront avec une dextérité qui attirera sur eux les regards des hommes.

Rappelons-nous que tous les perfectionnements apportés à un système d'instruction ne toucheront qu'une sorte d'esprits : ceux des classes moyennes. Ils sont le grand nombre et on fait bien de s'en occuper. Les vraiment grands n'ont cure des procédés d'enseignement qu'ils rencontrent sur leur route. Ils ont les livres et cela leur suffit. Par ailleurs, ils regardent et trouvent toujours le moyen de voir. Pareille méthode, sans doute, comporte un écueil. Des lacunes, des trous de connaissances subsistent les premiers temps. Peu à peu les fossés se comblent et la route, aussi droite, aussi sûre que celle des voies tracées suivant les programmes imposés, s'ouvrira en plus, chez ces esprits indépendants, sur des perspectives lumineuses et des horizons imprévus que n'auraient jamais découverts ceux qui se sont simplement nourris de la moelle officielle dispensée à l'école.

IV

Les modernes n'ont pas ajouté grand'chose à l'éducation de la curiosité¹. Ils l'ont supprimée tout simplement. J.-J. Rousseau, sur ce chapitre, a dit d'excellentes choses. Il convient, chez l'enfant, d'éviter l'éveil de la curiosité sur les sujets à explication-

1. FR. QUEYRAT, *la Curiosité*. Alcan, éditeur, 1910.

épineuse. Si, malgré tout, la cupidité d'apprendre s'est éveillée dans l'âme du questionneur, il y a moyen de lui imposer silence en s'excusant de ne pas savoir soi-même. Ou bien, « si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mystère, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter ».

Rousseau a répandu à poignées de telles semences de sophismes, que c'est bonne fortune de cueillir les quelques tiges nourrissantes qui ont germé de-ci de-là dans son œuvre. Nous empruntons la seconde citation à James Sully. « C'est, écrit-il, un des côtés tragi-comiques de la vie humaine, que l'ardent petit explorateur, les yeux grands ouverts sur ce monde si nouveau pour lui, rencontre constamment comme premiers guides dans la vie une bonne ou même une mère mécontentes de le voir troubler, par tant de questions, la voluptueuse indolence de leur vie habituelle. » Nous terminerons par deux observations féminines. Dans toutes ces questions d'éducation, la femme y voit plus clair que le plus informé des péricul文化teurs.

« L'empressement, écrit Mme Necker de Saussure, à tirer parti d'un goût favorable est souvent cause que nous le tuons. » Une autre femme, Miss Edgeworth, conte l'histoire des Esquimaux qui avaient visité Londres. En un jour, un guide infatigable leur avait fait parcourir tous les monuments de la capitale. Le soir, les malheureux, excédés, demeureraient sans mot dire. L'un d'eux, pressé d'exprimer son impression, finit par sortir de son ahurissement et déclara d'une voix hébétée : « Trop de

fumée, trop de bruits, trop de maisons, trop de monde. »

Toute l'éducation de la curiosité est renfermée dans ces quelques phrases. Pour empêcher l'enfant de verser dans des questions indiscrètes, puériles, malpropres, on fixera son attention sur des sentiments élevés qui l'inclineront au bien, tout en apaisant sa soif de connaître. Les religions pendant des siècles ont rempli ce rôle éducateur. Jusqu'aujourd'hui, aucune méthode pédagogique ne les a remplacées avec avantage. La curiosité, maladroitement dirigée dans les écoles, s'égaré dans des chemins de traverse qui mènent à l'attrait du scandale, à la culture des passions malsaines, à l'épanouissement et à la floraison de toutes les perversités. Sur une pareille voie, inscrivez maintenant, à titre de poteau indicateur, un programme d'éducation sexuelle. C'est le vœu du professeur Pinard. Attendons un peu avant d'y souscrire. Le jour où l'éducation de la curiosité sera précédée d'une solide et intelligente instruction religieuse, nous en reparlerons, et ce jour, l'accord sera bien près de s'établir.

Développons dans l'esprit la curiosité féconde, celle qui élève, meuble, fait réfléchir. Voilà une autre règle dont les parents feront bien de se pénétrer. Donnent-ils l'exemple ? Le plus souvent, non. Ils se désintéressent des questions de leurs enfants, ne savent pas profiter de cette avidité mentale. Il leur serait si facile de pousser à divers ordres d'études, — botanique, zoologie, minéralogie, géologie, histoire, musique, littérature, — en commençant par en pratiquer le goût eux-mêmes. Et le temps ? dites-vous.

On trouve toujours le temps. Je connais tel médecin surchargé de travail qui trouvant insuffisante l'instruction que sa fille avait reçue au couvent, s'est levé pendant de longs mois avant six heures du matin pour accroître et colorer ce bagage trop rudimentaire et parfaitement terne.

Seulement, attention et pas d'excès de zèle. Les programmes scolaires ressemblent au guide des Esquimaux à travers les rues de Londres. Ils abêtissent à force de multiplier les connaissances. La stupidité entre, et avec elle les prétentions. Il n'y a personne de plus content de soi qu'un imbécile. Sorti de l'école, il ne sait plus rien; c'est un être gonflé, boursoufflé, mais parce que son cerveau menace d'éclater sous les notions creuses qui l'ont distendu, incapable de rien apprendre par soi, et fermé sur toutes les lumières que projette avec elle l'expérience de la vie. C'est une des raisons pourquoi les rhéteurs et les sophistes pullulent comme champignons, dans les plus modestes de nos bourgades françaises. Au lieu de les initier au sentiment des réalités, on les a bourrés de formules. Alors les formules, n'est-ce pas, cela jaillit en salive et fait de l'éloquence. Dans un pays de bavards comme le nôtre, on trouve toujours un auditoire pour applaudir. Et les contribuables sont trop heureux de payer très cher une instruction qui leur vaut des résultats oratoires, si harmonieusement liés à un trait essentiel de leur nature.

V

Initier les jeunes filles avant le mariage aux particularités sexuelles, aux risques, aux dangers, aux détails intimes dont l'union conjugale dévoilera le mystère, tel est le but de nombreux ouvrages écrits depuis plusieurs années. Ils étaient signés de noms d'hommes. Celui d'aujourd'hui est publié par une femme¹. Il semblait, en effet, qu'une main féminine eût seule pouvoir d'étudier certains sujets particulièrement scabreux. L'homme appuie, insiste, est épais et lourd. A la femme la palme de la délicatesse, la subtilité du tact qui discerne jusqu'où il peut aller et les limites qui ne doivent pas être franchies.

Mme Françoise Harmel a-t-elle réussi dans sa tâche? Elle élève son sujet en y faisant entrer l'inspiration du sentiment religieux. Chemin faisant, nous croisons un renseignement qui ne manque pas de saveur : saint François de Sales, dans son *Introduction à la Vie Dévote*, avait parlé des difficultés de l'état conjugal. Peu à peu, est-ce sottise, pusillanimité, déférence respectueuse de la part des éditeurs, tous les passages furent supprimés qui entr'ouvraient les rideaux de l'alcôve. Les mères, au moment du mariage, croyaient agir sagement en prenant le gendre à part et en lui faisant, d'un ton pénétré, les recommandations suprêmes. Leur fille, avouaient-elles, ne savait rien. C'est-à-dire qu'elles ne lui

1. FRANÇOISE HARMEL, Une grave question. De l'éducation des jeunes filles. *La Chasteté*. Perrin, édit., 1 vol., 162 pages. Prix : 2 fr. 50.

avaient rien appris. Mais les livres, les journaux, les conversations étaient là. Si sévère que fût la consigne, une page, un entrefilet lus à la dérobée, un mot, un geste saisis au vol, avaient fini peu à peu par constituer à la jeune fille un bilan de connaissances, pas très exact toujours, déformé dans le sens imaginaire, presque monstrueux parfois, mais assez arrêté dans ses grandes lignes pour ne pas laisser place à des surprises extraordinaires.

C'est ce flottement dans le dessin que Mme Françoise Harmel a conçu le désir de corriger. Disons tout de suite qu'elle a réussi et peut-être même au delà. Son chapitre sur l'anatomie du système génital, bien que l'auteur ait soin de s'en tenir aux termes non techniques, dégage dans son ensemble une impression de netteté mécanique qui, chez la lectrice non initiée, produira aisément un sentiment de terreur. A quoi bon d'ailleurs certaines phrases terminales du chapitre sur l'égoïsme de l'homme qui repousse le fardeau de la famille et ne cherche que le seul plaisir? Il n'y aurait eu, ce semble, aucun inconvénient à supprimer semblable considération. Par le vague dont elles s'entourent, elles ne pourraient que fortifier la jeune fille dans sa répulsion et l'éloigner à tout jamais.

Les mères jugeront, dit l'auteur, si ce livre peut être confié à leurs filles. La plupart répondront non et ce sera sage de leur part. Seulement, pour les mères elles-mêmes, les inconvénients que nous signalions tout à l'heure n'existent pas. Peut-être n'apprendront-elles pas grand'chose dans ces pages, mais elles y trouveront un guide qui leur permettra, au cours de conversations intimes, de four-

nir quelques renseignements suffisamment précis.

Dissimuler un mal, sans doute, ce n'est pas le guérir. La jeune fille, à dix-huit ou vingt ans, ne doit pas tout ignorer; mais il y a la manière de l'instruire. Une lecture, à cet égard, ne vaut jamais rien; lâchant les brides à l'imagination, elle transporte l'esprit dans un monde irréel où se meuvent des fantômes. Ce qu'il faut, c'est la causerie familière de la mère où la signification de chaque mot est corrigée et atténuée par l'expression de la figure, où la douceur des commentaires rassurants s'insinue autour des notions esquissées avec prudence. Dans la chasteté de la jeune fille, il n'y a pas que de l'ignorance. La pudeur y tient sa place. Veillons, en combattant la première, à ne pas anéantir la seconde.

CHAPITRE IV

L'OBSERVATION EN SCIENCE

I

Il est une illusion très répandue et dont les esprits les plus avisés ne se défendent guère : croire que l'observation en science est le simple enregistrement du fait qui frappe la rétine. La personnalité de celui qui regarde n'est jamais dégagée de l'impression visuelle qu'il reçoit. Il constate un fait, croit-il. Non pas, il le pense; ce n'est point la même chose.

Voici un malade : il se plaint d'une douleur dans le dos. Dès que je note les caractères de cette douleur, je fais œuvre de pensée et non pas de transcription passive. J'opère des rapprochements, des distinctions; la comparaison avec d'autres douleurs inspire la description que j'en trace. Un éveil de souvenirs encadre le tableau de la douleur présente. Un essor de prévisions s'y rattache, tellement que l'observation d'un fait ne traduit jamais la simple réception de ce fait, mais les rapports qu'il affecte avec

un ensemble d'images de même ordre recueillies antérieurement.

Parcourir un recueil d'observations nous ouvre jour non pas seulement sur la matière colligée par l'auteur, mais aussi sur l'atmosphère d'idées préconçues qui le préoccupent, et le degré d'intelligence dont il éclaire ses recherches. Dans la surabondante et chaotique production contemporaine, c'est même là le seul intérêt de la lecture : derrière la banalité d'exposition, dépister le caractère et la mentalité de celui qui écrit. Un livre, si arides soient les pages qui le composent, est toujours un esprit qui s'étale. Notons son attitude ; elle apparaît curieuse, nuancée par les mille rayons qui transpercent toujours de la vanité et de l'amour-propre satisfaits.

Si le médecin qui observe, fait à son insu œuvre de pensée, celui qui expérimente invoque, sans qu'il s'en doute, et à tout instant, les mille secours de la théorie. Celle-ci lui a appris les probabilités qui se dessineront. S'il s'agit d'une culture microbienne, l'opérateur prévoit qu'elle ne se développera qu'à telle température, que l'adjonction de telle substance entravera sa croissance, que la mort surviendra si la chaleur dépasse un certain degré.

Les instruments mêmes dont il use ne sont-ils pas le résultat de théories ? Tout le monde des infiniment petits est renfermé dans l'emploi de la stérilisation par l'autoclave, toutes les lois de l'optique sont mises à contribution dans la construction d'un microscope.

Il n'est rien qui impatiente un expérimentateur comme de lui dire qu'il se guide sur des théories, de même que rien n'afflige un observateur comme

de lui montrer la déformation que ses préventions mentales exercent sur ses aperceptions visuelles. Et pourtant, il vaut mieux qu'il en soit ainsi, j'entends que vis-à-vis des réalités, les esprits se comportent comme des miroirs infiniment capricieux. Puisqu'une découverte en science réclame, pour en jaillir, un cerveau vide de notions toutes faites, il est toujours possible de rencontrer un esprit qui remplira les conditions de la formule et deviendra un inventeur. C'est pourquoi si l'on entend chaque jour répéter cette phrase : « L'observation médicale a fait son temps », pour notre compte nous n'en croyons rien. Sans doute il n'y a rien à voir pour les cerveaux meublés avec les idées consenties et qui dirigent la rétine dans les directions prévues. Mais un homme différent paraît de temps à autre ; oh ! pas bien souvent, au plus deux ou trois fois par siècle.

Il regarde et sa vision aboutit à des constatations étranges. Tel petit fait qui passait inaperçu, revêt à ses yeux une importance de premier ordre ; il y rattache d'autres faits qui semblaient dépourvus de tout rapport apparent avec le premier. Un tel travail dérange les perspectives, brouille les plans, relègue dans la pénombre une série de constatation qui dans la science officielle accaparaient toute la lumière. Qui mieux est, une pareille transformation, de la minute où elle est signalée, paraît souvent évidente et chacun de se dire : « Comment une chose si simple a-t-elle pu passer inaperçue tant d'années ? »

Non, le temps des observations fructueuses au lit des malades n'est point écoulé. L'appoint des recherches de laboratoire apportera son secours de confirmation et de certitude. Mais de grandes découvertes

attendent celui qui sait tout simplement regarder. En tout temps, sous toutes les formes de gouvernement, en démocratie comme ailleurs, des êtres surgissent doués d'une vision aiguë et personnelle. Malheureusement en démocratie, sous le règne de la foule, nombreux sont ceux qui se piquent d'avoir l'étincelle au front. Alors, il devient très pénible de détromper les intéressés. Ce qu'ils prennent pour l'éclair de la pensée, est tout au plus la lueur d'un lampion et qui fume. Convient-il de leur démontrer l'illusion qui les aveugle ? A quoi bon ? Leur chimère ne fait de mal à personne et puis, ils sont si heureux de croire à leur génie !

II

Un des traits dominants de notre époque sera la destruction des idoles idéologiques léguées par le dix-huitième siècle. Ayant renversé les conceptions métaphysiques, ce dernier crut réellement et de bonne foi avoir fait avancer l'esprit humain. En réalité, en place de l'idée de Dieu qui réglait le mécanisme de l'univers et les rapports des hommes, il fit intervenir les formules abstraites de vérité et de justice qui tout d'abord se désintéressaient des causes premières, et ensuite, parce qu'elles tombaient plus immédiatement sous le témoignage des sens, résistaient encore moins à l'examen et devaient s'écrouler comme un château de cartes, au premier souffle de la critique.

Il y a bien longtemps déjà, dans nos ouvrages antérieurs, nous avons établi l'existence de deux sortes de

vérités d'ordre très différent par la manière dissemblable dont elles serrent leur objet. Dans le domaine des sciences matérielles, rien de plus net. La vérité est conforme à la réalité qu'elle reflète dans sa plénitude. Une observation médicale, un fait politique ou administratif étant reproduits dans leur intégralité arrêtent sur les lignes qui en sont fixées, l'image exacte de leur dessin. Ils sont vrais d'une façon absolue.

Il en va tout autrement des idées générales. Ici la circonspection est de rigueur. Aussitôt que l'homme conclut, — et les idées générales apparaissent comme l'expression de conclusions édifiées sur des constatations multiples sans doute, mais toujours et forcément fragmentaires, puisque la totalité des éléments de jugement n'est jamais disposée à notre portée, — aussitôt que l'homme conclut, l'erreur se met de la partie et fleurit à côté de la vérité. Opérer le triage, cueillir les fleurs de l'une sans respirer le poison de l'autre, exige une certaine subtilité de tact critique, qui a fait défaut aux générations qui nous ont précédés. Les encyclopédistes, en particulier, éblouis par les clartés de la logique rationnelle, ne virent point les scintillements beaucoup plus lumineux de la logique affective, et parce qu'ils ne la virent point, déclarèrent qu'elle n'existait pas. C'était vraiment d'une conception un peu simpliste. Le dix-huitième siècle, outrecuidant et affirmatif, par la légèreté de ces premières assises a mis en péril toute la construction. Nous assistons à son effondrement, ou plutôt à sa disparition totale, les philosophies de Bergson et William James étant apparues à la façon

de démolisseurs résolus à ne pas même respecter des ruines et à détruire le monument au ras du sol.

Mêmes oscillations dans le domaine politique. Il y a longtemps qu'Aristote avait énoncé sur la matière les différentes formules dont nous vivons encore aujourd'hui. Rien de sûr, rien de stable, des avantages balancés par des inconvénients, telle apparaît la moralité de tous les régimes. Faire jaillir l'étincelle de vérité que renferme l'une ou l'autre des conceptions gouvernementales est un travail oiseux et sans valeur, puisque dans son appréciation, il spéculé sur des idées abstraites et que ces idées ne valent que par les mains des hommes qui les réalisent en pratique. C'est donc les hommes qu'il faut juger et leurs œuvres bien plus que les formules. Tout cours de politique se résume en une connaissance de l'esprit humain et une analyse à longue échéance des résultats.

Mais cette analyse elle-même, de combien de causes d'erreur n'obscurcit-elle pas la volonté de voir clair ?

En dehors de toute conclusion nettement énoncée, le simple groupement des faits par la disposition qui les relie l'un à l'autre, suggère les réflexions que désire l'auteur.

L'histoire vraie n'existe pas; nous ne la voyons qu'à travers les préventions, les antipathies ou les passions de l'historien.

Alors et puisque de toutes parts la vérité nous échappe, à quoi servent les écoles et les différents centres d'enseignement ? Les vérités scientifiques ont

seules droit d'y trouver jour, puisqu'aussi bien aucune contestation n'est attachée à la réalité qu'elles enseignent. Toute interprétation, quelle qu'elle soit, étant passible d'objections, ne pourra être formulée qu'à titre d'hypothèse. Maintenir la rectitude des jugements sans les laisser déformer par l'illusion des idées préconçues et en les soustrayant au feu des passions, serait l'idéal à atteindre. Dans une société où la loi du nombre est le seul guide, il est difficile de se maintenir dans cette atmosphère de sérénité et de paix. La force du nombre est brutale, barbare, ignore les délicatesses et le sentiment du respect. Aussi ne voyons-nous guère comment la vérité qu'elle se chargera de répandre satisfera aux exigences d'enseignement que lui impose M. Faguet ¹. « La vérité est faible ici si, les yeux grands ouverts, elle ne s'appuie pas d'une main sur la circonspection et de l'autre sur la tolérance. »

Cette vérité politique, sociale, historique, philosophique, l'imposer en dépit de ses défaillances, l'imposer d'une manière absolue, au nom d'un principe d'autorité, ce principe fût-il issu de la loi du nombre, est un des plus violents modes de tyrannie qui aient jamais pesé sur la conscience des hommes.

1. E. FAGUET, *De la vérité*. Sansot et Cie. Prix : 1 franc.

CHAPITRE V

L'INVENTION

I

Dans tous les modes de l'activité humaine, qu'il s'agisse d'un artiste, d'un mathématicien, d'un médecin, le mécanisme de l'invention s'opère suivant un procédé identique : l'entrée en scène de l'élément inconscient, sous forme d'une sorte d'illumination soudaine. Cet élément inconscient ou, comme on l'appelle encore, subliminal, fait partie de la personnalité obscure de chacun, de ce foyer profond où s'élaborent en dehors de la volonté, des notions indistinctes et confuses, jusqu'au jour où une lumière imprévue vient les rendre visibles aux yeux de l'esprit.

Diverses conditions règlent le fonctionnement de ce moi subliminal. Et tout d'abord l'état nerveux du sujet. On s'étonne du don d'intuition, d'observation rapide et juste qui caractérise la mentalité de nombre de femmes. Pareille qualité n'est due chez elles

qu'au travail continu des régions psychiques inconscientes. Le degré d'intelligence d'un sujet ne se mesure nullement à la valeur de ses qualités de discipline et de méthode, mais simplement à la possibilité de faire entrer dans ses idées des éléments d'appréciation inattendue et originale qu'il doit au concours de sa mentalité subliminale. Or, une grande différence sépare l'intelligence de l'homme de celle de la femme. Intuitive de nature, la femme perd ses attributs de spontanéité aussitôt qu'elle distend par un travail excessif les ressorts de son cerveau. La femme vulgairement appelée *bas bleu* ne jette la frayeur dans les hommes qui l'approchent, qu'en raison même des couches opaques de connaissances acquises sous lesquelles elle a écrasé ce qui fait le charme de la femme, j'entends le jeu vif et changeant de la conversation, le tour varié et inattendu, le trait pittoresque échappé à propos.

Aux femmes de rester intuitives, aux hommes de le devenir. Pourquoi sur notre sexe l'accumulation de connaissances n'exerce-t-elle pas des effets de compression identiques ? Sans doute que l'organe cérébral est plus résistant. Pas en toute circonstance, toutefois. On a vu des hommes intelligents, dans leur vingt-cinquième année, s'affaisser comme des chevaux fourbus, sous l'effort d'un surmenage de concours. Dans la vie, ils se contentent de figurer parmi la catégorie des ânes savants. Équivalents des femmes *bas bleu*, des liens de sympathie réciproque ne tardent pas à les unir les uns aux autres, *bas bleus* et ânes savants, dans une communauté d'étroitesse de vues et de petitesse de caractère.

Chez l'homme de science dont le cerveau ne défaille pas, l'intuition est la porte ouverte sur l'invention. Il se met à la besogne, ne fait rien de bon la première heure, remet sa tâche au lendemain. Pendant la période silencieuse qui sépare son travail du jour de celui du lendemain, le cerveau subliminal continue de penser. Et c'est là une autre condition qui assure la valeur de l'idée inconsciente, que cette nécessité de la faire précéder d'un travail conscient ou d'une tentative de cet ordre, celle-ci fût-elle même avortée la première fois. Jamais, et ici nous citons les paroles de M. H. Poincaré qui consacre à ce sujet quelques pages ¹, « jamais les inspirations subites ne se produisent qu'après quelques jours d'efforts volontaires, qui ont paru absolument infructueux et où l'on a cru ne rien faire de bon, où il semble qu'on a fait totalement fausse route ».

Le travail inconscient fécond doit être préparé par un travail volontaire. Il est tout aussi indispensable qu'il soit suivi par lui, j'entends que l'attention du sujet se mette à fixer les résultats de l'inspiration, les ordonne, les vérifie. L'inspiration, en effet, fournit des formules neuves, mais chaotiques. L'indiscipline et le désordre règnent dans le moi subliminal : cette absence de règle permet à des constatations en apparence éloignées de se joindre, à des rapports de connexité insoupçonnée de s'établir. Or, toute invention repose sur un semblable procédé mental : la découverte d'une relation neuve entre deux ordres de phénomènes qui ne semblaient préalablement unis

1. H. POINCARÉ, *Science et méthode*. Flammarion, édit., 1909.

par aucun lien de parenté. La force de pression, par exemple, de la vapeur appliquée à des usages moteurs, les contractions des grenouilles de Volta contre la grille d'un balcon, laissant présager l'existence d'une énergie inconnue qui devint l'électricité.

Toutes ces constatations posent en lumière de vérité l'axiome de Buffon : « Le génie est une longue patience ». Il faut travailler beaucoup ; le moi subliminal excité par le travail conscient entre en branle à son tour, fournit à l'esprit des séries de combinaisons dont il appartiendra ensuite à l'inventeur de démêler la valeur réelle. Les grands hommes ne sont pas ceux qui raisonnent logiquement sur des notions consenties ou poursuivent patiemment un filon déjà ouvert. Ce sont ceux dont la mentalité inconsciente travaille sans relâche et introduit dans le cadre de nos connaissances ou de nos idées des formules neuves, combattues sans doute à leur origine, mais qui ne tarderont pas à s'imposer à titre de vérités définitives.

M. Poincaré parle quelque part des faits à grand rendement et à petit rendement ¹. Nous dirons autrement : des faits à grande parenté et des faits isolés, les premiers seuls autorisant des liens et des rapports étendus, élargissant le sens d'une conception jusqu'à l'ampleur d'une synthèse large et définitive ; les autres chétifs, dénués, quelconques, encombrant la route et ne revêtant aucune signification qui ait jamais chance de devenir intelligente. Aux médecins qui travaillent de dépister les faits à grande parenté.

1. Page 307.

C'est pour eux la seule manière de creuser un sillon que le temps n'effacera pas.

II

Deux grandes races de chercheurs se partagent la gloire de la médecine : les intuitifs et les analystes. Les premiers, imaginatifs, procèdent par une sorte de divination ; en présence d'un résultat, ils généralisent, « cherchent, comme dit M. Poincaré¹, à le rapprocher des résultats voisins pour en faire comme la base d'une pyramide plus haute et dont ils verront plus loin ». Si la base est fragile, c'est l'écroulement prochain ; mais le monument ne s'affaisse pas tout de suite. Il a laissé gravir ses degrés pendant quelque temps et de son faite a permis des explorations plus étendues. L'histoire des doctrines médicales rappelle la disposition d'un semblable édifice. De larges aperçus découverts, puis l'effondrement. Seulement des visions saisies, il reste quelque chose et surtout la notion que tout le domaine de la science n'est pas enfermé dans l'enclos des connaissances acquises. Une doctrine médicale est un stimulant à l'effort. Elle fait travailler. Ceux qui se sont attelés à la tâche, ne trouvent pas toujours ce qu'ils espéraient. Ils constatent parfois même qu'une erreur vicie toute la base du système. Qu'importe ! Ils ne se découragent pas. La théorie du phlogistique de Stahl est fausse ; Priest-

1. H. POINCARÉ, *Savants et écrivains*. Paris, Flammarion, édit.

ley s'en inspire pour découvrir l'oxygène et Lavoisier pour réaliser la synthèse et l'analyse de l'air.

Les analystes dédaignent les vastes perspectives. Ils se restreignent, visent la perfection du détail. Leur travail est d'un ciseleur. « Ils sont plus artistes que poètes », dit M. Poincaré. Les travaux de laboratoire sortent d'une semblable conception; chez les médecins, les nomenclatures, les statistiques, l'étude attentive d'un signe morbide appartiennent à des occupations du même ordre.

Les plus grands savants sont ceux qui mettent en œuvre les dons d'une imagination puissante, mais réfrénée par le sentiment du réel. D'un fait cueilli au hasard, ils ne partent pas à la hâte et en criant victoire. Non, ils savent patienter, amassent d'autres faits, les comparent, s'engagent dans des interprétations prudentes à la fois et lumineuses. Prudentes, car elles ne dépassent pas les limites justes, lumineuses, car elles éclairent l'ensemble d'un large rayon. Et ce rayon troue les ombres voisines et en laisse deviner les formes indécises qu'un explorateur prochain pénétrera à son tour et dont il nous livrera la vérité d'aspect. Laënnec, en découvrant l'auscultation, décrit les maladies du poumon et lègue à Bouillaud la méthode qui permet à ce dernier de démêler les diverses maladies du cœur.

Ici, une légère réserve. — Poincaré nous affirme que tous les vrais savants sont modestes. Nous n'en croyons rien. Sans doute, leur bouffissure d'orgueil n'atteint pas celle d'un politicien d'arrondissement ou d'un député fraîchement élu. Un politicien, c'est, en fait de vanité, quelque chose comme une tumé-

faction bourgeonnante, un champignon monstrueux. Et cela se développe en manière de verrue irritante et colossale sur l'hypertrophie d'un moi qui reste gonflé et distendu de toutes les sottises, lesquelles bien qu'épanchées au dehors dans le jet d'un bavardage intarissable, ne se vident qu'à moitié et continuent de bouillonner à l'intérieur.

Le savant n'est point comparable, c'est entendu, mais enfin, tout de même, il nourrit sa petite pointe de vanité.

De prime abord, il semblerait qu'une distinction à cet égard pût être opérée entre les intuitifs et les analystes. Les uns, voyant plus loin, devraient s'estimer plus petits en comparaison des perspectives immenses que leur imagination déroule devant eux. Les autres, penchés sur la constatation infime, sur la petite bête, comme on dit, concevraient d'un retour avantageux sur eux-mêmes une opinion plus haute de leur propre personne, infiniment plus considérable que la petite bête, au moins comme volume. En fait, il n'en est rien. On croise des intuitifs gonflés de leur mérite comme des analystes fort satisfaits de leur individu. Le tour d'imagination n'influe pas forcément sur les proportions de l'amour-propre. L'esprit le plus rétréci partage la vanité du sauvage, de même que l'imagination la plus large s'abaisse parfois à la satisfaction d'agiter des plumes d'autruche sur la coiffure de l'intéressé.

La seule condition de modestie réelle est subordonnée à la conception d'un idéal tellement élevé qu'il dépasse l'effort d'accomplissement que pourrait formuler le plus audacieux des rêves. Et puis, il convient de se souvenir de notre enveloppe misérable,

de notre traversée si courte de la vie. Mais quelle mesure indispensable dans cet examen intérieur ! Ne nous rappelons pas trop notre infirmité de nature. Elle engendrerait la méfiance de soi : attitude fâcheuse à qui part pour l'exploration des nouveaux mondes. Ce qu'il faut, c'est une arme sûre de combat. Une bonne méthode en tient lieu.

DEUXIÈME PARTIE
LES DÉVIATIONS MORBIDES

CHAPITRE PREMIER
LES MALADIES DE L'INCONSCIENT

I

Nous avons parlé de l'éducation de l'inconscient. Sa pathologie est tout aussi curieuse. Le grand groupe des *psychasthénies*, édifié par le professeur Raymond et Pierre Janet, englobe une série de troubles qui tous prennent leur source dans ces régions obscures de notre mentalité. Obsessions, doutes, scrupules, phobies, aboulies, autant de maladies de l'inconscient.

Les sujets se rendent compte de l'illogisme qui les pousse. Ils ont des impulsions irrésistibles des,

craintes irraisonnées, savent qu'il est absurde de les suivre. Chez le médecin, et sur son affirmation que leurs angoisses sont vaines, un peu de calme leur revient. Au dehors, c'est le retour de la crise, de l'idée fixe, harcelante et martelante, qui les étreint à nouveau et les précipite dans des affolements éperdus.

Il faut guérir cela. Le médecin n'y parviendra qu'à l'aide de quelques connaissances psychologiques. Une idée fixe, nous l'avons écrit ailleurs, semble liée à l'accumulation d'énergie nerveuse en un district psychique déterminé. Il existe des idées fixes de la zone consciente et des idées fixes des régions subconscientes. Les premières, voulues et raisonnées, n'altèrent pas le caractère du sujet. Les secondes, instinctives, illogiques, démenties par la réalité, troublent profondément l'équilibre moral. Le malade souffre de ne pas résister à ses obsessions ou ses phobies. Il vous conte sa détresse et implore un soulagement.

Comment l'obtenir? Sur les idées fixes conscientes, la volonté réfléchie d'atteindre un but, par exemple, le raisonnement a prise, raisonnement renforcé, cela s'entend, par l'adjonction d'un sentiment approprié. Tout homme nourrit en soi une ou plusieurs tendances dominantes : il est ambitieux, vaniteux, avare. Il sera d'autant plus aisé de lui faire abandonner un projet que les conseils qu'on lui opposera seront échauffés à la flamme de sa passion directrice. La gloire d'un but plus élevé sera offerte à l'ambitieux; un hochet plus brillant flattera l'œil du vaniteux. Quelle ivresse pour l'avare que l'espoir d'emplir ses coffres! Rien de plus facile que le ma-

niement des hommes à qui presse sur la pédale de leurs faiblesses intimes.

Dans les maladies de l'inconscient, la raison aidée du sentiment ne fait plus rien. Il faut l'émotion, le choc inopiné et brusque, qui ébranle et déplace toute cette énergie fixée dans des domaines malfaisants. On sait qu'un des procédés psychothérapiques les plus efficaces contre ces formes de maladies est l'affirmation du médecin formulée avec autorité. Il faut que le malade soit remué. L'affirmation ne pénètre qu'à condition de produire une émotion. C'est pourquoi le malade ne trouve aucune consolation de la part de son entourage. Les paroles dont ce dernier pourrait user manquent de la force qui ébranle. L'hypnotisme, et cette remarque est de M. Pierre Janet, doit certainement une partie de ses effets curateurs à l'atmosphère émotionnelle où baigne le procédé mental. Obliger les agoraphobiques à traverser un espace, rentre dans des conditions curatrices de même ordre. La peur terrible que va surmonter le malade détermine en lui le bouleversement psychique salutaire. Ici se place une condition mentale d'un ordre différent. Les médecins n'y insistent guère, elle est de toute importance : nous voulons dire la soumission absolue du malade à l'ordonnance du médecin. Nous reparlerons tout à l'heure de cette obéissance passive, condition première de la guérison. Tenons-nous pour l'instant à l'effet des chocs émotionnels.

Depuis plusieurs semaines, une jeune femme élancée et frêle venait nous voir. Obsédée par la crainte d'un anévrisme, elle passait ses heures, der-

rière la maigreur du cou, à voir battre sa carotide. En sortant, un auto renverse sa voiture. Du coup, la voilà guérie de sa peur imaginaire.

Un sentiment fort peut agir à la façon d'une émotion. Des femmes obsédées, phobiques, ont trouvé le calme à la suite d'un amour violent qui se précipitait en bourrasque dans leur cœur. Cette particularité explique sans doute la plus grande ténacité qui distingue ces maladies au déclin de la vie. Rien de difficile comme de guérir un obsédé qui a passé la cinquantaine. Les émotions vives nées d'un sentiment jeune n'ont pas droit d'accès. Le médecin passera des heures à affirmer, à raisonner, à démontrer. Le malade sera rassuré; mais bien vite ses transes le ressaisiront. Ajoutons qu'il est bien plus difficile d'obtenir une obéissance absolue chez des sujets âgés.

Sans doute, nous avons dit le remède, verser dans une voiture. Il serait excellent s'il pouvait borner ses effets au choc émotionnel sans menace d'écrasement. Mais de cela, nul thérapeute ne saurait fournir l'assurance. D'autres procédés, ceux-là simplement palliatifs, trouvent des défenseurs. Des médecins conseillent d'exercer la volonté des malades, en les engageant à résister à leurs craintes. La méthode n'est point toujours applicable. Si certains phobiques s'en accommodent, d'autres, les obsédés, surtout les obsédés hypochondriaques, n'en tirent aucun avantage. Nous avons vu de pareils sujets sortir de maisons de santé où ce traitement leur était imposé. Recommandation leur était faite de ne point parler de leur mal, le silence devant amener peu à peu l'apaisement de l'idée fixe. L'obsédé ne sait

point taire sa souffrance; il la criera sur les toits : c'est à ce prix que le soulagement sera réel et que l'émotion surajoutée par la psychothérapie aura plus de chance d'efficacité. M. P. Janet, nous le savons, estime que les obsédés ont plus d'action sur leur volonté que les hystériques; quelquefois, peut-être, mais c'est si rare. Pour l'ordinaire, les malades se désolent; on leur demande de vouloir, ils ne peuvent pas, et leur impuissance les jette dans des reprises d'angoisse plus désespérée.

Idées fixes de l'inconscient, guérison par une émotion forte et les procédés mentaux qui en dérivent, la formule ne s'écarte guère de ce caractère d'intransigeance fondamentale. Tout le reste aboutit à des soulagements précaires et constamment provisoires.

II

Ce qui caractérise l'équilibre des couches subconscientes du cerveau, c'est un état de calme, de sérénité, de quiétude satisfaite. On a beaucoup discoursu sur le bonheur; les livres modernes sur ce sujet sont plus gros que les anciens; il leur faut en effet plus d'étendue. Dès qu'on défend une idée fausse, le développement du discours s'allonge. Et c'est une thèse erronée que celle qui fait dépendre exclusivement le bonheur des conditions extérieures ou encore d'un maniement judicieux de notre raison. Ce qui importe, c'est une saine entente de nos états affectifs. Aussitôt que l'agitation pénètre dans ce milieu, le ciel mental

se trouble, les orages s'y déchaînent et notre sensibilité en sort pantelante et meurtrie. L'angoisse, au cours ordinaire de la vie, s'attache aux épreuves réelles ; puis le temps faisant son œuvre, l'apaisement étend son voile d'oubli.

Dans les maladies de l'inconscient, les pauvres diables souffrent et le temps n'allège pas leur torture. Verlaine connaissait ce tourment. Il éclate dans le sanglot de ces vers :

C'est bien la pire peine,
De ne savoir pourquoi
Sans amour ni sans haine
Mon cœur a tant de peine.

L'objet de l'angoisse ne résidant pas dans une constatation réelle, mais prenant sa source dans une crainte imaginaire, ne s'use pas comme font les autres motifs de douleur humaine, mais se renouvelle et s'irrite au contact de cette épine qui échappe à la prise parce qu'elle n'existe pas.

Phobiques, hypochondriaques, scrupuleux, mélancoliques, abouliques, autant de réactions douloureuses sur ce fonds d'anxiété dont la couleur sombre, ne s'éclaire pas. Car un mieux même fût-il produit, la crainte continue d'étreindre le cœur du misérable. Sa crise, il n'ose en espérer la fin. En tremblant, il en guette les premières manifestations. Et la peur qu'il a de la voir reparaître en accélère le retour.

Pour échapper à leur détresse, il n'est de remède, si bizarre soit-il, qu'ils n'acceptent avec élan. En place de médicament, c'est parfois une série de contractions musculaires où ils se jettent avec véhémence.

MM. Raymond et P. Janet¹ nous racontent à cet égard ce détail singulier : un aboulique, au moment où il veut accomplir un acte volontaire, se livre à un manège bizarre. Il se contorsionne, prend des attitudes étranges pendant plusieurs minutes. Avant d'écrire une lettre, il faut qu'il se mette à genoux par terre : « Cela soulage, dit-il, mon estomac. Il faut que je me roule un peu pour prendre du courage. » Seulement, après ces contorsions, il est fatigué, prend du repos et la lettre n'est presque jamais écrite.

Après s'être dissipée en contractions musculaires, l'énergie qui accumulée par ailleurs produisait l'angoisse, s'est écoulee trop brusquement, il n'en restait pas assez pour accomplir l'acte prémédité.

De toutes les maladies de l'inconscient, les abouliques sont peut-être les plus rebelles au traitement. M. Bérillon a signalé une méthode qui rend des services réels : l'obligation d'écrire. On commence par dicter, puis le malade copie et finit par s'astreindre, même quand le médecin n'est plus présent, à noircir quelques pages. Ce procédé n'agit pas seulement à titre de rééducateur de la volonté ; il est un des meilleurs moyens d'éteindre l'angoisse. Nombre de mélancoliques peu atteints se félicitent du soulagement obtenu.

A l'état normal même, certaines natures inquiètes y puisent sérénité et réconfort. On peut dire que les écrivains et les artistes véritablement doués, ceux

1. Professeur RAYMOND et P. JANET, *les Obsessions et la psychasthénie*, t. II, p. 17.

dont le désir de la fortune n'excite pas l'ambition, on peut dire que ces esprits d'élite ne se livrent à leur œuvre que pour se libérer de l'anxiété qui les étreint. Le plus équilibré des poètes, Goethe, nous avoue quelque part que le travail acharné était la seule manière de lui procurer la tranquillité intérieure.

La littérature féminine, si copieuse, dont nous sommes inondés, est certainement due en partie à l'abandon par la femme de ses devoirs essentiels. Épouse, mère, l'est-elle encore? A peine. Alors, des trop-pleins d'énergie non déversés dans les sentiments affectifs, cherchent une issue par ailleurs, et non canalisés dans les disciplines du foyer, s'échappent en cascades tumultueuses à travers les pages d'un roman. Cela soulage les auteurs et vous n'êtes point contraint à l'achat. C'est pourquoi réservons notre indulgence aux femmes qui écrivent. D'autant qu'il est arrivé à quelques-unes d'avoir du talent.

III

Les scrupuleux sont les phobiques des pratiques religieuses. De tous les malades, ce sont ceux qui exigent de la part du médecin le plus de patience. « Si l'on se prêtait à leurs désirs, dit le R. P. Raymond¹, l'entretien durerait non seulement des heures et des journées entières, mais encore des mois et des

1. R. P. RAYMOND, *le Guide des nerveux et des scrupuleux*, avec préface du docteur MASQUIN. Paris, Beauchesne, 1909.

années. » Le prêtre, bien souvent, bouscule ces malheureux ; il n'a pas le temps, et puis ces obsessions touchant certaines pratiques, ces craintes exprimées, ces angoisses, au moment d'accomplir les rites de la croyance confessionnelle, tout cela lui semble hors de propos et d'une subtilité puérole. Rudoyés par le prêtre, ces malades frappent à la porte du médecin.

Écoutons ces malheureux ; ne les interrompons pas. C'est un peu long, je le veux bien. S'ils nous écrivent, fixons-leur rendez-vous pour le jour où le temps nous est moins compté. Il est essentiel, si l'on désire soulager, de consacrer au moins une heure à de pareils sujets : une demi-heure pour le récit de leurs peines, une autre demi-heure pour l'examen et la rédaction de l'ordonnance.

Les scrupules n'ont point trait au même objet. Chez les uns, c'est la crainte de l'Au-delà ; chez d'autres, l'horreur des blasphèmes involontaires qui galopent à travers leurs pensées ; chez d'autres encore, un sentiment d'indignité qui les isole et les accable dans les affres d'une détresse noire. Dans cette variété de phobie, l'inconscient est tumultueux et sans pitié. L'agoraphobique ne verra surgir son angoisse qu'au moment de traverser la place, de se sentir perdu dans une foule ; le douteur ne tremblera qu'au moment de cacheter une lettre qu'il ouvrira vingt fois avant de la jeter à la boîte. Le scrupuleux n'a point un instant de répit. Ses craintes ont trait aux mouvements intérieurs de son âme et ceux-ci se succédant, sans qu'il ait prise sur leur direction, il les analyse et les poursuit dans un frémissement de

pensée qui se désespère et crie sa peine tout le long du jour et dans l'angoisse de la nuit.

Que peut tenter le médecin ? Inutile de dire que tous les moyens médicamenteux demeurent vains. Rassurer le malade, lui rendre courage, sans doute. Mais quelles paroles auront chance de pénétration ? Promettre d'écrire au prêtre, le renseigner sur son ou sa pénitente, l'éclairer sur la cause de ses scrupules et le moyen d'y remédier, est une conduite habile et qui agréé. Le malade, toutefois, ne s'en estime pas constamment satisfait. Il demande davantage. Les troubles qu'il accuse sont si étranges, ses souffrances le torturent avec une telle cruauté qu'il redoute l'impuissance des mots. Jamais la sécheresse d'une lettre ne rendra les horreurs de la réalité. Ce qu'il désire, c'est une entrevue, une sorte de consultation entre le prêtre et le médecin. Nous avouons, pour notre part, nous y être invariablement refusé, d'abord pour couper court dès l'origine à une habitude qui ne ferait que s'enraciner, et ensuite dans l'intérêt du sujet lui-même. Il n'est point bon que la nature de ses troubles devienne matière à discussion. Ce serait avouer la complexité du mal, inscrire en tête de sa curabilité un pronostic incertain, accuser une méfiance fâcheuse vis-à-vis de soi. Le médecin n'a pas le droit de réduire son autorité en formulant un avis qui traduise un sentiment d'hésitation de sa part. Tant qu'on voudra des consultations sur les maladies physiques. Dans les maladies morales, l'effet tourne plutôt contre le but espéré. Ces maladies, en effet, ne guérissent que par la puissance d'affirmation du médecin. Or, le prestige qui

grave ses conseils s'affaiblit dès qu'il a besoin, pour les imposer, de l'adhésion d'un tiers.

La puissance d'affirmation répand sur le malade un double bienfait. Elle le calme d'abord. Dès que le médecin ne doute pas de la guérison, une certaine confiance renaît dans le cœur du scrupuleux. Pour peu de temps, sans doute ; au premier accroc, l'obsession revient. Seulement, et c'est là le second avantage de la puissance d'affirmation, elle ouvre jour à la possibilité de formules de conduite que le médecin a pouvoir d'imposer. Et ces pratiques de vie fidèlement acceptées entravent le retour des accidents. Une discipline née de l'obéissance constitue un facteur essentiel pour la guérison. C'est pourquoi il ne s'agit pas seulement de multiplier les sources d'occupation dans la journée. Il convient de régler la nature de chacune d'elles, d'en fixer la durée, de les faire succéder l'une à l'autre dans un ordre prévu, qui n'admet pas de dérogation à la régularité de leurs retours.

Le docteur Gruby, il y a vingt ans, était un admirable médecin des maladies de l'inconscient. Il mettait en œuvre tout d'abord l'émotivité du sujet. Le malade, stupéfait, devait écrire l'ordonnance sous la dictée de Gruby et ensuite, ce dernier savait se faire obéir. Obéir est gravir le premier degré qui mène à l'équilibre reconquis. L'obéissance nécessite l'effort ; l'effort fait taire les sollicitations de l'inconscient. Les angoisses cessent chez qui se sent dominé par la contrainte d'un acte à accomplir. Les ordonnances de Gruby paraissaient absurdes. Alexandre Dumas fils devait aller manger, tous les jours, à

dix heures précises, une pomme sous l'Arc de Triomphe.

L'auteur dramatique guérit de ses troubles nerveux, il avait obéi à une prescription dont il ne saisissait pas la raison. « Vous n'avez pas besoin de comprendre », proclamait Gruby. Des médecins ont cherché la cause de ses succès dans l'exercice physique qu'il exigeait de ses malades. Cet exercice physique, comme pour Dumas qui, en allant de l'avenue de Villiers à l'Arc de Triomphe, ne marchait guère plus qu'un autre jour, cet exercice physique apparaissait plutôt négligeable. Du reste Gruby, à d'autres sujets, ne leur infligeait aucune condition de mouvement. Un Rothschild, il lui prescrivait les promenades en landau dételé, c'est-à-dire une station dans la voiture immobile ; aucune gymnastique musculaire, simplement un exercice mental et ce dernier ramenait l'ordre dans les éléments nerveux désemparés. Notre académicien et notre Rothschild se remettaient à obéir. Le calme renaissait dans leurs âmes.

Chez les scrupuleux, le consentement à une obéissance passive est la première attitude mentale à obtenir.

IV

« Allez où vous voudrez, vous ne trouverez de repos que dans une humble soumission à la conduite d'un supérieur. » Ce verset de l'Imitation est d'une âme inquiète, faible de volonté. Tout psychas-

thénique s'y retrouve dans un des traits dominants de sa nature. Il a besoin d'une autorité qui le raffermisse et le dirige. Et ce guide tutélaire est le médecin.

La première règle de la pratique médicale n'est point de prescrire une drogue, mais de se faire obéir. Le malade doit dépouiller toute irrésolution, et le plus petit détail de l'ordonnance s'inscrira dans son esprit à titre de vérité irréfragable. Une confiance absolue vis-à-vis du guérisseur se pose en condition essentielle de succès. Physique et moral puisent dans cet abandon de soi entre les mains du sauveur des sources d'énergie et de réconfort. L'homme qui obéit ne se ronge pas dans l'inquiétude de pensées vaines. Il sait la direction à suivre : d'où retour au calme et à l'équilibre. Et parce que les fonctions psychiques s'organisent dans la rectitude qui convient, les rouages organiques à leur tour reçoivent de ce changement favorable une impulsion qui les réintègre dans leurs engrenages normaux.

Obéir, c'est sortir de soi. En s'évadant de sa pauvre enveloppe, le malade a déjà chance d'aller mieux. Son attention s'attache à toutes les paroles qui courent chance de le libérer de ses souffrances et de sa peine. Il écoute le médecin, avide de se convaincre. Sa docilité sortira de ses hésitations vaincues. Seulement, celles-ci ne céderont que devant la pression d'arguments où l'affirmation jouera le premier rôle. Quelques déductions logiques seront juxtaposées en manière de soutien. Mais tous les raisonnements du monde ne suffisent pas par eux-mêmes. Les médecins qui prétendent guérir par la persuasion, oublient que la persuasion n'agit qu'insinuée par l'affirmation

de curabilité qu'elle sous-entend. Aucune raison d'inquiétude ; voilà le postulat initial. Les éléments d'information qui justifient cette certitude, ne viendront qu'après.

C'est pourquoi tant de médecins échouent dans leur tentative. Les arguments se rangent en vain dans la disposition de leurs valeurs respectives. Ils ne pénètrent pas, pour la raison que fait défaut le ton d'autorité qui les impose. La puissance d'affirmation du guérisseur manque de sincérité et de vigueur. Alors quoi ? Le malade demeure engagé dans ses transes, puisque l'ébranlement salutaire que provoque une formule d'assurance prononcée avec force, n'a point trouvé le fil de transmission requis. Faute de cette secousse indispensable, le sujet reste à la merci de ses souffrances ; emporté par elles, il n'a point le courage de remonter le courant, j'entends, de suivre à la lettre les conseils de l'ordonnance. Il exécutera certaines parties du programme, en négligera d'autres. Et parce que sa volonté n'aura pas été soumise à la domination absolue de la vôtre, son obéissance flottera, à demi consentante, à demi-révoltée, en tout cas tout à fait insuffisante en vue du but curatif à atteindre.

Ne rions pas du *credo quia absurdum*. Il revêt d'une apparence paradoxale l'énoncé d'une vérité profonde. En médecine, le malade doit croire aveuglément. Quand il y parvient, son instinct le guide plus sûrement que les raisonnements les mieux enchaînés. Tout d'abord parce que l'état actuel de la science, dans ses lacunes et ses formules incertaines, ne donne point le droit de rabaisser sous une déclaration d'ab-

surdité la valeur d'une doctrine quelle qu'elle soit. Et ensuite parce que tout acte de foi — je ne parle ici que de l'acte de foi médical — a pour effet d'incliner le sujet à l'obéissance, condition de l'amélioration désirée.

L'obéissance, pour produire ses effets utiles, se moque des explications qui inspirent les motifs. Passive à la fois et voulue, elle établit son drainage salutaire dans le champ de la mentalité raisonnable aussi bien que dans les couches obscures du subconscient. La volonté est orientée vers un but commandé; tous les états affectifs vagues, ou nettement dessinés, inquiétudes, phobies, obsessions, aboulies, dépressions, tristesses, déchirent la nuée de leurs angoisses au passage de cette attitude décidée et qui doit sa fermeté à un acte de soumission. Un grand soulagement accompagne cette stimulation des couches mentales désorientées, et les malades le sentent tellement qu'ils se jettent d'eux-mêmes dans cette voie de salut que leur ouvre le consentement absolu à une autorité qui les dirige. Au médecin averti d'atteindre au rôle de ce conseiller espéré et réclamé par ces pauvres épaves d'une sensibilité naufragée.

CHAPITRE II

L'ÉTAT MENTAL DES SUGGESTIONNÉS

I

Dans la *Colline inspirée*, Maurice Barrès nous conte l'histoire d'un prêtre halluciné par les affirmations d'un visionnaire et rentré dans sa paroisse, apportant une âme d'apôtre à répandre les propos de ce charlatan. Les deux frères du prêtre — curés eux-mêmes — des religieuses, la population de plusieurs villages adhèrent avec élan à la véracité des formules apocalyptiques et véhémentes, où la justice de Dieu, annoncée par des cataclysmes terrestres, — épidémies, choléra et le reste — se préparait sans pitié à abattre son glaive sur la tête des puissants, des hypocrites et des évêques. Cette histoire se passait dans les Vosges, sur la colline de Sion, vers le milieu du siècle dernier.

L'abbé Léopold, le premier contaminé par les prophéties du visionnaire, était une nature orgueilleuse, fière et servie par une foi sincère et vive assurée-

ment, mais qui trouvait dans cette foi, et avant tout, matière à alimenter ses appétits de domination et de grandeur. Il établissait des paroisses, édifiait des communautés et toutes ces œuvres fonctionnaient le mieux du monde, quand un beau jour les révélations de l'halluciné apprirent au prêtre qu'il pouvait mieux faire encore.

Ce n'est point le beau récit de Barrès dont nous prétendons exposer la substance; nous y renvoyons nos lecteurs. Le côté intéressant au point de vue médical, est la figure de ce prêtre, véritable type de mentalité ouverte à toutes les chimères qui flattaient son ambition secrète. C'était un suggestionnable parce qu'il sentait vivement, et l'esprit critique faisant défaut, toutes les folies de l'imagination se donnaient carrière.

Pour que la formule d'une suggestion opère dans le sens commandé, il faut en effet un cerveau qui vibre tout d'abord et dont les tendances ensuite ne soient pas réfractaires. Les cœurs froids dont le côté affectif est desséché répondent mal, c'est pourquoi les vieillards se montrent si rebelles à l'influence d'un conseil. C'est pour la même raison que les enfants et les femmes, les nerveux en général, ceux surtout dont le sens de l'observation est peu développé, dont la faculté d'analyse ignore le sentiment du réel, se laissent si aisément envelopper dans le souffle de conviction qui emporte le suggestionneur.

Obtenir d'autre part du suggestionné un acte contraire aux tendances profondes de son être est un résultat difficile, contre lequel s'insurge la volonté.

Dire à une honnête femme : tu voleras, suscite de

sa part un mouvement de révolte. Hypnotisée, elle demeurera immobile, refusera de saisir l'objet dont la prise constitue un larcin. Pour qu'elle se décide, il faut des lacunes dans son éducation morale, que la notion du bien n'y ait point été enfoncée dès les premiers balbutiements de l'enfance. Sa résistance toutefois ne triomphera qu'à une condition : qu'une sympathie vive ne l'attire pas vers celui qui lui murmure doucement le conseil de mal faire. Quand une femme aime, elle obéit docilement à celui qui la conduit sur la mauvaise voie ; devant la passion il n'est point de barrière morale qui compte. L'acte accompli, une grande confusion naîtra dans le cœur de celle qui s'y sera abaissée. Le remords déchirera ses jours. Mais le caractère du remords est toujours de venir trop tard. C'est un sentiment qui rappelle les carabiniers d'Offenbach.

La grandeur des âmes se mesure à la nature du motif qui inspire leurs décisions. Dans le roman de Barrès, l'orgueil, ce noble ressort moral, a valu au prêtre Léopold sa perte. Les autres personnages n'ont adhéré à la doctrine suspecte que poussés par la sympathie ou éblouis par le prestige qui émanait de ce premier halluciné.

L'ascendant qu'ils subissaient a allumé leur foi. Aussi aux jours d'épreuves, quand, sous le coup de l'excommunication partie de la cour de Rome, le prestige s'évanouit, quel désarroi dans le groupe des fidèles ! La sympathie continue d'unir entre eux les frères, à côté d'eux quelques rares amis, mais le vide s'élargit à chaque heure.

Seul, Léopold demeure invinciblement attaché à

son rêve. Chez lui l'orgueil défie les anathèmes et fait tellement partie de sa chair, qu'il ne s'éteindra qu'avec la vie. Et cette vigueur d'un sentiment défiant les tempêtes, voguant sans sombrer et maintenant son drapeau sans fléchir contre les plus formidables écueils, cela — toutes réserves faites sur les chimères de la doctrine — cela c'est d'une beauté tragique comme les luttes où une volonté sans défaillances se raidit contre l'hostilité du destin.

II

L'OBSESSION DÉMONIAQUE

Le diable de nos jours est un des derniers chapitres que M. de Cauzons consacre à son étude de *la Magie et la Sorcellerie en France*¹, étude documentée s'il en fut. Quatre volumes, s'il vous plaît, et de six à huit cents pages chacun. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque contemporaine, nous assistons au défilé des croyances et aux fantaisies de la crédulité; des sorciers, des voyants et des voyantes, nous en croisons de toute sorte; jamais la magie et les sciences occultes n'ont été à pareille fête. Une sarabande de démons court, se précipite et se poursuit à travers les pages, faisant le pied de nez au lecteur et lui apprenant à vivre. De nos jours,

1. De Cauzons, *la Magie et la Sorcellerie en France*, t. IV. Dorbon aîné, édit. Prix : 7 francs. Notre distingué confrère, le docteur Van der Elst, a consacré à ce sujet une étude qui a paru dans la *Revue de philosophie* de Peillaube.

la danse fantastique trouble moins bruyamment les affaires des hommes, mais d'autres agents du merveilleux, spirites, somnambules extra-lucides, voyantes, ont pris la place. Ne savons-nous pas que l'incendie du bazar de la Charité en 1897 avait été prédit tout au long dans les bouts rimés de Mlle Couédon ? Non pas que M. de Cauzons se porte garant de la réalité des prophéties que l'archange Gabriel inspirait à la voyante. Il constate, interprète, et tout en demeurant respectueux, cherche à se rendre compte moyennant des explications rationnelles.

Sur le diable de nos jours et l'obsession démoniaque, il a écrit des pages curieuses. Cette obsession offre ce caractère particulier de se dissiper très vite sous l'exorcisme du prêtre. Demeurons dans le milieu actuel ; chaque diocèse renferme encore son exorciste attitré et maintes fois son intervention s'est traduite par un résultat curatif immédiat. Nous citons : « Il y a une vingtaine d'années, à Gif, une jeune fille, exilée de sa propre personne par le démon, fut examinée par des aliénistes qui conclurent à son internement dans un asile. La famille refusa. Des prêtres délégués par l'évêque de Versailles scrutèrent la malade à leur tour ; ils reconnurent les symptômes de l'emprise infernale, pratiquèrent les exorcismes et la guérèrent. »

Le point intéressant pour le médecin est de savoir si d'autres pratiques que les exorcismes ne réalisent pas des effets aussi favorables. L'épidémie de possession démoniaque qui sévit en 1861 à Morzine, en Savoie, nous permet de répondre. En huit mois,

vingt-sept personnes furent atteintes. L'épidémie continuant de s'étendre, l'évêque déplaça le curé; sur les conseils des médecins, on isola les malades. Tellement que l'apaisement ne tarda pas et que les démons disparurent pour toujours de la commune.

« Entre temps, des guérisons avaient été obtenues par des moyens qui n'avaient rien de canonique. Une jeune fille guérit par la peur : son père la saisissant par les cheveux et brandissant une hache, dit qu'il allait lui couper le cou si la crise ne finissait pas à l'instant. Un autre homme qui venait de chauffer son four, feignit d'y jeter sa fille; un troisième menaça d'enchaîner la malade dans sa cave; un quatrième s'étant trouvé seul avec une possédée durant la crise, fit le simulacre d'un geste attentatoire à la pudeur. » Tous ces possédés guérissent sur-le-champ et les crises ne se renouvelèrent pas. Quelques-uns mêmes se remirent spontanément.

Lorsque nous avons parlé plus haut des obsessions et des phobies, nous avons montré l'influence salutaire d'un ébranlement psychique violent. Il en va de même pour l'obsession démoniaque. Mais celle-ci n'est point toujours semblable à elle-même : il y a des obsessions de nature hystérique plus aisément curables et d'autres désespérément rebelles où l'élément mental semble plus profondément touché. Ces dernières seules constitueraient la véritable obsession démoniaque. Si maintes fois l'exorcisme du prêtre réussit dans les unes et les autres, c'est d'abord qu'il n'est point donné au médecin de pratiquer la commotion nécessaire et ensuite que le prêtre agis-

sant sur une croyante et qui s'affirme possédée du démon, doit à son exorcisme une puissance de pénétration émotive qui remue et bouleverse tout le champ mental. Le médecin n'a point semblable pouvoir. C'est pourquoi, à moins de surprise heureuse, les obsessions, surtout lorsqu'elles ne sont pas de nature hystérique et sévissent isolément, se signalent par leur ténacité. Au médecin de chercher le moyen curatif qu'il estime le plus efficace. Son esprit ouvert doit laisser pénétrer en lui les sentiments du malade; pour guérir une névrosée de cet ordre, il faut commencer par la comprendre. Juger de l'obsession démoniaque par l'idée scientifique qu'on s'en forme est bien dans le silence du cabinet, mais non point en présence du possédé. Les experts de Versailles avaient conclu à un internement dans un asile; un prêtre fut mandé qui guérit tout de suite. Nos confrères n'eussent-ils pas été mieux inspirés d'attendre avant de se prononcer?

Le regretté professeur Brissaud me disait jadis qu'en clientèle il ne se préoccupait jamais des manières de penser du milieu. Pareille insouciance peut convenir à un maître arrivé dont le prestige couvre et fait excuser les fantaisies d'opinion. Un praticien ordinaire fera bien de surveiller ses paroles. Et puis, il n'y a pas que l'entourage. Le malade compte bien pour quelque chose. Ne pas entrer par sympathie dans sa mentalité est se verrouiller un peu trop de parti pris les portes de la guérison.

III

LA PEUR

Dans son livre *la Psychologie politique et la défense sociale*¹, M. G. Le Bon consacre un chapitre au rôle politique de la peur. Il est en effet considérable. Les surenchères électorales ne reconnaissent pas d'autre cause et la faiblesse des gouvernements en découle. Rien de plus vrai. Seulement, pourquoi les hommes politiques se laissent-ils, leur vie durant, harceler par l'obsession de ce fantôme ? La piteuse attitude qui les signale ne tient qu'à la pauvreté des désirs où ils se laissent prendre. L'éducation de leurs sentiments affectifs n'a été organisée qu'en vue d'intérêts sordides à protéger et de passions basses à assouvir. Alors quoi ? Pour défendre ces intérêts menacés, pour fournir la pâtée à ces passions avilissantes, ils ne reculent devant l'abjection d'aucune entreprise. Pourvu qu'ils gardent le poste qui leur agréé, qu'importe l'égout où ils se promènent ! Un peu plus ou moins de fange, cela ne tire pas à conséquence. L'épouvante les harcèle de redevenir un simple citoyen comme vous et moi et pour échapper à ce cauchemar, il n'est pas de vilénie où ils ne se jettent avec véhémence, si ce piétinement de leur dignité assure la satisfaction de leurs appétits. La peur chez tous ces gens, est fonction de la déverté-

1. Docteur GUSTAVE LE BON, *la Psychologie politique et la défense sociale*. Flammarion, éditeur.

bration de leur âme. Amollies et liquéfiées par la fermentation de tous les ingrédients d'envie et de haine qu'une bassesse de nature et une absence de discipline y ont accumulés et tassés peu à peu, ces âmes tremblent comme la surface d'une mare de ferme se ride au moindre souffle qui se joue sur les flaques de purin.

C'est là une vue que M. Le Bon n'aborde point. La peur n'a pas accès dans les natures droites dont l'idéal domine les sollicitations de l'égoïsme particulier. Les hommes à convictions désintéressées et fermes se moquent des menaces qui les atteignent. Ils n'ont rien à craindre, puisque le but de leur volonté siège trop haut pour jamais devenir une proie entre les mains des ennemis. Ceux-ci ne peuvent s'emparer que de menus objets sans importance, puisque ceux qui les possèdent ont commencé par leur dénier toute valeur réelle.

Les individus qui ont peur, les nations qui ont peur, préparent leur ruine prochaine. Que jamais l'intimidation n'ait prise sur leur énergie. Un procédé familier de notre époque consiste à établir, par la voie de la presse, des courants d'opinion, courants le plus souvent factices dirigés par la main de quelques meneurs intéressés. Trop souvent alors individus et nations cèdent devant les rumeurs de l'orage. L'instinct de conservation bien entendu commanderait plutôt d'y faire face. L'acceptation de la lutte n'altère d'ailleurs jamais la fatalité du résultat. La victoire est toujours certaine pour celui qui ne tremble pas, d'abord parce qu'il est décidé à ne pas reculer, et ensuite parce que de tout temps la men-

talité des révoltés, de ceux qui se précipitent dans la bagarre à tort et à travers, apparaît impétueuse et versatile, inspirée qu'elle est par des besoins d'agitation, l'excitation des vanités aigries, la fureur des appétits surexcités, bien plus qu'elle ne répond aux préoccupations d'un parti réfléchi, qui nourrit l'esprit de suite et des visées nettes sur les modifications du lendemain.

Une nation qui veut vivre doit imprégner de l'instinct de conservation les formules d'éducation qu'elle inspire.

Avec les sentiments d'admiration et d'enthousiasme, qu'elle enseigne à la jeunesse à ne jamais avoir peur. La prudence trop circonspecte est une vertu de laquais. Elle apparaît comme une conséquence directe de la morale utilitaire en crédit de nos jours. Comment aurait-il du courage, l'homme qui n'est mû que par la considération de ses intérêts journaliers et changeants ? Rien de tel pour le faire hésiter dans sa conduite et fléchir dans la résistance, que le calcul des ménagements à opérer, des tactiques subtiles, des précautions à disposer sur sa route. Les générations dressées sur un pareil idéal sont mûres pour la servitude. Ayant peur pour elles-mêmes où trouveraient-elles la force de se défendre ?

C'est pourquoi ce terme de morale utilitaire retentit à la façon d'un glas. Sur les chemins où se traînent les générations apeurées et craignant pour leur bien-être, il sonne la mort des gloires et des espoirs sublimes, et accompagne la mise au tombeau de toutes les nobles pensées et des émotions fortes qui firent battre le cœur d'un grand pays.

IV

LA PEUR CHEZ PASCAL

Si le sentiment religieux doit être considéré avant tout comme une réaction de défense, les âmes ont recours à sa protection pour se garer de menaces diverses. Les unes ont conscience de leur faiblesse, de leur fragilité, de la vie éphémère de toute chose, les autres sont abîmées devant la notion de l'infini. Celles-là, les vraies grandes, se prosternent et quand leur émotion tremble appartient à la famille de Pascal.

« Le silence éternel des espaces infinis, m'effraie », avouait l'anxieux sublime. Il avait peur et sa peur atteignait aux cimes de l'épouvante. « Cette peur, écrivait un jour Barbey d'Aurevilly, pouvait exister sans honte, car c'était la peur du seul être avec lequel on puisse bien n'être pas brave ! c'était la peur de Dieu ». Chez Pascal elle était portée à ce degré extrême où l'équilibre hésite entre des facultés toutes-puissantes et où l'égarément guette. Il y a dans ses invocations et ses cris quelque chose de l'effarement des anciens prophètes. Et cette terreur a dompté l'intelligence. Elle l'a couchée asservie et implorante aux pieds du tumulte émotif qui bouleversait le cœur.

Dans ce tumulte, bien des éléments. Comme tendance dominante, la peur, celle-ci amplifiée par la rigueur de la doctrine janséniste dont Pascal avait embrassé la croyance à Port-Royal. Le jansénisme — religion de terreur — ne pouvait convenir qu'aux

âmes logiciennes et sèches. Arnauld, le grand Arnauld, comme on l'appelait dans son temps, était de celles-là. En lui le côté affectif tenait peu de place. Que lui importait la sévérité d'une école qui rendait la conscience responsable des mouvements inconscients de la pensée ! L'inconscient siège dans les zones affectives. Celles-ci étant peu développées, l'inconscient demeurait coi. Pas de danger que des sentiments y prennent naissance contre lesquels se révoltait la droiture de l'esprit. La *grâce efficace*, autrement dit la sérénité mentale, appartenait à ces natures correctes et rigides, dont la discipline toujours consentie n'avait point à écraser les émeutes de l'instinct.

Sauf Pascal, on remarquera que les jansénistes connus se réclamaient tous d'une semblable attitude mentale. Leur logique était serrée et leurs sentiments mous. Pascal, pour diverses raisons où les suggestions affectueuses jouaient le premier rôle, épousa la formule religieuse la plus contradictoire à la vérité de sa nature. Chez lui le cœur vibrait à l'unisson du cerveau. Il entra à Port-Royal où le cœur était écrasé sans merci. De là, sans doute, ce sentiment de terreur sans bornes, aussi vaste que l'univers dont l'infini l'accablait.

Seulement si la terreur imprime les accents les plus émouvants à sa plume, l'amour, cet amour qui dans sa prime jeunesse l'avait jeté aux pieds des femmes, la tendresse pitoyable qui l'avait rendu indulgent aux faiblesses et aux inconstances de ces êtres charmants et fragiles, toutes ces notes d'effusion émue continuent de vibrer, tournées cette fois vers le

« mystère de Jésus » sous le souffle de sa passion exaltée et douloureuse.

Terrorisé parce que janséniste, Pascal sentait s'agiter en lui tous les orages et les coups de foudre de l'amour l'abattaient aussi bien sur le parvis du temple que la violence de son épouvante.

« Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas... Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien qui est par principes et démonstrations ; le cœur en a un autre ». Les distinctions entre la psychologie rationnelle et la psychologie affective, la logique différente de l'une et de l'autre, qui inspirent la direction de la psychologie moderne sont en germe dans ces propositions célèbres. Si Pascal a vu clair, c'est qu'une étoile lui montrait la voie. La lumière de l'astre, il ne la puisait pas dans les irradiations de l'esprit : c'est du rayonnement de son cœur que jaillissait le sillage de clarté qui illuminait la route.

C'est pourquoi l'entente n'est point près de s'établir entre les hommes. Les logiciens et les sensitifs poursuivront leurs disputes éternelles. Un grand dédain les sépare les uns des autres ; ils continueront chacun de raisonner suivant les points de vue qui agréent à leur double disposition mentale. La sympathie ne réduira pas les distances et ils risquent de ne point se comprendre.

Mais les âmes blessées, meurtries, humiliées, écrasées, auront maintes fois dû à la rigueur du destin, de sentir s'allumer en elles l'étincelle sacrée et celles-là, dans Pascal agenouillé, secoué d'un frisson sublime et abîmé devant le sentiment de l'infini, reconnaîtront un parent, le frère génial qui les dépasse de toute la

vigueur de son esprit, les étonne par instants dans les affolements de son angoisse, mais qui se rapproche aussi d'eux aux périodes de détresse plus humaine et leur tend la main dans la communion d'une souffrance partagée au bout d'épreuves également cruelles.

V

LA MALADIE DE PASCAL

Pascal est un de ces hommes contre lesquels s'est acharnée toute la valetaille qui s'agite dans les bas-fonds des offices de la critique. La folie de Pascal, la démence de Pascal, la dégénérescence de Pascal, en avons-nous subi de ces libelles infamants et grossiers où l'auteur, — sans talent bien entendu, car s'il avait du talent, il posséderait au moins la faculté d'admirer, — où l'auteur dissèque une à une les fibres du grand homme, et quand il a démêlé, par hasard, une légère altération dans la contexture de l'une d'elles, ne se possède plus de joie, tourne et retourne l'échantillon, le pose en pleine lumière, regarde encore et nous appelle et convie le genre humain à l'admiration de sa découverte.

Que Pascal ait été un nerveux, sujet, comme tous les nerveux, à des accidents inattendus et bizarres — faiblesse dans les membres inférieurs, céphalées, troubles dyspeptiques, phobies — à cela, rien que de banal et qui ne rentre dans l'ordre des symptômes constatés en pareil cas. Un esprit originalet capable

de penser par soi, s'il ne mène pas une vie d'activité fiévreuse où se dépense toute sa richesse de sensibilité, tombe dans des états de détresse morale analogues. Or Pascal, après les premiers écarts de jeunesse, se convertit à un catholicisme farouche et renfermé. Cette machine mentale qui bouillonne voit, du jour au lendemain, brusquement se fermer ses soupapes. Rien de dangereux comme de semblables manœuvres; elles soumettent le système nerveux à de redoutables épreuves. Des troubles affolants en résultent qui bouleversent tout le mécanisme mental.

Dégénérescence, clament les critiques. Non pas, simplement inadaptation aux conditions du milieu. Les natures d'élite ressemblent aux plantes de serre. Pour s'épanouir et porter toutes les fleurs, il leur faut un terrain spécial. Il n'y a que les mauvaises herbes qui poussent sur les talus des fossés.

Port-Royal ne fut point un terrain favorable. Pascal avait trente-deux ans à peine quand il se plia à ce régime d'austérités et de discipline. Trente ans plus tard, il s'en fût accommodé. Trop de vie fermentait dans ce cerveau de génie pour accepter, en plein feu de jeunesse, la claustration définitive, une claustration plus rigide même que ne le comportait la règle, car Pascal recherchant l'isolement et se vouant à la prière, n'était point homme à faire pâlement les choses; il s'y précipitait avec toute la fougue de sa nature, dût sa santé fragile, contre un plan de vie si peu approprié à ses tendances, ressentir un choc brutal et voler en éclats. « Pendant les quatre dernières années, nous dit Mme Périer, Pascal n'a point vécu. » Le retentissement sur le tube digestif d'une agitation tumultueuse de l'âme, c'est

sans doute dans ce sens qu'il convient d'entendre cet aveu.

Un beau jour, les accidents s'aggravèrent. Une maladie organique vint compliquer les troubles fonctionnels. M. Cabanès, sur ce chapitre, nous livre des documents précis, maniés avec tout le respect qui s'attache au souvenir d'une grande figure.

L'appétit se perdit, de violentes douleurs de ventre se déclarèrent, les maux de tête se montrèrent plus harcelants que jamais. Survinrent ensuite une série de crises convulsives qui emportèrent le malade. Ce dernier acte du drame avait duré deux mois. M. Cabanès, avec M. Savy (de Lyon), conclut à des lésions de péritonite tuberculeuse s'étant compliquées, les derniers jours, d'accidents cérébraux. Cela semble, en effet, l'hypothèse la plus probable.

VI

LE VAGABONDAGE ET LES FUGUES DE L'ENFANT

Sans doute il est des vagabonds parfaitement normaux, des êtres imaginatifs et curieux dont l'éducation de la réflexion et de la volonté, ou plutôt le sentiment du devoir inculqué dès le jeune âge n'ont pas réfréné le dérèglement des impulsions. Dans l'enfance, cette prédominance de la sensibilité sur la raison est monnaie courante. Bien des chimères prennent corps dans des cerveaux de cinq ans. « Je ne savais pas lire, écrit Anatole France ¹, je portais

1. A. FRANCE, *le Livre de mon ami*. Calmann Lévy, édit., 1885, p. 60.

des culottes fendues, je pleurais quand ma bonne me mouchait et j'étais dévoré par l'amour de la gloire. » Cette noble ambition suscite au petit garçon l'idée de se faire ermite sur le labyrinthe du Jardin des Plantes. « Je veux être célèbre, déclare-t-il, et mettre sur mes cartes de visites : « Ermite et saint du calendrier », comme papa met sur les siennes : « Lauréat de l'Académie de médecine et secrétaire de la Société d'anthropologie ». La mère de l'enfant s'écria qu'il devenait fou. En quoi elle avait grand tort. Rien d'anormal n'entraît dans la décision du petit ambitieux. Il se proposait d'aller vivre au Jardin des Plantes, comme un autre de jouer au Robinson dans une île de la Seine ou de grimper tout seul sur le sommet de la tour Eiffel.

D'autres fois, l'enfant se sauve, parce que abandonné ou maltraité chez ses parents. C'est un pauvre petit être qui demande à la commisération de la foule la parole de bonté qui lui était refusée chez lui. L'état morbide commence avec les tares héréditaires, véspanie, alcoolisme des procréateurs. Nous croisons des gamins rôdeurs, paresseux, sournois. Ils sont voleurs, menteurs, s'attardent dans des parties de maraude, se délectent à l'émotion des rapines. Le rôle de l'aliéniste commence, ou plutôt celui du juge criminel. L'asile actuel ne convient pas à ces jeunes drôles qui joueront, leur vie durant, leur rôle de mal-fauteurs irréductibles. Il faut des asiles spéciaux — asiles prisons. — C'est le seul milieu qui puisse garantir la société contre les attentats de ces hideux gamins. Que maintenant il existe des vagabonds dont les fugues sont subordonnées à une affection

mentale, cela est vrai des enfants tout autant que des adultes. Imbéciles, déments précoces, délirants, hallucinés composent le chapitre où se range ce dernier groupe des coureurs de grande route.

Le point intéressant, celui qui nous attache davantage, est l'état physiologique, dégagé de toute tare morbide, qui autorise chez l'enfant pareilles fuites du domicile paternel. La prédominance de l'imagination que ces impulsions dénotent, nous ouvre tout de suite jour sur la forme d'éducation qui doit être employée. Être émotif, toujours emporté sur les ailes du rêve, l'enfant devra faire l'éducation de sa sensibilité avant celle de sa raison. J'imagine qu'à l'école il se montre froid sur la déclaration des droits de l'homme et du citoyen qui orne les murs de sa classe. Ce n'est pas cette lecture qui réfrènera en lui la voix frémissante des instincts qu'il entend s'éveiller dans son âme. L'éducation de la sensibilité, pour avoir chance de réussite, doit s'organiser sur une tout autre voie. Il faut enfoncer le sentiment du devoir à coups de formules absolues, dans ces cerveaux qui ont toujours tendance à se laisser glisser à la dérive. L'éducation religieuse n'a point d'autre but. Elle ne discute pas, elle affirme et ses affirmations, fortes du principe d'Infini et d'Éternité qui les inspire, surprennent l'enfant, le mettent en garde, arment sa volonté en même temps qu'elles colorent des plus magnifiques fleurs de l'idéal le tableau des réalités terrestres, toujours mesquines et basses quand l'étincelle intérieure ne les illumine pas de son rayon.

Les fugues des enfants normaux ne tirent pas à conséquence; celles des petits criminels en herbe se multiplient de plus en plus. « La petite Roquette est ce qu'il y a de mieux poureux », opinait jadis M. Motet. Oui, mais les petites Roquettes ne suffisent pas. L'élément malsain et morbide de la société jouit d'une vertu proliférante qu'il n'a jamais connue. Constatation curieuse : c'est à l'heure où les efforts les mieux combinés se liguent contre la propagation des maladies infectieuses que l'inertie la plus indifférente accepte, sans s'émouvoir, la gangrène des maladies morales. Jadis, la conduite inverse était adoptée. Les maladies et les tares morales retenaient surtout l'attention. Si des mesures préservatrices rigoureuses étaient prises contre les grandes épidémies, en temps ordinaire et surtout à partir du seizième siècle, bien des complaisances et des oublis signalaient l'application des mesures d'hygiène physique. Le salut de l'âme était la grande affaire. Notre époque s'occupe du corps, néglige l'âme. Peut-être viendra-t-il un temps où une société, à la fois instruite des acquisitions de la science et plus avertie des données psychologiques, voudra bien s'inquiéter des deux.

VII

LE DÉLIRE D'INTERPRÉTATION

Connaissez-vous le délire d'interprétation? A lui seul, il constituerait une psychose systématisée chronique. Le malade demeure lucide, son intelligence

reste nette; il n'a point d'hallucinations et persévère dans son système d'interprétations erronées, sans jamais verser dans la démence terminale. Nosologiquement, cette conception nous paraît incertaine; pratiquement, elle est dangereuse.

Le délire d'interprétation n'est point une maladie essentielle. Il fait suite à une idée fixe antérieure, à un état affectif préalable; c'est en vue de justifier ses doutes, ses appréhensions, ses obsessions, ses angoisses, que le sujet promène son regard autour de lui. Dans les événements qu'il suit, dans les mille petites circonstances où il est engagé, il fixe le détail significatif, celui qui, saisi par sa rétine, a chance de verser de nouveaux rayons sur la substance de son inquiétude ou de son tourment. Le délire d'interprétation ne représente qu'un travail logique de la raison. Elle s'évertue à asseoir sur des bases solides les motifs de la souffrance morale. Le sujet est piqué par une épine imaginaire. Le délire d'interprétation consiste à le persuader et à convaincre les autres que cette épine est réelle. La maladie, c'est la croyance à l'épine, non la démonstration que l'épine existe. Le délire d'interprétation doit être entendu dans le sens d'une conséquence, non d'une cause.

Au point de vue pratique, d'autres inconvénients apparaissent. Aujourd'hui que les acquisitions de la science et les appellations morbides parviennent, avec la vulgarisation de nos connaissances, à l'oreille du grand public, on devine ce qu'il ferait de cette nouvelle venue dans le cadre nosologique. Délire

d'interprétation ! Folie raisonnante ! Alors quoi ? tout le monde aliéné ? Les spécialistes des maladies mentales se verraient accuser de se tailler la partie trop belle. N'ont-ils pas assez de malades vrais, dans leurs maisons de santé ? Vont-ils maintenant leur adjoindre tous ceux qui déforment la réalité dans le sens de leurs tendances affectives ? L'homme le plus sain d'esprit, dès qu'il aborde un ordre de considérations qui lui tiennent au cœur, se laisse aller à un courant de sympathie qui dévie le tour de ses jugements. Il est bien difficile d'établir une ligne de démarcation, de définir le moment précis où cette déviation devient morbide. Toutes les âmes chaudes se distinguent par la partialité de leurs vues. Délire d'interprétation que cette orientation obstinée vers l'affirmation de telle ou telle doctrine ? On voit le danger. Toute la partie intéressante de l'humanité, celle qui sent, celle qui pense avec feu, accusée d'interprétations erronées et annexée au groupe des folies raisonnantes. Seul, l'être médiocre, dont la personnalité effacée ne déborde ni en élans affectifs, ni en conceptions originales, recevra des événements extérieurs l'impression banale qui ne remue pas le champ de la pensée et se traduit au dehors par la vulgarité consentie de l'interprétation, celle qui n'effarouche pas la susceptibilité ombrageuse des intéressés. Je nourris une sympathie personnelle pour plusieurs aliénistes. Ils sont aimables, fins, se contentent de rechercher avec discrétion, auprès de leurs interlocuteurs, la tare cachée qui rapproche ce dernier de telle ou telle catégorie de malades.

Supposons le jour où, par un effet imprévu du sort, ils deviennent maîtres du pays et aient à décider de

la valeur mentale de leurs administrés. Les esprits inventifs, originaux pourraient faire leurs paquets. Seuls seraient admis aux honneurs, les tranquilles, les placides, ceux que Flaubert félicitait ¹. « Vous vous êtes bien gardés, leur disait-il, de lever jamais les yeux vers les étoiles, sachant que c'est le moyen de tomber dans les puits. » Et il leur distribuait des conseils sages : « Ne manquez point de haïr ce qui est exorbitant, ou héroïque; pas d'enthousiasme, surtout, et ne changez rien en quoi que ce soit, ni à vos idées, ni à vos redingotes; car le bonheur particulier comme le public, ne se trouve que dans la tempérance de l'esprit, l'immutabilité des usages et le glouglou du pot-au-feu. » Méditons ces paroles avisées; mises en pratique, elles nous garderont, à coup sûr, du délire d'interprétation.

1. GUSTAVE FLAUBERT, Théâtre. *Le Château des Cœurs*, VI^e tableau.

CHAPITRE III

ATTITUDES MENTALES ET RÉPERCUSSIONS ORGANIQUES

I

Ceci est fort curieux et les médecins jusqu'aujourd'hui confirment nos constatations premières. La femme qui demande pardon, qui reconnaît ses torts, regrette un accès de nervosité, est aussi celle qui le plus aisément offre prise aux atteintes de l'entérite muco-membraneuse. Il suffit de réfléchir pour ne point s'étonner. Le lien qui unit deux manifestations en apparence si dissemblables, une attitude mentale et une aptitude morbide, appartient à cette série de répercussions du moral sur le physique, dont les vieux médecins avaient pénétré le mécanisme, beaucoup mieux que les jeunes générations médicales nourries dans le respect de la lésion primitivement organique.

Une femme qui avoue s'être trompée, est une nature intelligente dont les associations d'idées fonc-

tionnent avec agilité. Or, cherchez la femme intelligente, dont les zones affectives ne soient pas en état d'ébullition. Pour penser, il faut sentir. Quand elle pense avec finesse, elle sent avec véhémence. Toute cette énergie dépensée au service de la sensibilité, ne se cantonne pas dans les sphères émotives; elle dépasse les limites, saute les barrières, envahit le domaine du sympathique et volontiers du sympathique abdominal. Des contractures de l'intestin se dessinent, les douleurs, les troubles de sécrétion apparaissent, l'entérite muco-membraneuse est constituée.

Étant donnés de pareils phénomènes, sans crainte de se tromper le médecin peut remonter à la source. Une épine morale est cachée : chagrins, chocs nerveux, femme trompée par son mari, veuve aux prises avec les responsabilités de la vie, jeune fille inadaptée aux conditions du milieu.

C'est pourquoi le traitement de l'entérite muco-membraneuse, tel qu'il est décrit dans les ouvrages de médecine, est malheureusement incomplet. La médication physique reçoit des développements circonstanciés; de la médication morale, c'est à peine si un mot est touché en passant.

Le médecin n'a pas seulement droit d'affirmer l'existence de l'idée fixe douloureuse, il exercera au surplus son rôle de divination avec un succès tout aussi éclatant, quand, partant d'une simple particularité de caractère, il annoncera, par exemple, qu'une femme qui demande pardon, a dû compter dans sa carrière un certain nombre de crises d'entérite muco-membraneuse. Tout cela n'est point sorcier, c'est du Sherlock Holmès à la portée du moins perspicace.

Une manifestation de caractère qui décèle un cœur sec réagira pour la même raison d'une façon molle sur les organes splanchniques. La femme avare a très rarement de l'entérite muco-membraneuse. Une sensibilité tournée vers le culte de l'argent retentira sur le caractère qu'elle saupoudrera d'aigreur beaucoup, plus que sur l'intestin dont elle respectera l'habitude — j'entends la paresse non suivie de douleurs.

L'homme moins fréquemment resserré que la femme, plus sujet aux écarts de régime, localise ses réactions nerveuses surtout du côté de l'estomac. La dyspepsie nervo-motrice est chez lui une façon d'équivalent de l'entérite muco-membraneuse de la femme. Un type de même race morale est accusé par l'une ou l'autre de ces maladies.

C'est pourquoi les ménages de nerveux — la passion première épuisée — sont si aisément troublés par les querelles conjugales. Schopenhauer avait démêlé une raison métaphysique à ces discordes. Les nerveux, disait-il, se recherchent parce que l'intérêt de l'espèce les jette dans les bras l'un de l'autre : la nature exige d'eux des rejetons et plus vite que cela s'il vous plaît. Satisfaction donnée à cet impératif catégorique, les dissemblances de caractère hérissent à nouveau leurs épines. L'intérêt de l'espèce n'a plus à intervenir : il n'y a plus en face l'un de l'autre que deux individus exaspérés d'être unis par la loi. Tout cela est bien fort déduit en théorie.

Pratiquement, les choses sont plus simples. Les crises d'entérite muco-membraneuse et l'atonie dyspeptique s'exagèrent à partir de la trentaine.

Le mari souffrant de l'estomac et la femme de l'intestin, aucune aménité de langage n'adoucit la rugosité des angles. Vous m'opposerez l'histoire de La Rochefoucauld avec Mme de Lafayette. Tout d'abord, ils ne vivaient pas ensemble, et quelle raison de bonne entente qu'une séparation quotidienne de plusieurs heures ! N'oublions pas ensuite que La Rochefoucauld avait passé l'âge de la dyspepsie. Il avait plus de cinquante ans quand il s'éprit de la jolie comtesse, plus jeune et de beaucoup. Un homme âgé conserve toujours dans son cœur des trésors d'indulgence pour la femme qui a quinze ans de moins que lui.

C'est même une des raisons qui assurent le bonheur dans les ménages dont les disproportions d'âge avaient tout d'abord fait craindre la désunion pour l'avenir.

II

L'ANAPHYLAXIE MORALE

« Anaphylaxie », c'est-à-dire au lieu d'accoutumance à une substance toxique, aggravation progressive à chaque nouvel essai de son emploi. Plus l'obstination se prolonge, plus violente à la moindre tentative éclate la révolte. Les sérums thérapeutiques produisent de ces accidents, les jaunes d'œufs aussi. Le ciel se couvre aux premières doses et lors de l'ingestion initiale ; puis c'est l'orage et la tempête furieuse accompagnant l'imprudence des récidives.

S'il existe une anaphylaxie médicamenteuse avec les sérums, si les médecins connaissent l'anaphylaxie alimentaire par les jaunes d'œuf, nul n'a encore parlé, ce semble, de l'anaphylaxie morale. Et c'est pourtant une réaction de même ordre. Seulement, au lieu de sérums et de jaunes d'œuf, il s'agit d'échange de mots dans les conversations familières. Une parole, une formule, une habitude de pensée, nous ne disons même pas un reproche, répétés suivant un même mode d'expression ont pouvoir, dans l'intimité du foyer, de produire sur celui auquel ils sont adressés, et quand les atomes ne s'accrochent pas, un pouvoir d'agacement qui va grandissant avec les années. Le mari est anaphylactisé devant sa femme, la femme devant le mari.

A deux périodes distinctes, la crise atteint son paroxysme : dans les deux premières années du mariage, et quand la femme atteint la cinquantaine. Au début de l'union conjugale, l'irritation naît de la mésestimation d'idées, de caractère, d'humeur. Puis l'apaisement s'opère. Les concessions réciproques émoussent les angles, les dernières brumes de discorde se dissipent à la chaleur du lit partagé et au rayonnement des charmes de l'aimée. Vers la cinquantaine la femme s'aigrit parfois et sa beauté se fane. La patience du mari s'assigne des limites ; pour en reculer la frontière, il ne subit plus l'enchantement de la forme féminine. Devant une compagne qui reedit les mêmes choses, lui-même se cabre. Et l'anaphylaxie morale reprend ses droits comme aux débuts.

Elle se produit surtout avec des femmes têtues qui s'accrochent à quelques idées très simples dont

elles se réclament avec insistance. Au moment de rentrer, le mari sait d'avance la flèche qui l'attend. Avant qu'elle soit lancée, lui-même est trépidant, comme s'il avait hâte d'activer la cuisson de la blessure coutumière. La femme, surprise et froissée à son tour, se montre agressive. L'anaphylaxie morale est réciproque.

De même que l'anaphylaxie médicamenteuse ou alimentaire se combattent avec la privation du toxique, ici un seul remède s'impose : la suppression du poison verbal. Il faut le silence. Silence de mots et même, et ce qui est plus difficile, impassibilité d'attitude. Pas de parapluie extérieur contre la pluie des phrases, pas de discours ni de riposte ; un parapluie intérieur, c'est-à-dire l'indifférence et c'est tout. Ou bien encore et cela vaut mieux, la volonté de ne pas entendre et de répondre oui et d'avoir l'air d'abonder dans le même sens. Rien qui apaise un flux de langue comme l'apparence d'un assentiment quelque peu détaché. Cela recommencera peut-être au bout d'une demi-heure ; mais pendant cette demi-heure, la victoire aura été gagnée, puisque la lassitude physique aura tari passagèrement la source de l'éloquence conjugale. Demander que celle-ci s'écoule suivant un mode différent et en passant par un canal de pensées non entendues mille fois est exiger le secours d'un miracle. L'habitude est la pire des chaînes puisqu'elle s'enivre à son attache. Certains cerveaux éprouvent de la volupté à se répéter ; le supplice qu'ils infligent à leurs auditeurs est une jouissance pour eux-mêmes ; rien à tenter contre une semblable manie dont l'exercice ouvre à l'intéressé les portes du paradis terrestre.

Une fois anaphylactisé contre sa femme, ou la femme contre le mari, tous deux poursuivront leur carrière sans marquer par aucun signe extérieur l'irritabilité de leur humeur. De même que les accidents alimentaires pour ceux qui y sont sensibles, ne se montrent que lors de l'ingestion des jaunes d'œufs, ici, dans l'intimité du foyer seule se dévoilera la vulnérabilité morbide. L'amabilité au dehors, les épines et les ronces entre soi. Le sourire s'épanchera même d'autant plus avenant pour les autres qu'une atmosphère lourde et menaçante se sera appesantie sur l'intimité du tête-à-tête.

« Mon mari, s'il est charmant pour tout le monde, se montre odieux vis-à-vis de moi » confiera la femme à ses amies. Et celles-ci de se récrier : « Vous ne connaissez pas votre bonheur », ou bien : « Il est odieux en effet ». Et cette adhésion à la plainte de la légitime marquera le plus éclatant des aveux. L'amie qui épouse les griefs de la femme est certes au mieux avec le mari et sur un pied d'entente sympathique qui ignore l'aiguillon des conversations exaspérantes. L'anaphylaxie morale n'existera pas entre eux, soyez-en convaincu.

TROISIÈME PARTIE

LES ADAPTATIONS FÉMININES

CHAPITRE PREMIER

L'INTUITION FÉMININE

I

Les femmes, avant tout êtres intuitifs, se piquent volontiers de ne se laisser gouverner que par la logique et la raison. En quoi elles font tort à la plus enviable de leurs qualités : cette faculté, à l'aide d'antennes mentales infiniment subtiles, de connaître d'instinct avant d'avoir raisonné. « Ma femme voit juste », déclarent nombre de maris. Elle voit juste, c'est-à-dire saisit d'un coup d'œil, pénètre le défaut caché, doit à la finesse de sa sensibilité une justesse de jugement que les déductions logiques les plus parfaites n'atteignent qu'avec lenteur, quand elles y parviennent.

Car les femmes ne s'en doutent pas assez : dès qu'elles raisonnent, elles se fourvoient aisément dans l'un des sophismes logiques dont Stuart Mill a jadis dressé la liste : préjugés et superstitions posés en principes irréfragables, préférences personnelles données pour des raisons, mirage des mots, généralisations hâtives et passionnelles, fausses analogies, pétitions de principes. Ce n'est pas que les hommes ne tombent dans un travers pareil. Ils ne veulent pas comprendre que si la logique triomphe dans les mathématiques, la physique, la chimie, son secours en biologie et en psychologie demeure beaucoup plus incertain. Elle ne leur sert, la logique, dans les sciences biologiques, qu'auprès des données dont les prémisses — telle l'action spécifique du sérum antidiphthérique — sont définitivement acquises. — Quant à la psychologie, la logique n'y pénètre qu'avec circonspection pour la raison que les principes fondamentaux manquent, dans leurs assises, de la solidité indispensable. L'étude de la conscience réclame, à côté de la logique, d'autres méthodes d'investigation. Dire, par exemple, dans un traité de morale, que les seules vérités sont celles qui restent accessibles à la raison, est une erreur. Par une généralisation téméraire, pareille assertion assimile les phénomènes psychologiques et leurs réactions imprévues aux phénomènes mécaniques et physico-chimiques dont le déterminisme peut être rigoureusement annoncé. Les philosophies récentes de William James et de Bergson ont maintes fois insisté sur cette distinction que, de notre côté et depuis plus de quinze ans, nous défendons, comme étant la condition d'une méthode d'observation vraiment féconde. L'intelli-

gence fait connaître la matière. L'instinct, l'intuition, les puissances de sympathie et de divination endormie nous mènent à la connaissance profonde de la vie. La maxime de Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas », est devenue le fondement de la philosophie moderne. Elle ne dépossède pas la raison de ses droits. Celle-ci inspire un procédé légitime de connaître. Seulement, si elle atteint certaines réalités, d'autres lui échappent, et c'est sur ces dernières qu'agissent les facultés intuitives du sujet.

Jadis, les femmes raisonnaient moins. Elles disaient : « Ceci est mon sentiment. » Sans le savoir et pour peu qu'elles jugeassent non de science, mais de questions de personnes, elles trouvaient la note juste, d'accord dans leur procédé d'examen avec les plus éminents des philosophes contemporains. Quand, au contraire, elles proclament : « J'ai raisonné logiquement ma conduite », méfiez-vous ; peut-être ne trompent-elles pas encore leur mari, mais elles utilisent le procédé mental qui accumule les motifs propres à justifier les pires écarts. La raison est une servante complaisante au service des états affectifs antérieurs et des intérêts passionnels quels qu'ils soient. Par la prise en considération des arguments favorables et le rejet des éléments hostiles, elle aboutit logiquement à l'adoption des conclusions qu'elle désirait voir aboutir.

C'est un des motifs pour lesquels la raison, en matière d'enseignement moral, jouit du crédit actuel. Il suffit de poser le problème sous un angle donné, pour conduire à l'affirmation ou à la négation imposée de par les sophismes courants,

Et puis, il y a autre chose encore dans cette élévation exaltée de la raison humaine : un souvenir toujours présent des conceptions utopistes de Jean-Jacques. Son homme idéal, à l'état de nature et paré de toutes les qualités, ne pouvait manquer de posséder dans son instrument de logique mentale un outil d'une aptitude merveilleuse à résoudre des grands problèmes. L'optimisme béat et quelque peu niais de l'écrivain genevois le portait aux glorifications exaltées, aux hymnes dithyrambiques et sonores.

Il n'oubliait, dans sa louange, que le champ essentiel de notre mentalité : cette zone inconsciente où s'élabore le caractère et la fermeté d'âme et dont l'activité obscure conduit, par des voies insoupçonnées, à ces lumières intuitives qui font la gloire de la sensibilité féminine et des hommes vraiment supérieurs. Le mot conscient est accolé, en matière d'éloges, par la presse journalière, à la qualification de tel ou tel personnage : conscient de sa fonction, de son devoir, de ses opinions. Passe pour conscient d'une opinion ; il convient de l'avoir discutée avant l'adoption définitive. Mais conscient de son devoir est une de ces formules qui trahissent la misère psychologique d'une époque. On ne discute pas un devoir. Dès que le raisonnement y pénètre, sa valeur en est entamée. C'est le devoir, parce que c'est le devoir. L'inconscient s'en est emparé ; il n'admet ni subtilités, ni tous ces compromis intérieurs qui autorisent les dérogations à la ligne droite. L'homme est grand et noble, assez peu par l'étendue de ses zones cérébrales conscientes, beaucoup par la faculté de vibration des zones inconscientes. Ce sont ces dernières qui règnent surtout dans la mentalité de la femme, et lui valent

les dons d'intuition dans l'exercice courant de la vie, font jaillir de son enveloppe frêle, et aux heures de crise, des ressources d'énergie admirables qui fixent l'admiration de tous et arrachent l'étonnement de ceux dont la vue ne s'étend pas au delà des modes d'action logiquement déduits.

II

LES FEMMES AUX UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

« Est-il désirable que les femmes aillent à l'Université? Nous répondrons : non. Mais faut-il les en chasser? Nous répondrons : non, encore. » M. Schinz¹ y va sans ambages de sa double négation. L'accès de la femme aux études supérieures est un mal, mais c'est un mal nécessaire, attaché aux vices de notre organisation sociale. En effet, en Amérique, les femmes ne se marient plus ; près de la moitié restent célibataires. Dédaignées par les hommes, elles prennent leur revanche par ailleurs et se ruent sur les carrières réservées au sexe fort. L'entrée des Universités ne leur fait pas peur ; c'est même le succès de leurs études qui a créé la confusion actuelle : croire que l'aptitude au travail est synonyme de certitude de réussite dans la vie.

Que les étudiantes soient des concurrentes redoutables au concours, les jeunes gens le savent bien. Dans les conférences d'internat à Paris, il n'est point

1. ALBERT SCHINZ, Les Universités des États d'Amérique. *Mercur de France*, 1^{er} octobre 1911.

rare de voir les femmes tenir la tête. Plus tard, cette avance se perd. « Les jeunes filles si brillantes en classes et dans leurs examens, se sont montrées, nous assure M. Schinz, notoirement inférieures dans la vie. » Sans doute quelques exceptions se détachent du groupe, « aucune brillante, cependant ; la plupart restent en arrière ».

Les femmes ne se froisseront pas de cette affirmation ; elle ne fait que transporter à leur sexe la vérité d'une constatation depuis longtemps relevée chez les hommes. Ce ne sont pas les lauréats du concours général, encore moins les premiers des classes de lycée, qui, plus tard, figurent dans les rangs de l'élite. Fixés dans des positions honorables, ils demeurent éclairés d'une lumière tranquille qui ne leur vaut ni éclat ni relief ; la conscience, l'application au travail, l'acceptation des disciplines imposées, tout l'ensemble des qualités d'assimilation et d'obéissance qui leur assuraient la prééminence sur les bancs du collège, ont besoin dans la vie d'une disposition qui les mette en valeur, — j'entends l'enchâssement dans des mérites plus brillants et où se reflète la marque réelle d'une personnalité, à savoir l'initiative, l'audace, la vaillance dans la lutte, la persévérance soutenue dans l'effort, le don de vision personnelle, c'est-à-dire l'originalité.

J'entends l'objection. — L'originalité ne court pas les rues. Quand elle se rencontre si rarement chez l'homme, de quel droit se montrer plus exigeant vis-à-vis de la femme ? C'est en effet un argument et nous n'insistons pas. — L'originalité, du reste, ce n'est point elle, hélas ! qui confère dans la vie les

droits aux premières places. Pour peu qu'elle ne se dérobe pas sous une souplesse adroite et ne prenne pas à cœur de se noyer dans la banalité des conversations quotidiennes, ceux qui la posséderont éveilleront plus d'antipathie et de méfiance dans l'esprit de leurs contemporains qu'ils n'y recueilleront encouragement et réconfort.

L'initiative et l'audace, voilà surtout les pionniers qui ouvrent les grandes voies et enfoncent les résistances. L'organisme plus frêle de la femme s'essouffle à semblable besogne, et cette incapacité même renferme à son adresse un délicat hommage. Elle signifie culte et maintien de la tradition, amour du calme et contentement de peu, pourvu que ce peu suffise aux besoins de l'entretien matériel.

La vaillance dans la lutte se heurte pour la femme à bien des difficultés. Jeune et jolie, le désir de l'homme la frôle à chaque pas; laide ou quelconque, si même une volonté de fer la soutient, elle risque de succomber sous l'accablement de la fatigue physique. Nous en dirons autant de la persévérance soutenue dans l'effort.

Une contraction violente de l'organisme en vue d'un but à atteindre, nombre de femmes en sont capables. Ce qui leur est plus difficile, c'est l'esprit de suite, un pli de volonté fortement dessiné et qui ne se détend pas devant les obstacles en expression de découragement et de désespoir. La lutte seule, la femme la soutient mal. Il lui faut un compagnon. A ce prix, elle soufflera le courage, l'héroïsme même à l'homme auquel elle a donné son cœur.

Dans le silence de l'appartement où les qualités

viriles ont moins d'emploi, la femme reprend mieux possession d'elle. La vision fine et délicate qu'elle ouvre sur les choses lui inspire des pensées pénétrantes sur les mouvements du cœur. Si elle se met à écrire, ses livres compteront parfois comme des chefs-d'œuvre d'observation et de langue. E. Faguet estime que les romans, avec les chocs de sentiments qu'ils comportent, appartiendront demain aux plumes des femmes, les hommes se réservant, eux, le domaine des idées.

Cela, nous y consentons aisément. Plus d'une fois, dans son enclos littéraire, la femme s'est montrée véritablement supérieure. Aussi ne saurions-nous souscrire entièrement à l'assertion de Schinz qui, ayant enseigné dans une université de femmes, semble toutefois bien qualifié pour les connaître. « Que d'exemples, écrit-il, de femmes qui ont passé une thèse de doctorat brillante, recueillant des éloges sincères dans les revues savantes, mais qui, une fois le seuil de l'université franchi pour voler de leurs propres ailes et dépendant de leur initiative propre, n'ont plus écrit une ligne. »

Scientifiquement, ce n'est peut-être pas toujours vrai ; Mme Curie s'oppose à titre d'exemple, et nous en pourrions citer quelques autres.

Au point de vue littéraire, l'assertion de Schinz reçoit en France un démenti plus catégorique encore.

Vous me direz là-dessus que c'est un mal et que bien des femmes écrivent. Elles noircissent du papier en abondance. Cette avalanche de copie qui nous écrase, soutiendrez-vous qu'elle n'est composée que par une accumulation et un rebondissement de chefs-d'œuvre ? Ici je vous arrête. Vous voudriez

obtenir de ma franchise une déclaration aiguïlée d'ironie. Permettez-moi de ne pas tomber dans le piège.

III

L'ESPRIT DE SUITE

On dit que les femmes manquent d'esprit de suite, et c'est peut-être vrai. Mais nombre d'hommes sur ce chapitre sont femmes et, leur fréquentation, je ne sais vraiment rien de plus pénible. Idées et sentiments se succèdent en eux comme la vision d'un paysage à travers les fenêtres d'un rapide, ou, s'ils s'attachent à une formule avec un arrêt qui permet de reprendre haleine, c'est pour repartir un instant après avec une vitesse accrue, comme s'ils avaient hâte de regagner un retard qui risquerait de déchaîner les pires catastrophes. La nuit passe, vous reprenez la conversation de la veille. Tout est changé. Un mouvement de colère de l'interlocuteur vous avertit qu'il ne convient de lui rappeler ni ses indignations, ni ses enthousiasmes; ils se sont portés vers un autre objet. A vous de le suivre dans la nouvelle voie où l'élan de sa véhémence vous entraîne. Un conseil toutefois : ne vous engagez pas à fond. Demain une nouvelle chimère se sera levée et c'est vers celle-là, entendez-vous, qu'il faudra vous diriger et tout de suite.

Les projets se transforment d'une heure à l'autre; les sympathies ne sont guère plus stables. Vous étiez l'ami, le confident, l'âme sincère et noble à qui

répugne le mensonge et qui n'a jamais frémé au souffle d'une pensée basse. Quelques heures plus tard, le rideau est tombé sur ces appréciations louangeuses ; maintenant l'ingratitude a noirci votre cœur ; aux bienfaits, vous répondez par le dénigrement ; la duplicité et la fourberie se sont installées à votre chevet. Que sais-je encore ! Vous n'êtes plus bon à jeter aux chiens jusqu'à la minute toute proche où, par un revirement subit, le compagnon qui vient de vous dessiner en ces traits aimables, accomplit une nouvelle volte-face, accourt vers vous, les mains tendues et vous prenant à témoin de l'horreur, se répand en propos amers coupés d'invectives contre l'ami qu'il quitte et à qui il vient de confier que vous étiez un brigand.

Mais cet homme, dites-vous, est une femme et qui jacasse à tort et à travers. En effet, il jacasse, mais ce n'est pas une femme. Rien de pire qu'un bonhomme de cet ordre. Ou votre silence lui tient lieu d'assentiment, ou vos paroles témoignent de votre dédain. Si vous avez l'air de dire oui, il vous fourre à sa suite dans un guèpier dont son changement d'attitude le tirera tout à l'heure, mais où vous vous trouverez engagé, à votre grande stupeur et sans savoir comment. Vous émettez au contraire un léger doute, une protestation innocente : la comédie reprend de plus belle, le dépit bouillonne ; vous êtes quitté sur un « adieu » furieux et brusque. Et l'univers va apprendre que jamais perfidie pareille à la vôtre ne s'est étalée par le monde.

L'excitation nerveuse qui inspire ces impulsions

contradictoires témoigne d'une faiblesse, presque d'une infirmité de la volonté. Celle-ci est mue par des violences qui tout aussitôt s'affaissent et les velléités soufflant en vent de tempête n'aboutissent point. Ou si dans le feu de l'ouragan, elles atteignent le but, c'est pour ouvrir incontinent leurs voiles à des vents contraires qui les balaient vers d'autres rives. Le moindre mot prononcé, sur de semblables tempéraments, agit comme un ordre; rien de suggestionnable comme un esprit qui manque de suite. On dirait qu'il happe à la volée l'amorce des conseils, trop heureux en s'en emparant de rejeter ceux dont il venait de faire sa pâture.

Si de telles natures sont parfaitement désagréables, ne les classons toutefois point dans les types inférieurs. Subir une suggestion indique une aptitude à vibrer. Les imbéciles, les idiots ne vibrent point. Toute semence de suggestion se révèle en eux d'une incurable stérilité. Le fait de recevoir une impression qui se traduise en pensée et en actes, ces derniers fussent-ils incohérents, n'appartient qu'aux instruments dont le clavier est muni de cordes retentissantes.

Ce qui manque à ces organismes, c'est le pouvoir de direction et de contrôle. Ils ressemblent à la balance folle des livres de physique. Seulement, une éducation bien dirigée aurait parfois transformé ces malheureux en sujets de marque, de même qu'il faut peu de chose à une balance folle pour devenir un instrument de précision. Dans le jeune âge surtout, ne tolérons pas de caprices d'humeur, la versatilité dans les projets : toute volonté exprimée devra

se réaliser en acte, si la chose est possible; toute promesse verbale recevra son exécution dans les délais prévus; un projet qui vient contrarier celui qui était accepté, sera chassé de la pensée comme pernicieux pour le moment. Il n'aura son tour qu'après la preuve établie d'un échec irrémédiable pour les tentatives qui auront précédé.

Sous ces conditions maintenues d'un poignet ferme jusqu'à vingt-cinq ans, un organisme qui sent vivement aura chance dans la vie de savoir ce qu'il veut et de ne pas tourner, comme une girouette, à tous les vents. Ses contemporains rechercheront son commerce et parce que ses parents n'auront pas sacrifié à toutes ses lubies d'enfance et de jeunesse, il connaîtra à la fois la satisfaction d'être apprécié à sa valeur et d'atteindre, un jour ou l'autre, aux lignes d'horizon dont il avait si longtemps, aux heures d'espoir et de rêve, fixé la douceur fine et lointaine.

IV

LA FEMME ET LE POSITIVISME

Le positivisme apparaîtra plus tard comme le plus vigoureux effort tenté sur une voie neuve contre les idées dissolvantes du dix-huitième siècle. En quoi nous différons de notre ami Georges Deherme (1), c'est sur la place qu'il convient d'assigner à ces hautes conceptions élaborées et développées par le

1. GEORGES DEHERME, *la Crise sociale*. Bloud et Cie, éditeurs, 1910.

plus puissant cerveau peut-être qu'ait produit le dix-neuvième siècle : Auguste Comte. M. Deherme considère le positivisme comme un aboutissant ; nous y verrions plutôt un acheminement. Il est la doctrine qui marque le retour aux idées saines. Seulement, ce retour nous semble incomplet, parce qu'il néglige, à notre sens, un certain nombre d'éléments inhérents au problème moral qu'il s'engage à résoudre.

Fermé aux visions de l'Au-delà, il établit les fondements de la vie spirituelle sur les besoins du cœur — en quoi il a raison — mais sur les besoins qui arrivent à se satisfaire dans la vénération du passé et le culte des êtres chers, disparus ou présents. Les âmes tendres et éprises de certitude cherchent davantage ; elles interrogent la nature, remontent aux causes premières, se fixent des règles de vie au nom de principes qui dépassent l'expérience et, cette boussole acquise, dirigent l'esquif de leur destinée du mieux qu'elles peuvent vers l'étoile d'espérance qui guide leurs pas, en attendant qu'elle éclaire leur fin.

Ces divergences qui nous séparent quant au degré précis occupé par le positivisme, ne font qu'accroître le relief des idées communes par où nous prenons contact de sympathie réciproque. Sur la femme et le positivisme, l'auteur exprime des idées auxquelles nous nous rattachons pleinement. L'indissolubilité du mariage réclamée par Auguste Comte, la place de la femme à son foyer, la subordination de l'intelligence et de l'énergie au sentiment, condition essentielle des dévouements sublimes et des intuitions profondes, autant de principes dont la fécondité maintient l'ordre et assure l'harmonie dans les ménages.

On ne reconstituera point la société française, dit l'auteur, sans l'efficace coopération de la femme. Malheureusement, dans les classes ouvrières, trop d'épouses et de mères travaillent en dehors du foyer et, de ce fait, se voient détournées de leur tâche naturelle. Pas d'illusion plus grave que cette chimère : la femme se préserve de la prostitution par le travail. Le métier qu'elles exercent ne les nourrissant pas (45 métiers féminins rapportent 390 francs par an), « l'atelier féminin se déverse sur le trottoir. C'est en étant filles de peines que tant de malheureuses se préparent à être filles de joie. Le travail des femmes est plus démoralisant que la prostitution ». Il commence, en effet, la dégradation ; la prostitution ne fait qu'en libeller la réalisation définitive.

Éliminer la femme de l'atelier, tel est le but à atteindre. Le remède apparaît plus radical que toutes les ligues contre l'alcoolisme, la pornographie ou la débauche. Il importe, en effet, de mettre fin à cette anomalie : des femmes qui ne sont ni chastes ni aimantes. L'atelier, la rue et le monde se liguent pour nous gratifier de ce produit qui s'étale à la façon d'une monstruosité sociale. Supérieure par le cœur et les dons d'intuition qui en font un être d'une finesse particulièrement perspicace, à la femme n'est échue qu'une mission : aimer. Dès qu'elle l'abandonne, elle perd les qualités de son sexe, sans acquérir celles de l'autre. Une diminution de sa personnalité est le moindre inconvénient qui puisse sortir pour elle de cette dérogation à ses fonctions essentielles. Auguste Comte autant que son disciple Deherme, lequel dédie son livre à sa femme « avec qui ces pages furent écrites » se montrent, sur ce chapitre,

d'une intransigeance qui n'admet pas d'accommodement.

V

LA SINCÉRITÉ

Sur le chapitre de la sincérité, la femme a une mauvaise presse : « fausse comme l'onde », disait Shakespeare. Et Schopenhauer depuis a violemment pressé sur la pédale. Voici M. Dromard à son tour qui vient placer son mot ¹. Il plaide, lui, les circonstances atténuantes. Tout cela, c'est, assure-t-il, la faute des conditions sociales et de l'hérédité. La femme, dites-vous, est un être d'astuce et de dissimulation. Changez le milieu, modifiez les ascendances, il ne restera rien de sa propension au mensonge.

M'est avis que point n'est besoin de tant de choses. Tout d'abord, chacun connaît nombre de femmes sincères ; en regard d'elles, il est aisé de ranger un chiffre au moins égal d'hommes qui ne le sont pas. Je ne sais d'ailleurs si le mensonge, dans le sexe laid, ne dégage pas une haleine plus répugnante. L'homme ment par intérêt, par calcul, la femme quelquefois aussi. Mais souvent le déguisement de la vérité chez elle ressemble à un vol de colombes qui s'échapperaient de ses mains ; elle les laisse par-

1. G. DROMARD, *Essai sur la sincérité*. Alcan, 1911.

tir sans savoir, tout simplement et parce que cela lui fait plaisir. A peine si elle suit un instant leur vol. Puis, elle parle d'autre chose et ne se souvient plus.

Mentir, c'est en effet ouvrir toutes grandes les ailes de l'imagination. Sensitive comme elle est, la femme sous le souffle d'une difficulté, d'une contrariété, d'une peur a vite fait de s'évader du contact des réalités. Ce qu'elle décrit, ce n'est point la sécheresse des faits exacts ni la précision brutale des circonstances ; audessus de la vulgarité et du terre à terre des choses vraies, elle plane et des écharpes de brume lui dérobent la netteté des formes et les lignes arrêtées des contours. Que lui importent les difficultés de la route ; ni les contradictions, ni les impossibilités ne l'atteignent. A-t-elle seulement un but ? Quel détail sans importance ! Dès qu'il s'agira d'atterrir, croyez-le bien, elle s'arrangera de façon à redescendre sans le moindre choc. Et gare alors si un intrus — je ne dis pas le mari — cherche à établir un accord entre la suite de son récit et les constatations de l'évidence.

Une femme qui ne ment pas doit sa sincérité à une double cause : l'absence d'imagination. Ici la qualité ressort directement du défaut. Il en est, en effet, de la sincérité comme de la vertu. La première n'est point exposée du fait d'une sensibilité entravée dans son essor ; elle n'acquiert pas plus de mérite à demeurer vierge qu'une vertu à qui nul ne s'attaque, de garder sa blancheur.

A côté de ces sincères par inaptitude à ne pas l'être, on compte heureusement d'autres sincères, les vrais, ceux dont l'imagination, très vive, ayant reçu les

leçons de la vie, s'est peu à peu assagi, et ayant laissé pénétrer dans son monde de rêves les visites de la réflexion et de la volonté, a puisé à ce commerce l'apprentissage des contraintes nécessaires et l'entraînement au parcours des routes lumineuses et droites. Les jeunes filles, les femmes qui ont passé par les écoles de la douleur gagnent maintes fois à cette éducation rude une amélioration de leur nature qui se traduit, avec le souci accru de leur dignité, par un besoin instinctif de parler sainement des choses. Ne connaissent-elles pas les réalités pour avoir été meurtries par elles ? A quoi bon alors s'abandonner aux caprices de l'humeur et pourquoi farder la couleur des objets ? La vie est si pleine d'embûches que la somme d'attention nécessaire à suivre le bon sentier écarte les tentations de bavardages et ne laisse point le temps de broder des romans d'aventures.

Cette noblesse de sentiments que la femme développe en elle, à force d'ébranlements de toutes sortes et d'épreuves, une éducation ferme a pouvoir de l'inculquer dès le jeune âge dans son cœur. L'exemple d'un père probe et digne dont l'intelligence vive s'est toujours inclinée avec respect devant le passage de la vérité, cet exemple, plus que toutes les exhortations, agira sur les impressions de la jeune fille.

Une mère, comme éducatrice, vaudra infiniment moins. Toutes les femmes remarquables — et la sincérité avec la somme d'efforts qu'elle sous-entend est un des premiers éléments de la supériorité — toutes ces femmes ont été façonnées par un père d'élite.

Balzac, jadis, avec la connaissance aiguë qu'il possédait du cœur humain, conseillait aux jeunes gens de ne jamais épouser une fille unique. Gâtée par ses parents, la fille unique demeure livrée à la merci de ses impressions. Chez elle, la réflexion et l'esprit de suite, à la moindre tentative d'embarquement, coulent à fond comme des esquifs déséquilibrés dans leur mâture. Alors le mensonge apparaît trop souvent comme une sorte de pilote qui se jetterait au gouvernail. Mais le pilote ignore la manœuvre et précipite le naufrage. Les mensonges s'accumulent sur les mensonges, ils deviennent l'épave journalière à laquelle se raccroche la malheureuse. Si aveugle soit le mari, un beau jour ses yeux se dessillent ; que dira-t-il à ce moment ? Nous n'en savons rien. Mais, s'il a lu Balzac, il regrettera de ne pas avoir suivi son conseil et de s'être marié en dépit des avertissements qu'il en avait reçus.

VI

L'ASSOCIÉE

L'Associée est le titre d'un roman de Mühlfeld paru il y a une douzaine d'années. Associée, c'est-à-dire femme unissant ses efforts à ceux de son mari — dans l'espèce, il s'agit d'un médecin — en vue de la réussite et d'un succès croissant dans la clientèle et sur le chemin des honneurs. — Il faut une femme bien intelligente, d'un esprit avisé, souple, agile et infiniment prévoyante pour remplir convenablement

un semblable rôle. Sinon, c'est une accumulation quotidienne de fautes — fautes de mesure, de goût, de tactique, dont le moindre inconvénient est de semer la route du mari d'une série d'embûches et d'obstacles qu'il n'eût par sa seule conduite jamais dressés et accumulés devant lui. Heureux quand, suite des démarches et bavardages inconsidérés de sa femme, il ne perd pas totalement sa situation. « Tais-toi donc », fait le malheureux. Mais le conseil arrive trop tard; pour réparer une bévue, la femme en commet une autre, d'autant que maintes fois son agitation passe à ses yeux pour de la supériorité et qu'elle demeure convaincue des qualités de finesse et d'entregent qui la distinguent.

Laissons cette sorte de compagne, si vous voulez bien; ceux qui en possèdent une de cette étoffe en souffrent assez dans leur intérieur, sans voir encore l'esquisse de son caractère reproduite au cours de leurs lectures. En fait, la femme peut surtout aider son mari par l'attention qu'elle prête à ses défauts et la sympathie tendre avec laquelle elle cherche à l'en corriger. Même dans le domaine tout intime, celle qui entreprend pareille tâche ne la réalise au mieux qu'à la faveur d'un discernement éclairé et a besoin de beaucoup d'adresse. Il s'agit de ne pas provoquer d'impatience ni de révolte de la part de celui qu'elle morigène de la sorte, de glisser un conseil sans appuyer, de parler tout de suite d'autre chose. Un homme, quel qu'il soit, est toujours doué d'un amour-propre exagéré. Gare qu'un mot quelque peu brutal n'en vienne soudain dresser les aiguillons. A la femme de faire pénétrer ses insinuations habiles,

de saisir l'occasion, de ne point abandonner la partie, de renouveler ses tentatives doucement, avec une éloquence où la grâce et le sourire demeurent les arguments de fond, ceux qui pénètrent le mieux parce qu'ils touchent le cœur.

On dit quelquefois que les femmes ne jouent qu'un rôle effacé dans le développement intellectuel des hommes. Quelle erreur ! Ce ne sont pas seulement les médiocres qu'elles encouragent et stimulent ; les hautes natures leur doivent plus d'une fois d'avoir mieux connu la route, celle où leurs tendances originales avaient plus de chances de s'épanouir et de mûrir avec fruit. Les hommes en effet, estiment leurs semblables pour les qualités, les mérites, une façon de sentir et de penser qu'ils partagent avec eux. Plus un homme possédera une mentalité dont les plis correspondront à ceux du voisin, plus cette banalité d'étoffe de la part de la galerie deviendra prétexte à applaudissement et à éloge. En sorte qu'un esprit qui se contente de fréquenter des individus taillés sur un patron identique au sien ne se libèrera jamais de ses défauts originels. Il s'y enfoncera au contraire, trouvant chaque jour chez lui, au cercle, au café, une société munie des mêmes besicles et voyant, à travers ces verres déformants, siéger des mérites de bon sens, de pondération, d'esprit critique, de jugement là où en vérité ne stagnent que la médiocrité, la paresse d'imagination et l'incapacité de sortir de l'ornière des préjugés consentis.

Les hommes apprécient les hommes pour les ressemblances intellectuelles et morales qui les rappro-

chent. Les femmes — nous ne parlons naturellement que des natures pénétrantes et fines, — les femmes saisissent surtout les dissemblances. Or, ces dissemblances, en matière d'intelligence et de pensée, indiquent souvent des esprits aptes à voir et à réfléchir par eux-mêmes. La femme est aisément subjuguée par ces âmes personnelles et plus fortes. La soif qu'elle a d'une autorité qui la domine, d'un appui où elle puisse se réfugier, se satisfait dans l'admiration qu'elle voue à ces intelligences larges et fermes, susceptibles à la fois d'embrasser un horizon de mondes dans l'étendue de leur pensée et sans défaillance, ni vertige pendant l'ascension, de monter vaillamment à la conquête des cimes. Il n'est guère de grand homme qui n'ait, aux passages difficiles, porté en son cœur l'image d'une femme qui l'encourageait, le fortifiait et lui soufflait la volonté de vaincre.

Seulement quand cette femme est la compagne légitime, quel tact et que de délicatesses nécessaires ! Un éloge trop appuyé qu'elle fait de son mari excite vite la dérision et expose au dénigrement celui qu'elle rêvait de voir porter en triomphe.

On conte que Calpurnie, la femme de Pline le Jeune savait par cœur les livres de son cher époux, récitait ses plaidoyers, chantait ses vers sur la lyre, assistait aux lectures publiques de ses œuvres, buvait avidement, dissimulée dans la foule, les applaudissements des spectateurs. L'histoire ne dit point que dans le monde, elle allât, sur le mode dithyrambique, célébrer les talents de l'homme qui avait si noblement conquis son cœur. Calpurnie, femme

d'intérieur, ne sortait guère. Elle admirait en silence.

Bien des femmes de médecins devraient prendre exemple sur un pareil modèle. Elles rendraient plus de services à leur cause en se confinant dans un enthousiasme muet qu'en assourdissant des mérites de leur mari les oreilles des indifférents et des railleurs.

VII

Mon confrère, m'ayant très aimablement prié à déjeuner, me présenta sur l'heure de midi à sa jeune femme, qui s'excusa de me recevoir si modestement. A la campagne, on est loin de tout; les provisions viennent de la ville voisine et on n'avait pas eu le temps de prévenir. Une confusion légère colorait les joues de la maîtresse du logis, qui parlait en regardant à tout instant son mari. En fait, elle n'avait rien à se reprocher. Le dîner fut exquis et la conversation ne languit pas. Il y avait avec nous un petit garçon de trois ans auquel, certes, la recommandation avait été faite d'être sage; car il demeurait immobile, observant sa mère et n'osant tourner la tête. Ce confrère, très instruit, comme le sont nombre de médecins des petites villes, causait avec intelligence, s'enquérail des méthodes nouvelles et jusqu'à quel point il les pourrait utiliser dans son pays perdu. Ils étaient deux médecins dans la localité, pas très bien ensemble; car l'autre, nouveau venu, faisait des visites au rabais, s'informait des malades

et leur proposait ses offres de services avant d'être mandé. Très honnête, mon hôte souffrait de ces procédés et craignait qu'à un moment donné sa loyauté de conduite et ses scrupules devinssent matière à infériorité de sa part. Du reste, il en avait assez de cette vie fatigante, au milieu de populations inconstantes qui se précipitaient chez son confrère, simplement parce qu'il était nouvellement arrivé.

Plus tard, il rêvait, lui aussi, une installation dans une grande ville où du moins les clients, s'il n'étaient pas plus fidèles, ne vous réveillaient pas pour un mal de dents au milieu de la nuit.

La jeune femme, qui écoutait, eut à ce moment une lueur inquiète dans le regard. « Qu'en pensez-vous, fit-elle, de ce projet? » Elle conta que son mari exagérait l'inconstance du public; qu'il était très aimé et soignait les trois quarts du pays. La situation matérielle était belle, on pouvait mettre de l'argent de côté. La grande ville, c'était l'inconnu et la pauvre femme ne cachait pas sa crainte. Elle attendait ma réponse, un peu anxieuse, et donna une petite tape au bébé qui l'appelait avec insistance à voix basse. Il est toujours difficile de formuler un conseil. Je regardai le mari. Sa figure était résolue et je savais son acquis considérable. « Il ne faut jamais avoir peur, dis-je à la jeune femme. Si votre mari n'est pas heureux dans cette petite ville où sa situation paraîtrait enviable à tout autre, qu'il aille dans la grande ville. Seulement qu'il ne s'y installe pas avant d'avoir préparé son jeu. Les médecins abondent; partout il y en a trop. Il faut s'adonner à une spécialité, la connaître sur le bout du doigt, et avoir

aussi quelques avances d'argent. A ces conditions, le succès est possible. » Mais la jeune femme désirait un mot décisif. « Alors, mon mari réussira, » fit-elle. Il réussira. Un sourire courut sur les lèvres du confrère et l'œil de sa compagne se rassura. « Enfin, pour le moment, ajouta-t-elle, mieux vaut encore attendre. » Pour la femme d'intérieur, celle qui est fidèle à son foyer, rien n'est plus pénible qu'un changement. Des liens de sympathie l'unissent très vite à son milieu, et puis que lui apporterait en plus sa résidence dans une ville ? Son enfant, son mari suffisent à son bonheur. Elle ne les possédera pas plus dans un grand centre que dans son chef-lieu de canton.

Cette femme de confrère, dans sa note circonspecte et avisée, représente un type très répandu et qui fait honneur à la race. Les appréhensions qui la traversent à l'idée d'un déménagement appartiennent au même ordre de tendances qui maintiennent en elle les goûts de la vie intime et le culte de la tradition. Et puis il est bon que dans un ménage, à l'audace et l'ambition du mari fassent contre-poids la sagesse réfléchie et un plus vif sentiment des réalités constatés chez la femme.

Mon confrère jusqu'aujourd'hui n'a point mis à exécution son projet. Tous deux, sa femme et lui, continuent d'habiter la petite ville où j'ai reçu d'eux une hospitalité si cordiale. Que le premier ne se décourage pas, que la compagne ait foi dans le talent de son mari et qu'ils reçoivent tous deux, leur arrivant de la capitale, le salut reconnaissant d'un passager à qui il a été donné, loin du tumulte et des

ruées d'ambition de la ville, de vivre auprès d'eux et pendant quelques heures, la vie simple et bonne, celle qui repose et donne véritablement le bonheur, parce qu'elle est faite d'intimité douce, de confiance réciproque et d'espoir commun vers un but poursuivi avec droiture.

VIII

L'OBÉISSANCE AU MARI

L'obéissance au mari soulève les protestations véhémentes des féministes. Sur ce chapitre, Mme la maréchale de Grancey ne pensait pas autrement que les plus exaspérées des émancipatrices modernes¹. Voltaire nous conte que l'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour, toute rouge de colère. « Qu'avez-vous donc, madame ? » lui dit-il. — « J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet. C'est, je crois, quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris*. J'ai jeté le livre. » — « Comment, madame, savez-vous bien que ce sont là les épîtres de saint Paul ? » — « Il ne m'importe de qui elles sont. L'auteur est très impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce style. » Et elle continue : « Quand j'épousai M. de Grancey, nous nous sommes promis d'être fidèles ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? »

Voilà le grand mot lâché : Esclaves ! Mais non,

1. E. FAGUET, *le Féminisme*. Société française de Librairie, p. 320.

madame. L'article du Code « Obéissance de l'épouse à l'époux », dans sa forme un peu dure, est tout simplement absurde. Dans la vie, le mari commande ou la femme. Que ce soit l'un ou l'autre, l'article du Code demeure bien innocent du résultat acquis. Ce sont d'autres éléments qui décident de la domination dans le ménage : l'énergie, la volonté, l'esprit de suite. Un mari qui dit : « Je suis le maître », ne se voit pas disputer le pouvoir ; il convient seulement qu'il ne répète pas sa formule affirmative sur un ton trop convaincu. Si son autorité revêt un caractère tyrannique, adieu la bonne entente conjugale. La femme a vite fait de s'évader par une autre porte.

Mme la maréchale de Grancey déclare encore : « Quoi ? Parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que mon menton est né rasé, il faudra qu'on lui obéisse très humblement ? » Les féministes contemporaines ignorent la maréchale de Grancey ; j'ai lu nombre de leurs diatribes ; nulle part, il n'est question d'elle. Quel était son avis sur le programme féministe : 1° égalité de l'instruction pour l'homme et la femme ; 2° accès des femmes aux professions libérales ; 3° participation des femmes à l'exercice des droits civils et politiques ; 4° égalité des salaires ; 5° recherche de la paternité ; 6° revision des lois régissant le mariage et extension du divorce. Oui, madame la maréchale, que pensez-vous de tout cela ? Voltaire nous conte : « Mme la maréchale passa quarante ans dans cette dissipation et dans ce cercle d'amusements qui occupent sérieusement les femmes ; n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait ; n'ayant jamais rien mis dans sa tête

que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain et les intérêts de son cœur. »

Une femme pareille se soucie assez peu de la participation du sexe à l'exercice des droits civils et politiques, encore moins de l'égalité des salaires. L'instruction ? Que lui importait. Elle avait l'intuition, le don d'observation amusée, la finesse et le sourire. Avec un tel bagage, on est assuré de battre le plus érudit des pédagogues. Quant à la recherche de la paternité, sans doute cela méritait considération ; mais le maréchal était si complaisant. Tous deux avaient confiance dans leur indulgence réciproque ; aussi ne songeaient-ils, ni l'un ni l'autre, à une révision de la loi sur le mariage.

M. Faguet, sur ces différents points, a des idées plus arrêtées que l'aimable maréchale. Le féminisme en principe, pourquoi pas ? La femme est aussi intelligente que l'homme ; dans le peuple et les classes oisives, elle le dépasse même d'ordinaire. Pourquoi n'aurait-elle pas droit de vote ? Elle formulerait son avis le mieux du monde et se contenterait de ne pas poser sa candidature aux fonctions électives. C'est très bien. Mais quelle raison invoquerez-vous pour lui défendre l'accès des Chambres ?

Le droit de vote suffit pour le moment à M. Faguet, d'autant qu'il réclame en même temps l'égalité dans la famille, l'école, la vie sociale. Voilà beaucoup de choses.

Personnellement, je n'y vois aucun inconvénient, surtout si les femmes consentent à la formule de M. Faguet : avoir tous les droits, à condition de n'en jamais user que dans des conditions déterminées où l'isolement de la femme, la légèreté ou l'in-

suffisance du mari légitimeront une initiative de leur part. Insuffisance du mari? La formule est dangereuse. Que de femmes estiment leur mari insuffisant! Mais alors? Ah! c'est bien difficile.

Sur le chapitre de l'obéissance, aucun doute. Si l'obéissance de l'épouse à l'époux est inscrite dans le Code, c'est bien pour faire contrepoids à la constatation de la réalité journalière. Le mari n'a établi sa prééminence dans le Code que pour se consoler de son infériorité réelle dans le ménage.

CHAPITRE II

L'ADOPTION DES ENFANTS

I

Adopter un enfant expose parfois à des désagréments fâcheux. Le même est malade ou bien il devient un garnement de la rue. En vue d'obvier à ce double inconvénient, le médecin disposera de conseils d'ordre scientifique ou familial.

L'enfant malingre et souffreteux ne court guère chance d'être adopté; mais sous les apparences de la santé, il peut être atteint de l'avarie. Demandons une réaction de Wassermann et cela avant que la décision soit prise. A la suite de multiples démarches, une dame sans enfant est érigée à l'honneur de mère adoptive; toute à la joie, un beau jour, un scrupule lui prend. Si la fillette qui lui est confiée avait eu la syphilis? Elle fait pratiquer la réaction de Wassermann. Résultat positif. Mais l'avertissement demeure sans portée: il est trop tard. La tendresse est née dans le cœur de la mère, elle garde son enfant et la bourrera de mercure.

Dans le domaine familial, les paroles du médecin ouvriront des avenues d'un aspect différent. Une première condition d'adoption est la mort des parents; ils risqueraient trop de reparaitre un jour ou l'autre et les manœuvres de chantage, pour illégales qu'elles soient, de tenter l'aventure. Ensuite, et cette nécessité est fondamentale, il convient de ne s'adresser qu'à des orphelins nés dans un milieu décent. Les tendances mauvaises des parents se transmettent; un père criminel, alcoolique, donnera naissance à des sacripants ou des vagabonds, et tout le redressement d'une éducation soignée n'arrivera pas à réduire la déformation d'une pareille tare.

L'honnêteté du milieu ne suffit pas; il faut, surtout si l'enfant a déjà cinq ou six ans, une atmosphère fine où se soit épanouie la fleur des sentiments délicats et où se soit affermi l'exemple des actes toujours nobles. C'est une erreur de croire qu'une éducation seconde vienne à corriger complètement les déficiences de la première. En surface assurément. Telle femme, dans un salon, causera avec aisance et dans le jeu de la conversation courante, ne trahira en rien les lacunes de son origine. Vienne une émotion, un mouvement de colère, le vernis mondain s'écaille et se désagrège. Il ne reste que l'être instinctif dont les tendances n'ont pas été réfrénées à temps, et qui s'étale dans la grossièreté de sa nature première. Méfions-nous également des milieux où ne règne que le culte de l'argent. Nourri dans un cadre de préoccupations de gain ou de lucre, l'enfant, dès l'origine, verra s'éteindre en lui toute velléité désintéressée et généreuse. Ses sentiments égoïstes prendront le des-

sus, l'intelligence même ne se développera que médiocrement, la spontanéité et l'essor de la pensée étant toujours dans le jeune âge subordonnés à l'élan du cœur. Fils ou fille d'avare ne s'élèveront guère dans la vie et l'idée d'un acte bas ne leur fera pas peur.

L'hérédité morale est d'ordinaire croisée, c'est-à-dire que le fils hérite du sexe du père et de la mentalité de la mère, de même pour la fille. L'intelligence et le cœur chez elle sont un legs du père. Cherchons-nous un garçonnet dont la sensibilité sera ouverte à la tendresse des sentiments comme aux joies de l'esprit : voyons ce que fut la mère. Ne nous laissons pas arrêter par la qualification de nerveuse qui sera attachée à son tempérament. Le terme : « nerveux » signifie souvent richesse de sensibilité à l'excès. Le sujet n'a que faire de cette fortune qu'il ne sait employer. Une femme la transforme en besoins d'activité, galops imaginatifs, crises d'angoisse, alternatives d'espoirs véhéments et de craintes chimériques, retentissement fâcheux dans le domaine du sympathique, orages dyspeptiques, spasmes d'entérite muco-membraneuse. A l'aide de ce capital si mal géré par sa mère, un fils aux prises avec les difficultés de la vie, ramassera son énergie au lieu de la laisser couler en manifestations stériles ou fâcheuses, il se composera de l'esprit de suite, saura fixer son attention, réalisera des prodiges de volonté. Toutes les mères des grands hommes ont été des nerveuses; nerveuses intelligentes s'entend, car il y a les autres, les nerveuses explosives et sottes, dont le tumulte de nature n'a jamais réalisé qu'une agitation puérile et le désordre

permanent, sans recours possible à une inspiration lumineuse et saine.

Les personnes qui adoptent les enfants ne se doutent guère de ces lois de l'hérédité et des éléments obscurs qui la composent. S'obstineraient-elles à pénétrer, elles reculeraient sans doute. La réflexion est faite d'analyse et l'analyse ne convient guère aux mouvements généreux; elle en entrave l'élan et les paralyse à sa dissection sans pitié. C'est pourquoi l'avare dont nous parlions plus haut et le fils d'avare ne seront jamais que de pauvres êtres. Le calcul est un mode d'analyse et le plus bas de tous puisqu'il se borne à décomposer et à aligner des chiffres.

II

LES VOCATIONS DES ENFANTS

Journellement, à la demande qui leur est faite de la carrière qu'embrassera un fils, les parents répondent : « Il choisira, nous le laissons faire. » Ainsi, voilà un garçon que sa mère n'embarquerait pas pour une visite dans la banlieue sans le prémunir de multiples recommandations; pour ce voyage plein de périls et semé de chausse-trapes qu'est la traversée de la vie, c'est au jeune homme à se tâter devant le guichet et à décider du billet qu'il prendra. « Ne te penche pas à la portière. Ne descends pas avant l'arrêt du train », ces formules précautionnelles tinteront à ses oreilles s'il va à Argenteuil. Mais,

pour savoir s'il sera ingénieur, officier de marine, médecin, ou fabricant d'aéroplanes, rien, pas un mot. La vocation seule inspire sa volonté.

La vocation ? Comme si elle existait, en dehors d'exceptions infiniment rares ! Ce que les parents prennent pour une vocation, et cela Jean-Jacques l'avait dit, c'est même peut-être une des seules choses exactes qui soient sorties de sa bouche, ce que les parents prennent pour une vocation, c'est un goût suggéré par voie d'imitation et pas autre chose. Un étranger arrive dans la maison : les parents vantent son intelligence, s'il réussit dans les affaires, et s'extasient sur l'élégance dont il porte l'uniforme s'il est soldat. Il n'en faut pas davantage. L'enfant est tout oreilles. Les observations de ses parents inspirent les vérités de son bréviaire. Il entrera à Centrale pour peu que l'industrie recueille leurs sympathies et préférera les écoles militaires de l'heure où sa mère sera séduite par le dolman des hussards.

En sorte que les parents qui se refusent à dire à leurs enfants : « Tu entreras dans une telle carrière », passent leur temps à faire ce qu'ils réprouvent, à savoir : inspirer la direction à suivre. Ils le font inconsciemment, soit, mais tout juste parce que les paroles qu'ils prononcent de la sorte ne sont point formulées à titre d'ordre et expriment des opinions qui ne le regardent pas directement, l'enfant écoute avec plus d'attention et ce qu'il entend se grave plus profondément. Ou bien, si ce ne sont pas les parents, un étranger prendra leur place ; ce qu'il dira sera maintes fois accueilli avec la même faveur ; à défaut d'étranger un camarade jouera le même rôle. Qui

toutefois, sinon la famille, sera responsable de ces confidences et de ces fréquentations qui n'auraient guère pu avoir lieu sans son autorisation préalable? Tellement que des initiations parties de lieux différents mais où le centre familial occupera d'ordinaire l'étendue la plus vaste, orienteront peu à peu les destinées de l'enfant; sa vocation, au dire de ses parents, se précisera. Ce sont eux qui en auront arrêté les traits, les contours du dessin; ils en auront fixé les lignes et cela sans même qu'ils s'en doutent. Des paroles en l'air, des impressions fugitives qu'ils auront prononcées sans réflexion ou ressenties une minute, auront semé des graines fructueuses. Dans l'esprit de l'enfant elles germeront en décisions souvent irrévocables.

Un peu plus de réserve dans les appréciations, une prudence mieux motivée dans l'énoncé de certains jugements, auraient souvent produit un résultat tout opposé. Un père déplore que son fils ne choisisse pas la même carrière que lui. Le fils a trop souvent entendu le père gémir sur les inconvénients de sa profession pour qu'il songe à s'y engager à son tour. Les avantages, on n'en parle guère. C'est chose due. Aussi les bons côtés, l'enfant ne les aperçoit-il point. La conversation ne roule que sur les mauvais. La répugnance qu'il éprouve à suivre le sentier paternel tient à cette première faute. On célèbre les agréments de n'importe quel métier, excepté du sien. L'enfant optera pour un autre.

Ces erreurs de tactique dans l'éducation ont pour l'enfant les conséquences les plus fâcheuses. Il aura suffi de quelques vagues renseignements pour le

lancer sur une piste dont, dès les premières chevauchées, la poussière lui apparaîtra désagréable entre toutes. Sous prétexte de libre choix de sa part, il se verra attelé à une position qui ne lui réserve que déboires et mécomptes.

Combien les parents eussent été mieux inspirés dès les premières années, d'exprimer leur désir d'une manière habile, non pas en disant « je veux », mais en faisant valoir la supériorité de la profession qu'ils exercent eux-mêmes. A ce prix la tradition familiale n'est point rompue. Si jadis elle prolongeait, parfois sur un long parcours de générations, ces lignées de profession transmise de père en fils, cela tenait avant tout à l'exemple des parents. Ils mesuraient leurs paroles, calculaient mieux la portée de leurs mots quand les enfants étaient présents ou tout au moins acceptaient avec résignation et d'une plus sereine humeur la place où les avait fixés le destin.

QUATRIÈME PARTIE
LES QUALITÉS ET LES DÉFAUTS
DES CARACTÈRES

CHAPITRE PREMIER

LA FRANCHISE

I

Le plus grand obstacle que l'amitié connaisse est la franchise, nous dit M. Faguet¹. La chose est exacte, surtout entre âmes médiocres. L'esprit vaniteux n'admet pas le froissement de son panache et, trop fréquemment, l'ami véridique obéit, dans la manie de ses conseils, à la satisfaction de se montrer clairvoyant. L'homme supérieur, et pas toujours encore, prête seul l'oreille à l'exposé de ses

1. E. FAGUET, *De l'amitié*. Paris, Sansot et Cie, 1910, p. 43.

faiblesses et de ses torts. Il est apte à s'en corriger. Les efforts d'attention dont il se montre capable s'exercent sur un cerveau qui vibre et à qui est échue la possibilité de se renouveler. Seulement si la docilité s'incline devant un reproche formulé avec sympathie et bienveillance, elle se rebiffe vis-à-vis de l'ami malicieux qui abuse du droit que votre confiance lui accorde pour vous décocher les plus désagréables des compliments.

Méfiez-vous des gens qui proclament leur franchise à tout venant. Il en est de cette loyauté de l'âme comme de l'honneur. Celui qui s'écrie : je suis franc, comme celui qui se frappe la poitrine en clamant : je suis un honnête homme, annoncent tous deux des compagnons au commerce incertain et décevant. Les natures vraiment droites n'ont cure de protester de la loyauté de leurs intentions. Quand une tendance de caractère est vraiment innée, elle n'éprouve nul besoin de s'affirmer en serments. L'homme qui nous éblouit de la blancheur de son âme ne s'en avise guère que du jour où sa pureté lui apparaît suspecte.

L'interlocuteur qui vous prend au collet pour vous imposer son intégrité a chance d'abriter pas mal de malpropretés dans sa conscience. Nous assure-t-il de sa franchise ? Il est parfois affligé d'une tendance fâcheuse à la duplicité. Qui pis est, celle-ci peut-être inconsciente. Le malheureux ne s'aperçoit pas du démenti que ses paroles infligent à la vérité de sa nature. Chacun se connaît si peu ! Il est possible qu'il soit convaincu le premier de posséder la vertu dont il tire gloire.

D'ailleurs, d'autres raisons interviennent : manque de souplesse dans l'esprit ou défaut d'éducation. Les gens mal élevés se piquent souvent de franchise. Les allures de butor qu'ils affectent se transforment, à leur jugement, en une sorte de qualité qui les relève et les distingue avantageusement du commun des mortels. N'insistons pas sur cette illusion familière. Moins décrite est la franchise des médiocres. Leurs associations d'idées étant lentes, ils s'obstinent et leur entêtement ne cède pas. Acculés, ils gesticulent, s'irritent, s'enfoncent avec plus de véhémence dans leur parti pris. Sous l'exaspération grandissante, voyez-les prendre l'offensive. La franchise qu'ils invoquent sert d'excrétion à leur bile. Ne leur en gardez pas rancune ; c'est en toute justice que la maladresse de leur riposte se soulage dans la violence des invectives.

Et ceci devient fort curieux. Tout à l'heure, tel bonhomme était franc parce que mal élevé ; le voilà devenu mal élevé parce que franc. La franchise des médiocres offre ce caractère d'être explosive et brutale. Elle éclate à la façon d'une réaction de défense. Le manque de nuances qui distingue la mentalité normale se retrouve dans la mentalité irritée. Des coups de boutoir là où il faudrait de l'esprit et de la finesse, à peine une égratignure. Vous maniez une épée, l'adversaire un gourdin ; la partie n'est pas égale. Aussi qu'alliez-vous faire dans cette galère ?

La sagesse commande de ne pas se commettre avec les imbéciles, fussent-ils au comble des honneurs et leur tête apparût-elle aussi empanachée de titres,

de cordons, houpettes et fanfreluches que celle d'un mulet de Castille.

II

LES MENSONGES DU CARACTÈRE ¹

Être sincère, non pas seulement envers les autres, mais vis-à-vis de soi-même, telle apparaît la discipline fondamentale qui règle les âmes de marque. La plupart en dédaignent l'apprentissage, préférant se duper les premiers pour mieux duper le prochain.

Un maquillage savant couvre les tares de caractère et les transforme en manifestations de qualités et en couronne de vertus. A pareille enseigne le poltron devient un foudre de guerre, le fourbe se couvre du masque de la franchise, le paresseux se range parmi les travailleurs, des travailleurs pleins de bonne volonté, mais qui ne trouvent jamais de travail; l'être le plus égoïste et le plus sec se campe en apôtre de dévouement et de bonté. Chose plus grave, le mensonge de la surface se propage et corrompt l'intérieur de la sensibilité. A force de se donner pour autre qu'il n'est, l'imposteur finit par croire à la couleur vraie de ses dehors frelatés. Tartarin fixant derrière les barreaux de la cage, le lion étique de la ménagerie de Tarascon et bravant le fauve qui sommeillait, de ce regard de défi qui pulvérise les obs-

1. FR. PAULHAN, *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit. Les types intellectuels : Esprits logiques et esprits faux; les mensonges du caractère.* Alcan, édit.

tacles, Tartarin, à cette minute tragique, croyait vraiment accomplir une action d'éclat et tout Tarascon en était convaincu avec lui. Mme Bovary s'estimait loyale et fidèle et les amants se succédaient dans son cœur. Tel homme de science s'attribue une découverte qu'il n'a point faite : à force de répéter qu'il en est l'auteur, il finit par le croire réellement et sa peine est sincère, et il accuse la mauvaise foi d'autrui lorsque dans un travail sur la matière, c'est l'autre qui est cité et non pas lui.

Une faculté singulière d'autosuggestion est à la racine de ce mensonge permanent. Le public qui regarde et qui juge, appelle cela de l'hypocrisie. Pas toujours. Une sorte de sincérité peut animer ce jeu d'illusions qui se complaisent à la déformation des réalités. On se ment à soi-même sans le savoir, sans s'en rendre compte, simplement pour établir une harmonie entre l'attitude extérieure et les tendances profondes. Et ceux qui mentent de la sorte, appartiennent à une catégorie spéciale : celle des nerveux, des imaginatifs, dont l'éducation mal dirigée a laissé se développer en eux, à la façon d'une végétation sauvage et non surveillée, toutes les plantes passionnelles où se hérissent les épines des sentiments qui dégradent et qui perdent : vanité, cupidité, envie, avarice, toute la gamme des désirs inavouables et bas.

Pour toutes ces natures qui n'étaient peut-être pas mauvaises au début, mais le sont devenues à la suite de la pénétration d'un sentiment douteux, il importe d'avoir l'œil sur les manifestations primordiales de ce sentiment ; une pensée chez un nerveux,

tourne très vite à l'habitude, au besoin, à l'obsession. Combattons les premiers signes visibles à l'extérieur : paroles ou actes. Sinon, c'est le ver dans le fruit, la gangrène inévitable.

Chez le médecin, un désir, le plus dangereux, celui qui relève le moins son homme, est le besoin immodéré de l'argent, non pas la rémunération légitime de ses services, mais cet appétit de lucre qui le pousse à thésauriser dans le seul but de thésauriser, ou encore d'éblouir le monde à la vue de ses gaspillages; sous la piqûre d'un pareil aiguillon, tous les éléments généreux de l'âme se racornissent et se dessèchent.

Le médecin n'est plus médecin, mais homme d'affaires. Il se livre au commerce, pratique des opérations d'une utilité discutable, lance des spécialités d'une efficacité douteuse, use de sa notoriété d'homme de science pour faire monter le chiffre de ses bénéfices. Et tout cela c'est misérable.

Sa femme pourrait l'avertir du danger, si parfois elle n'abritait en elle deux tendances assez inconciliables en pratique : d'une part, le désir âpre du luxe et d'autre part le besoin avide de considération. Dans le ménage d'un médecin, il faut souvent choisir l'un ou l'autre, la richesse ou l'estime. Les deux vont bien de pair à l'occasion; mais ce n'est point une marche régulièrement égale et une certaine boiterie s'y mêle aisément. De sorte que le médecin n'a guère à compter que sur soi. La volonté ferme de ne jamais s'abaisser à un acte répugnant est la meilleure défense qui le garantisse contre l'invasion des sentiments subalternes et l'entreprise des opérations louches.

III

LE STYLE, C'EST L'HOMME

« Le style, c'est l'homme, » pas toujours et même quand est remplie la condition essentielle, à savoir la possession d'un style. — Brunetière avait jadis insisté sur ces accrocs à l'axiome de Buffon. « Un grand écrivain, disait-il, n'est pas toujours l'homme de son style », et il citait l'exemple de Bossuet : « On ne saurait nier, écrivait-il, que Bossuet ait le style impérieux et autoritaire. A cet égard, la convenance est parfaite entre le style et la pensée. Mais s'il s'agit de caractère, c'est autre chose ! et ici tous les témoignages concordent à nous montrer dans cet écrivain, dont il semble que l'accent ne souffre point de contradiction, le plus doux, le plus sociable et parfois le plus hésitant des hommes. »

M. Victor Giraud ¹ qui cite ces paroles, estime que sans le vouloir, Brunetière s'est peint ici lui-même. — Sa plume était dominatrice et âpre, mais sa bonne grâce, sa cordialité d'accueil, sa bonté s'ouvraient largement dans l'intimité. Faut-il citer d'autres exemples ? Joseph de Maistre, Veuillot étaient accordés sur le même ton : la contradiction éclatait en eux entre la virulence de la phrase et la sympathie qui émanait de l'homme. Sainte-Beuve nous montre un

1. VICTOR GIRAUD, *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui*. Paris, Librairie Hachette, 1912, p. 220.

Veillot « qu'on rencontre dans le monde, doux, poli, non tranchant, modeste dans son langage, d'un coup d'œil et d'un ton de voix affectueux, presque caressant ¹ ».

A l'observation de Brunetière, que le style traduit plutôt la pensée que le caractère, il convient toutefois d'adjoindre un correctif. Dans tel ou tel article isolé, le fond même de l'écrivain peut demeurer voilé; pourquoi se livrerait-il? Il défend une idée, son cœur n'a rien à faire dans l'espèce. Il le tient sous clef et fait bien. Au lieu d'une page, feuillets maintenant l'œuvre entière. Les particularités se dessinent. — Veillot a des accents pleins d'effusion, J. de Maistre, dans ses lettres à sa fille, apparaît comme le meilleur et le plus tendre des pères. Pour Bossuet et Brunetière, le lecteur m'excusera de ne pas fouiller dans leur œuvre pour y trouver la confirmation de la règle. Telle phrase échappée dans le feu de la dialectique en dirait souvent long sur les mouvements profonds de l'âme.

C'est, en effet, une erreur de croire que les esprits supérieurs, et tous les grands écrivains en font partie, ont une mentalité rigide et fixée dans des plis irréductibles. Bien des rayons détendent ce masque sourcilleux et l'adoucissent; observez un peu, vous ne tarderez pas à voir apparaître le sourire.

Le style, c'est l'homme dans le moment où il écrit; l'heure suivante, il pourra paraître tout différent. L'objet de la pensée décide du tour de la phrase. Il

1. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. I.

convient de multiplier les investigations avant de porter un jugement d'ensemble.

Sait-on d'ailleurs jamais ? L'homme que vous aurez d'abord jugé dur, hautain, impitoyable, d'une ironie mordante, vous le verrez doux, accessible aux conseils, d'une tendresse de cœur meurtrie au moindre souffle, constamment prêt à rendre service. — Mais pourquoi alors cette double face de nature, pourquoi cet esprit caustique, cet accent impérieux sur ce cœur douloureux et cette modestie intime ?

La conviction et la foi inspirent la puissance d'affirmation. Comment la bonté peut-elle se transformer en violence ? Effet de la conviction première rebelle à tout atermoiement dans l'expression de la pensée ? Peut-être. Mais il y a encore autre chose, et souvent la traduction d'une sensibilité vibrante et déchirée.

L'ironie âpre, la gaité amère, la raillerie pénétrante et sans pitié, qu'ils doivent avoir souffert, les hommes qui manient de telles armes ! Une enfance pauvre et difficile, une jeunesse méprisée, une vie où chaque heure a apporté sa brume, en place du rayon inlassablement attendu, que de traverses, de déceptions et de peines, pour coller ce masque de violence sur une figure ravagée et dont le pli lassé de la bouche jure avec l'étincelle demeurée lumineuse de l'œil.

Ne jugeons pas sur une page d'écrivain, pas plus, dans le courant de la vie, que sur un acte isolé de l'homme. Parcourons l'ensemble de l'œuvre et jetons un regard large sur la suite des jours. Il est si difficile de se garer d'une interprétation malveillante. L'homme est ainsi fait. Un défaut dans un

écrivain, une défaillance dans un caractère, et tout de suite le défaut et la défaillance occupent la totalité de la place ; il n'en reste plus pour les qualités lumineuses et les mouvements généreux de l'âme.

Le style, c'est l'homme : sans doute, à condition de tout lire de l'homme et c'est long. Le temps ne ferait-il pas défaut, l'œuvre serait elle-même souvent incomplète, une grande partie de la correspondance échappant à la publicité. — Alors quoi ? le style, c'est l'homme, en apparence, à la minute où il tenait la plume.

Tant curieuse qu'elle soit, la constatation manque vraiment d'une ampleur suffisante pour permettre d'inscrire à son ombre un jugement sans appel.

IV

LE COURAGE

Tous les sentiments généreux peuvent se passer du concours de l'intelligence : l'amour, la bonté, le courage sont souvent aveugles et, sans réflexion préalable, se précipitent vers leur objet. Une condition s'impose toutefois à la durée de l'élan : l'apport de raisons d'ordre intellectuel qui, venant justifier le mouvement initial du cœur, continuent d'animer la suite de ses battements. M. Cartault, dans un livre récent¹ consacre un chapitre des plus intéressants

1. CARTAULT, *les Sentiments généreux*. Paris, Alcan, édit., 1912.

à la nécessité de ce contrôle de l'intelligence.

Le courage perd vite son impétuosité si celle-ci ne part de motifs « clairement entrevus, mûrement pesés ». Dans les conjonctures périlleuses, la raison nous éclaire. C'est elle qui nous inspire la résolution froide de ne pas céder, comme la seule tactique susceptible de nous arracher à un désastre. « Le courage sait ou affronter le danger lorsqu'il est en mesure d'en avoir raison, ou le tourner, céder momentanément pour revenir à la charge ; la lâcheté qui perd la tête, se livre en proie à l'ennemi et ne trouve pas toujours la cachette qu'elle cherche.

« De plus, la conscience d'être courageux nous inspire une confiance qui nous tranquillise comme le port d'une arme dans un pays de brigands ; le danger peut reparaître, nous savons qu'avec de l'énergie on en vient à bout ; cette assurance est douce et nous fait voir les choses comme faciles. Au contraire, après l'acte lâche, la peur persiste... »

Doublez le courage du sang-froid, accélérez du côté de l'intelligence la promptitude à deviner, la clairvoyance à saisir et à combiner, vous aurez l'audace, le plus magnifique épanouissement de l'énergie humaine : un caractère de fer servi par l'agilité de l'intuition. De pareils types, étant les plus opposés à ceux qui composent la majorité du troupeau, ne récoltent dans leur effort ni encouragement ni sympathie. Chacun se détourne d'eux par la prescience très nette qu'il a de courir à une catastrophe s'il s'engageait à leur suite dans les aventures projetées. La crainte et la peur étant les sentiments dominants de l'humanité, les amis prévoyants s'empressent de lâ-

cher la main du téméraire avant que ce dernier ne les entraîne au bord de l'abîme. Au lieu de rouler au fond, l'audacieux s'élève-t-il ensuite de plus en plus, quand il aura gravi les hautes cimes, il sera toujours temps d'applaudir. C'est à qui se rapprochera, serrera la main, rappellera le bon vieux temps. En sorte que l'audacieux, seul pendant la majeure partie de sa carrière, se trouvera à son déclin, et pour avoir enfoncé à coups de volonté la porte du succès, entouré d'un groupe fidèle qu'il avait perdu de vue, mais qui l'assurera tout de même et de tout temps avoir été de cœur avec lui.

Le courage et l'audace, non plus que les autres sentiments, ne s'acquièrent par l'éducation. On naît avec eux, avec la possibilité de leur exaltation ; l'entraînement les développe, il ne suffit pas à les créer de toutes pièces. Au moins s'il n'est pas donné à chacun de porter en soi une âme virile, il lui reste la faculté de se corriger des sentiments contraires : la lâcheté et la peur. Le saut de l'homme courageux n'a pas une technique qui s'enseigne. Mais le recul du fuyard, voilà ce qu'il convient d'empêcher. « Je ne crains rien sinon que le ciel ne tombe », disaient les anciens Gaulois. La formule éducatrice est excellente et nous aurions bien fait de ne pas la perdre de vue.

Le mouvement moderne dont l'adhésion va aux Groupements, aux Associations, aux Syndicats, tire son impulsion première de la désuétude où est tombée la maxime de nos pères. Un homme qui ne craint rien sinon que le ciel ne tombe, ne redoutera pas les obstacles et ne tremblera pas devant eux. Il n'aura besoin

de personne ou, s'il s'adresse à une aide momentanée, c'est pour briser une résistance faite d'éléments collectifs, d'un groupement hostile ligués contre lui.

Les administrations, les mutualités ont réuni tous les faibles sous un drapeau commun. Les forts, dans leur isolement, n'ont pu défendre leurs intérêts contre ces agglomérations d'êtres mous, auxquels l'Association a conféré la densité d'une puissance. A leur tour, ils se sont érigés en Syndicats.

Qu'il soit bien entendu toutefois que les Syndicats n'ont de raison d'être qu'à l'occasion d'une lutte avec un groupement. Dans les difficultés journalières gardons-nous d'avoir recours à leur entremise. Rien de décevant, rien d'amollissant comme la pensée intime qu'une autre force que la vôtre est prête à vous offrir son appui. Dans la vie, on compte sur soi. C'est la seule manière de faire jaillir de la gangue amorphe où elles sont éteintes, les paillettes d'énergie dont le rayonnement proclamera ensuite la virilité du caractère. « L'homme fort est l'homme seul », affirmait Ibsen.

Que chacun se le dise et il prendra moins à témoin ses contemporains des incertitudes de la réussite et de la difficulté des temps.

V

L'ADMIRATION

La désaffection des sentiments généreux est la marque dissolvante qui caractérise les époques de prospérité matérielle. Le regard de chacun est retenu

à terre par la nécessité de diriger l'eau vers son moulin. Comment lui resterait-il le temps de contempler un horizon d'épanouissement et de lumière dont la vue ne lui est d'aucun secours immédiat ? Des raisons d'utilité pratique et d'intérêt permanent commandent le moindre acte ; l'idéal unique est de devenir riche. Les grands élans et les ailes, laissons ces fantaisies aux gens de rêve. Alignons des chiffres, tout le reste est littérature.

Les périodes de luxe et de vie facile s'accorderaient mal avec l'expansion des sentiments généreux, on pourrait se dire : « Qu'importe, puisque l'on est heureux tout de même ! » Seulement, il n'en va pas ainsi. « L'égoïsme est une restriction ; en se restreignant, on se rend malheureux ¹. » On ne sait plus aimer, on ne défend plus une grande cause, la puissance d'admiration est abolie. Et une grande ombre de tristesse descend au fond des cœurs.

L'admiration, en particulier, s'éteint dans un milieu où l'envie chaque jour étend sa couche de lave envahissante et desséchante. On a peur, en admirant, de proclamer une supériorité et de s'infliger une humiliation. Voilà ce qu'il ne faut pas, surtout dans un pays d'égalité. Et cette crainte est fâcheuse. Elle enferme, en effet, chacun dans le contentement de sa personne, et lui interdit la faculté de s'élever, puisque, avec la notion d'êtres qui le dépassent, il perd le désir d'atteindre jusqu'à eux.

On n'admire plus les hommes. Nous ne parlons pas de l'applaudissement qui va aux hommes poli-

1. CARTAULT, *les Sentiments généreux*. Alcan, édit.

tiques. Si haut soient-ils montés, ceux-ci du reste se rendent compte des conditions de réussite qui ont valu leur élévation. Très étonnés seraient-ils les premiers, en dehors de l'auditoire coutumier, de recueillir dans leur carrière un tribut d'admiration des gens compétents. Les artistes, les hommes de science qui parviennent aux sommets ont peiné davantage et d'un geste plus noble. En les voyant passer, chacun se croit quitte envers eux en se disant : « Ils ont eu de la chance ! » Quant à la foule des ignorés, de ceux dont l'habileté n'a pas tiré dans le noir de la cible, mais qui chaque jour se répète dans la formule d'un labeur ingrat et consenti avec courage, quel est celui, dans notre monde affairé, qui daignerait seulement y prendre garde ? Pour ces derniers, l'aveu de La Bruyère conserve son application de vérité amère : « Presque personne ne s'avise pas lui-même, du mérite d'un autre. »

La démocratie est hostile au sentiment d'admiration envers les personnes — nous entendons celles qui le méritent. — Elle encense aisément quelques idoles, mais des intérêts de parti sont trop dissimulés derrière la tapisserie pour valoir à ce geste une adhésion qui ait du prix.

L'admiration, à notre époque, va plus aux choses qu'aux êtres. S'émerveiller devant une œuvre d'art, ne pique pas d'un aiguillon aussi désagréable que l'admiration d'un individu. Quelques tableaux, sculptures, un beau livre recueillent encore les suffrages, mais combien mélangés et soumis au vent de la mode ! Les notes justes de la mesure et du goût n'étant plus enseignées, l'engouement court aux pro-

ductions désordonnées et excessives. Pour arrêter l'attention, l'artiste frappe fort, et ces coups de gong, devant la foule qui a perdu l'oreille musicale, passent aisément pour les manifestations d'un art original et supérieur.

L'envie empêche d'admirer les hommes, l'anarchie de l'éducation fait dévier l'admiration pour les choses. L'applaudissement court aux excentricités et au tapage, le dédain et le silence enveloppent les formes nobles, discrètes et pures.

On parle souvent d'éducation de nos jours. Il y aurait dans ce sens bien à refaire et surtout à rectifier les fausses routes dans le domaine des sentiments.

Nous souffrons dans les institutions et les mœurs d'une sorte de crise romantique qui exalte les déshérités de la vie, réserve des trésors d'indulgence aux criminels et n'élève sa puissance d'admiration qu'à la hauteur des esprits qui n'excèdent pas la mentalité d'un juge de paix. On excuse ce qui est mal, on encense ce qui est mesquin, on ravale ce qui est grand.

Demander que le sentiment d'admiration aille à qui de droit, n'est point formuler un vœu qui risque d'égratigner la moindre susceptibilité d'amour-propre. Dans un pays où les cabaretiers sont maîtres, c'est toutefois émettre une prétention singulièrement hardie ! Si l'on s'en rapportait à la véhémence de protestation exprimée par des centaines de médecins, avant de songer à réglementer la déclaration de la tuberculose, il faudrait commencer par éteindre les foyers où elle se développe. Limitons les débits de boisson, ce que la Chambre n'a osé faire. Supprimons

quelques milliers de cabarets. L'air purifié par cette hécatombe, les petites fleurs bleues pourront à nouveau s'ouvrir sur notre terre de France, et les sentiments comme celui de l'admiration, remis en honneur, s'épanouiront largement loin des fumées où se ternissait leur éclat.

VI

L'HOMME PRUDENT

La prudence est-elle une qualité ? Bacon, dans un chapitre de ses *Essais de morale*, ne la place pas très haut. « Ces hommes retenus et réservés, écrit-il, n'étaient jamais leur marchandise au grand jour..., ils paraissent savoir ce qui excède leur capacité et ne semblent se taire que par prudence ou esprit de sagesse. » C'est une manière de s'attirer une réputation de profondeur aussi bien que la certitude de ne se point compromettre. Double avantage qui de tout temps a servi les intérêts de ceux qui savaient le faire valoir.

L'homme prudent, — surtout quand cette prudence est calculée et n'est point le résultat d'une absence héréditaire d'énergie et de souffle, l'homme prudent est appelé dans la vie à gravir les degrés des échelons suprêmes, titres honorifiques, distinctions, postes officiels. Il monte mais ne grandit pas. — Trop occupé est-il de s'élever extérieurement pour soigner son développement intérieur. Les manèges

et les artifices nécessaires à l'ascension s'accordent mal avec le repliement sur soi et la réflexion lumineuse, parce que désintéressée. — Beaucoup de cliquetis et de parade, mais sous l'enveloppe prestigieuse, que de lacunes sinon le vide absolu.

La prudence est hostile aux mouvements de la pensée, ou du moins, n'autorise-t-elle que les acquisitions de surface ; une expression vivante ne sortira jamais de la draperie lourde dont elle raidit la moindre velléité de geste résolu et libre. C'est un manteau sombre qui écrase les épaules, entrave la course, mais permet d'avancer sûrement à petits pas, en suivant le courant de la foule. L'initiative est l'ennemie de la prudence, celle-ci n'aime pas les audacieux. — Elle les dénigre avant le succès, les applaudit quand ils sont arrivés, mais non sans qu'un grain d'amertume se mêle aux divers jugements qu'elle porte.

Admirer sans arrière-pensée, n'est pas le fait de l'homme prudent. D'autant que l'audacieux choisit des voies incertaines et qu'il parvient à un but qui n'était point prévu. — Au jour de son entrée dans la vie, l'homme prudent pourra, sans crainte de se tromper, fixer d'avance les divers jalons de sa carrière. L'audacieux jamais. Il se cassera les reins ou escaladera les nues. Et s'il est doué d'intelligence, la victoire, une victoire éclatante, couronnera maintes fois l'orgueil de son effort. « A-t-il de la chance ! » grommellera l'homme prudent, qui, de l'allée bien ratissée de son jardin, verra passer au-dessus de sa tête l'aéroplane du triomphateur.

Une rétraction des sentiments généreux va de

pair avec l'attitude prudente qui se calfeutre et regarde en spectatrice détachée les cavalcades de dévouement se dérouler devant ses fenêtres. Un dicton, sot comme la plupart des dictons, conseille dans les conjonctures hasardeuses d'aller prendre conseil de l'homme prudent. Tout d'abord, il ne faut jamais demander conseil, et à l'homme prudent moins qu'à tout autre.

Demander conseil est doubler un aveu d'une hypothèse. C'est formuler l'affirmation de l'impuissance à prendre une décision par soi. C'est d'autre part ou estimer que la personne dont vous sollicitez l'avis, est prête, à brûle-pourpoint, à vous fournir la réponse que des heures de réflexion n'ont point dégagée de votre incertitude, ou bien que cette personne dispose d'un temps suffisant pour y songer autant et plus que vous n'avez fait vous-même. S'adresser maintenant à l'homme prudent, est ajouter une autre faute aux deux premières. — Non pas que ce dernier hésite sur la conduite à tenir. Il connaît la voie, mais ne la connaît que dans un sens, celui que lui ouvre une imagination toujours un peu courte et vite à bout d'expédients. Vous demandez à débrouiller un écheveau à celui qui n'a jamais su qu'enrouler un fil bien étiré autour d'une bobine bien unie.

Une telle besogne ne réclame ni spontanéité ni agilité excessive dans les associations d'idées. — L'homme prudent s'en acquitte avec gravité, car il ignore le sourire. Un compagnon sûr, peut-être, mais bien ennuyeux. Les femmes vives et amoureuses d'imprévu ne s'en accommoderont guère. — Bien des difficultés dans les ménages proviennent de cette

union mal assortie : une femme trop imaginative, et un mari trop prudent. D'ailleurs, comment verrait-il clair dans une âme féminine, cet esprit formaliste, tout à la règle, qui, une fois qu'il l'a choisie, demeure obstinément fixé sur la branche de son perchoir. La femme vive est un colibri, l'homme prudent un nocturne.

Alors, entre les deux, comment dire, les atomes ne s'accrochent pas. C'est ce qu'exprimait La Bruyère en langue plus académique : « Il y a sans mentir de certains mérites qui ne sont point faits pour être ensemble, certaines vertus incompatibles. »

VII

LE CONTENTEMENT DE SOI

La nature a si bien fait les choses que chacun est content de soi : les esprits secs pour leur faculté de jugement et les imaginatifs pour les mérites transcendants, voire les dons du génie dont ils sentent en eux pétiller la flamme. Aux uns comme aux autres, inutile de démontrer leur illusion. C'est jalousie de votre part ou incompréhension, déclarent-ils, et ils continuent.

Dans la vie des écrivains, des artistes, des hommes politiques, ce petit travers jette sa note amusante dans bien des paroles du sens révélateur desquelles l'intéressé ne se doute pas. Ainsi Edmond de Goncourt, ce coloriste truculent et sans idées, apprenant qu'un savant venait de prophétiser que le monde n'en

a plus que pour quelques millions d'années d'existence, s'écriait d'un ton navré : « Et c'est pour ça que mon frère et moi aurons tant travaillé pendant toute notre vie ¹. » C'est joli mais non étonnant. Sur un pareil chapitre, tous les artistes peuvent se donner la main. Il y a quelques années, je me trouvais à déjeuner chez un ami avec Coquelin aîné ; il y avait avec nous un confrère philosophe, très porté vers les problèmes de l'au-delà et dont notre amphitryon connaissait les croyances. Au quart d'heure du départ, Coquelin qui venait de parler de son ami Gambetta, entamait maintenant la question de l'anticléricalisme et mangeait du curé à pleine bouche. Notre hôte, mal à l'aise, fit observer au grand artiste que mon voisin ne partageait peut-être pas ses idées. Coquelin s'arrêta du coup, se leva et se dirigeant vers le philosophe, saisit le revers de sa jaquette et d'un ton impérieux où l'on sentait l'homme qui tenait dans ses mains les destinées du monde, comme Napoléon jadis celles de l'Europe, prononça ces simples mots : « Donnez-moi dix minutes, je vous enlève vos croyances. » Un autre artiste, vivant encore, et très applaudi sur notre première scène, contait un autre jour dans le même milieu, que tout le génie du comédien se concentrait dans son regard. « J'ai l'œil, » affirmait-il. Et relevant la tête, lentement, sur chaque convive et de manière à lui laisser le temps d'admirer, il promena cet œil qui faisait pâmer les amoureuses et se tordre dans les affres du désespoir l'épouse coupable et qui ne pouvait plus nier.

1. Marquis DE SÉGUR, Edmond et Jules de Goncourt, *Revue hebdomadaire*, 27 janvier 1912.

Moins inattendus et d'un pittoresque moins coloré, les procédés par où se trahit le contentement de soi chez les esprits dénués d'imagination. Dédaigneux des qualités brillantes, ils réservent toute leur estime aux mérites pondérés, aux paroles prévues, aux travaux d'analyse consciencieuse qui ont quelque chose d'un bon devoir d'écolier. Les positions officielles, les honneurs, les titres, tout ce qui brille et reluit, appartient de droit à ces natures plus ternes, qui sont bien obligées de remplacer l'étincelle intérieure qui leur manque par un surcroît d'éclat leur venant du dehors. Nombre d'hommes politiques, voire des hommes d'État, rentrent dans le groupe. Une fois en place, leur pente, dans tout problème, à peser longuement le pour et le contre, les éternise dans des réflexions sans issue, suspend leurs décisions et dans cet arrêt des affaires dont ils ont la charge, ne leur laisse pas moins une opinion résolue de leur crédit et de leur ascendant sur les hommes. Necker au pouvoir nous a, du temps de la Révolution, figuré un caractère de ce type, très répandu toujours, mais à cette époque d'explosion et d'effervescence, contrastant d'une manière plus heurtée avec les nécessités du milieu. Il fallait un homme d'action, une énergie qui ne reculait pas. Le gouvernail était tenu par un pilote qui ne sachant pas la direction à prendre, était simplement très content de soi.

Cette satisfaction est vraiment une grâce d'état. Les hommes ont beau être divisés en races morales distinctes, dès qu'il s'agit de remercier le destin des dons de discernement et d'intelligence qui leur sont octroyés, chacun s'estime abondamment pourvu et ne troquerait pas son lot contre celui du voisin. Les

analystes méprisent les imaginatifs, « folles têtes », assurent-ils, et les imaginatifs traitent les analystes de pauvres êtres. Entre parents d'un même groupe, le type le plus dénué a amassé des raisons qui sonnent à son oreille comme des signes indéniables de supériorité; ceux qui restent en bas, voyant d'autres qui grimpent prestement disent : « Si quand même j'avais voulu ? » Et ceux qui montent, estiment que l'échelle n'est jamais assez haute.

VIII

Il est deux sortes de satisfaits, ceux que Vauvenargues appelait esprits subalternes et ceux que chacun, pour leur infirmité visible, dénomme des bossus. Les dénués d'intelligence et les dénués de rectitude physique : voilà la double catégorie des êtres enchantés de leur personne. Les premiers n'acceptent point de modification à une attitude mentale une fois prise; les seconds s'imaginent réaliser, avec leur bosse, une forme de beauté supérieure. Les uns, s'ils écrivent, croiraient déroger en prêtant l'oreille à la justesse d'une observation; les autres considéreraient comme une injure le conseil de remédier à leur gibbosité. Aussi refusent-ils systématiquement de se corriger, les rétrécis de tête aussi bien que les convexes de ligne.

Dans la vie, attention ! Pour ne pas les transformer en ennemis irréconciliables, hâtons-nous d'accorder aux premiers du génie, et aux seconds du génie

également, s'ils sont hommes, et le charme de la grâce, s'il s'agit de femmes. Ces dernières sont étonnantes. La compassion qu'inspire leur laideur, elles prennent cela pour de l'amour. Rien d'instructif, à cet égard, comme les confidences d'une jeune fille bossue. Les yeux qui se tournent vers elle sont du désir, et les paroles que leur adresse un homme, n'importe lequel, jeune et vieux, sous la banalité des termes échangés recèlent une signification de passion profonde et contenue. A-t-elle voyagé seule, elle vous contera les obstacles incendiaires qu'a dû surmonter sa vertu. Celle-ci n'a point pris feu : mais qu'il est pénible de l'exposer ainsi, et qu'il y a des parents imprudents ! S'il est des femmes qui s'élancent vers la moindre marque de politesse, comme vers le témoignage d'une déclaration effrénée, les bossues sous ce rapport, n'acceptent de rivalité avec personne. Elles n'accourent pas, elles se précipitent. La flamme de convoitise, il n'y a qu'elles pour la discerner dans le regard tranquille de l'homme qui leur demande : « Comment vous portez-vous ? »

Cette satisfaction devient une souffrance quand l'expérience de la vie vous apprend peu à peu et tout de même qu'une semblable admiration de soi n'est point partagée par la totalité du genre humain. C'est pourquoi l'imbécile devient méchant et le bossu se jette dans l'ironie âpre et caustique. Piquée par la déception, l'humeur prend la teinte haineuse et mordante. Ce n'est point seulement parce que celui-là est bête et l'autre difforme que le fiel se distille dans leur âme. Mais c'est encore parce que le public paraît rétif au contentement qu'ils nourrissent d'eux-

mêmes. Pour provenir de causes morales identiques, la méchanceté de l'imbécile et du bossu se manifeste toutefois sous des formes dissemblables. Celle du pauvre d'esprit est opiniâtre, têtue, butée, invariable et, parce que telle, fastidieuse, maladroite et inoffensive. Aiguisée au contraire par un esprit d'autant plus souple que le corps est plus affligé, la rage du bossu choisit ses moments et ses endroits. Elle ne mord pas au hasard, mais connaît l'heure favorable et les parties sensibles.

Rassurez-vous. — Il ne s'agit pas de faire la cour aux bossues du sexe, mais simplement de ménager leur susceptibilité. — Dans la vie, ce sont des personnages qui tiennent leur place. — Hommes et femmes ont de la finesse et savent écouter. — Les flèches qu'ils lancent touchent leur but, la sympathie de l'auditoire étant acquise à ces nabots qui joignent la drôlerie du trait à l'agilité de la riposte. Les nains de cour appartenaient jadis à cette catégorie d'êtres. — Les naines difformes ont laissé un sillage moins net dans l'histoire.

De toute éternité, se sont-elles crues séduisantes et belles ? Il serait curieux de connaître l'opinion des femmes rectilignes. Comment jugent-elles leurs pareilles moins heureusement privilégiées ? Sans doute la vérité de notre observation a déjà reçu le contrôle de leur expérience personnelle.

C'est bien le moins que l'amplification de l'amour-propre vienne obturer les lacunes, ici du développement intellectuel, et là, de la formation physique. — Le panache flotte plus largement au vent quand il se balance sur une minuscule coiffure, dans l'espèce : tête vide ou corps rabougri. — Le panache

des pauvres d'esprit a depuis longtemps conquis ses droits de cité, — celui des bossus a moins frappé les regards.

Son déploiement triomphal reçoit-il des exceptions ? Existe-t-il des femmes qui ont conscience de leur infirmité et accordent le sentiment de leur esthétique sur le ton modeste qui convient ? Qui ne se rappelle la dame extraordinairement laide, de ces laideurs au nez écrasé et à cheveux filasse, qui disait : « Il y a peut-être des femmes mieux que moi, mais j'ai le mollet académique. »

IX

L'OPTIMISTE

L'optimiste est bienveillant et compte beaucoup d'amis. Sa femme estime même qu'ils sont trop ; une relation nouée de la veille devient un convive pour le lendemain. Les étrangers s'installent à table, et de les voir à l'aise et comme chez eux, après une poignée de mains échangée dans la rue ou au café, fait la joie du maître de la maison. Il est content. La conversation est abondante et facile. Pas d'amertume contre les idées ; on les accepte toutes, pourvu qu'elles aient cours. Les hommes, s'ils n'occupent pas le pouvoir, ou ont imparfaitement réussi dans la vie, échappent moins aux égratignures. Se livrent-ils peu, ce sont des originaux. Expriment-ils d'aventure une opinion personnelle, ils manquent de jugement. Et

ainsi de suite. La petite tare sera vite mise à jour. Quand elle aura été copieusement étalée, l'optimiste portera son verre à la bouche et dégustera le vin avec plus de volupté.

Au café, le patron de l'établissement le salue avec révérence et dit de lui : « C'est un homme intelligent. » Les joueurs de manille partagent cette opinion favorable. Leur sympathie va à cet habitué fidèle dont les paroles décorent d'une sonorité agréable, la banalité des formules acceptées. Ils hochent la tête en signe d'assentiment, tandis qu'ils ouvrent leurs cartes et sourient au récit des gauloiseries qui lardent par intervalles la suite de son discours. L'optimiste est un orateur écouté. Tour à tour grandiloquent ou trivial, il a l'étoffe d'un tribun. Député ou ministre, il sait qu'il pourrait l'être. Mais il demeure bon garçon et préfère jouer avec ses camarades.

Sa démarche le fait reconnaître au loin. Il a des roulements d'épaules satisfaits et sa tête mobile recrute de droite et de gauche les rencontres attendues. L'interlocuteur sympathique qui lui donnera la réplique, il le cherche, car la solitude lui pèse. Les paroles l'étouffent. Il a besoin d'épancher le trop-plein. Écoutons-le sans maugréer. Il nous apprendra quelles profondes racines, sous ces apparences de légèreté, a enfoncé ici le sentiment du respect. Une grande considération pour le succès inspire le tréfonds de ses pensées. Jamais le prestige des titres, du panache, de la situation acquise, n'a exercé une semblable séduction. Les hommes arrivés l'écrasent du poids d'une supériorité accablante. Leurs écrits, il les admire. Et quand ils parlent, il écoute sans interrompre.

Homme de science, l'optimiste, dans les carrières libérales, arrivera vite à gravir le chemin des honneurs : il est un homme superlativement décoré. C'est pourquoi le mérite des gens lui saute immédiatement aux yeux. Un collègue qui approche de la cinquantaine et n'est que chevalier de la Légion d'honneur sera accueilli par un bonjour légèrement distrait. Vient-il d'être promu commandeur, une imperceptible aigreur traversera le sourire de l'optimiste. Il félicitera sans doute, et avec effusion. Mais pourquoi l'autre commandeur et pas lui ?

Une seule personne, parfois, ne partage pas l'admiration unanime qui va à notre homme. S'il est marié, sa femme. Celle-ci, pour peu qu'elle soit fine, ne se laisse pas prendre à toutes ces friperies d'intelligence. Elle écoute, résignée, et ne s'exclame pas. Ce qui va sortir de la bouche de son mari, elle le sait à l'avance. Lisant le même journal, elle a déposé la source où il puise ses sentences. Un peu plus, elle continuerait, mais mieux et en risquant des objections. L'optimiste aime en général peu être contredit. Un argument inattendu qui lui serait opposé rompt l'enchaînement de ses idées. Il n'apprécie pas ça. Aussi la femme a-t-elle, depuis longtemps, pris le parti de se taire. « Elle ne me comprend pas », s'exclame le mari, ou bien : « Je retourne au café exposer mes idées ». La femme, à la dérobée, se contente de sourire. C'est la tactique la plus sage. De pareils maris sont inéducables. Au contraire du pessimiste qui, voyant en noir, a notion de ses défauts et cherche parfois à se corriger, l'optimiste, lui, souriant, sympathique aux hommes et aux choses, se laisse aller, répugne à l'effort, s'enlise dans la non-

chalance, se laisse engluer à l'appât des distractions faciles. Rien à faire contre de semblables natures. Ils ont pour eux l'opinion publique qui s'éprend volontiers de ces mentalités fluides, glissantes, où les défauts des personnalités mieux arrêtées, — fierté dédaigneuse, indépendance de jugement, résistance aux courants à la mode, — ne trouvent pas matière où s'accrocher.

Ajoutons que la bienveillance de l'optimiste ne va pas sans quelques inconvénients. Il réalise le moyen d'associer des résolutions faibles à des idées obstinées. Le manque de volonté chez lui s'enfonce dans des formules arrêtées et définitives. Il promettra toujours et tiendra fort peu.

Aussi demeurons indulgents à sa manière. S'il croit béatement à la bonté foncière de ses semblables et à la supériorité intellectuelle du plus dénué, laissons-lui sa chimère, elle ne fera que servir ses intérêts. Remercions-le de ses effusions, de ses protestations, de l'ardeur à vous rendre service : mais, de grâce, ne nous fions pas à sa parole et gardons-nous d'accorder aux idées ou aux hommes la valeur de vérité et le degré de talent qu'il leur concède.

X

LA VERBOMANIE

Verbomanie, c'est-à-dire manie du bavardage — ce qui est assommant pour celui qui écoute — et manie des discours, ce qui, devant une Assemblée qui légi-

fère, peut devenir dangereux pour l'ordre public. Et M. Ossip-Lourié¹ s'étonne. La Société s'occupe des sourds-muets et des aveugles — mais elle se défend avec mollesse. Les remèdes qu'elle préconise contre la tuberculose et l'alcoolisme sont mal appliqués et elle n'a rien fait contre la verbomanie. Bien au contraire. La démocratie la cultive et le suffrage universel la révère à l'égal d'un oracle. A la place des dieux, il adore des phrases. Et le moindre souci des formules oratoires est d'exprimer la vérité. Elles se contentent — quand le discoureur est honnête — de bercer des crédulités; — et quand il est dépourvu de scrupules, d'exciter des appétits. — Pour l'ordinaire, c'est cette dernière éventualité qui se fait jour.

Le verbomane, en effet, boursoufflé, outrecuidant, infatué, souffle de toute la vanité qui le distend sur les délicatesses de conscience qu'un restant d'honnêteté risquerait de maintenir debout dans son âme et il n'a soif que d'applaudissements. Si le mensonge a chance de lui conquérir les sympathies, il mentira; s'il faut promettre des paradis, rien de plus simple, il en ouvrira les portes; s'agit-il de pousser au crime, il le fera sans la moindre vergogne, pourvu que sa popularité gagne à l'acceptation de cette honte.

En sorte que ces gens appartiennent à l'espèce la plus dangereuse. Ils allument les incendies des Révolutions sans autre but que la glorification de leur panache. Ce jeu criminel, comment suspendre ses méfaits? Il faut imposer aux verbomanes une cure de silence, prononce M. Ossip-Lourié. Ce qui leur conviendrait, c'est la règle imposée aux cisterciens : la

1. OSSIP-LOURIÉ, *le Langage et la verbomanie* (Alcan, édit.).

contemplation alliée au travail. Voilà qui devient grave. En France, les chefs de parti qui ont expulsé les Congrégations, condamnés à s'asservir à des disciplines dont ils ont réprouvé la nature et stigmatisé l'esprit; les couvents déserts, peuplés par les membres de nos Assemblées délibérantes : verrons-nous jamais pareille aventure ? Si surprenante paraisse-t-elle, elle ressort directement du traitement préconisé par le professeur belge.

La verbomanie trouve sans doute son correctif dans la légèreté de sa substance. Les mots sont des nuées qu'emporte le vent. S'ils n'ont pas commis de dégâts immédiats, ils ont chance de se dissiper en vapeurs inoffensives. Malheureusement, notre époque s'est insurgée contre la sécurité de cette volatilisation providentielle. Une fois prononcés, les mots ne s'évaporent pas en fumée. Ils se fixent et aux yeux de tous. Les caractères d'imprimerie, jadis réservés à la reproduction des ouvrages mémorables, assurent la gloire de la grande publicité aux choses qui ne valaient pas la peine d'être dites. Un Monsieur à la tribune parle d'évolution, d'émancipation, de progrès. Son discours paraît à l'*Officiel*, et pour peu que la banalité des arguments ait déchaîné l'enthousiasme des assistants, l'affichage est ordonné par toutes les communes de France. Et c'est nous, contribuables, qui payons. Les verbomanes obèrent le budget. Ce sont des façons de mégalomanes qui pérorent et qui ruinent. Les pays conquis à leur manie ont vite fait de rouler sur la pente. Seuls un pouvoir directeur très fort, une hiérarchie sélectionnée avec soin ont chance d'arrêter la chute.

La nécessité d'une organisation politique différente s'impose aux nations qui, infectées de verbomanes, ont résolu de ne pas mourir.

M. Ossip-Lourié, gravement, posément, d'un ton convaincu, n'élude aucune des difficultés du problème. Il nous conte l'histoire d'un médecin qui, devenu député, dut lutter contre lui-même, contre l'obsession irrésistible qui le poussait à prendre la parole à tout bout de champ et à garder la tribune. Il parlait, interrompait, recommençait et le jet coulait intarissable. Peu de cerveaux sains, déclarait plus tard ce malheureux, sont capables de résister à la contagion d'un pareil milieu. Aux élections suivantes il déclina toute candidature « pour ne pas devenir fou ».

De temps à autre, en voyage, il est arrivé à chacun de nous, sur le quai de stationnement d'une gare, de voir trois à quatre personnages considérables entourés de compagnons déférents et qui font cercle. Ces notabilités parlent et chacun se penche pour mieux entendre. L'avertissement « en voiture » lancé par l'employé de service, ne les émeut pas. Le chef de gare intervient en personne, lève sa casquette, et fait observer respectueusement que c'est l'heure du départ. Alors seulement les personnages se décident. Ils montent, s'installent, se carrent, et regardent autour d'eux. Un instant de silence pour permettre aux voyageurs de se remettre de l'émotion et d'admirer de près ces hommes dont l'univers se répète la gloire.

Puis, comme chacun de ces personnages n'a parlé que deux à trois heures de temps depuis le matin, ils enveloppent l'assistance — j'entends les deux ou trois

étrangers présents — d'un regard circulaire, font claquer leurs lèvres, recommencent leurs palabres, s'interrompent, s'obstinent et continuent. Verbomanes, diagnostiquera M. Ossip-Lourié. — Peut-être bien, mais en France on appelle cela des députés.

XI

LA VULGARITÉ

Ne nous arrêtons pas à la vulgarité des manières; toute de surface, elle se dissipe très vite au frottement du monde, pour qui aspire à s'en débarrasser. La vulgarité d'intelligence est de traitement plus ardu. Penser d'une façon commune est une tare irréductible; au moins peut-on la faire tolérer d'autrui, à condition de demeurer soi-même simple et bon enfant. Orner de prétentions et enfler d'un langage pompeux l'expression d'idées vulgaires, sans doute ce travers ne laisse pas d'être odieusement répandu; surtout à notre époque de démocratie redondante et verbeuse, il s'épanouit avec abondance et s'étale sans discrétion. Jadis, les esprits bas avaient la ressource de s'élever du côté moral. Si la faculté de penser s'essoufflait chez eux au moindre essor, par contre l'éducation qu'ils recevaient les entraînait à l'adoption d'un idéal ailé dont la défense exaltait les âmes les plus terre à terre et soulevait d'un souffle ardent les fronts les plus grossiers. La vulgarité de l'esprit se corrigeait et s'atténuait à l'affinement des qualités de la volonté et de caractère. Si les idées demeuraient courtes, la tête s'élevait droite.

Après la vulgarité d'esprit, celle du cœur. Ruskin¹ regarde la considération exagérée accordée aux apparences et aux formes comme la preuve de la vulgarité d'âme. Ce respect qui va, par exemple, aux notabilités politiques d'un pays et n'est justifié par aucune valeur intellectuelle ou morale des intéressés, que signifie-t-il ? Que veut dire cette marque de déférence accordée à des gens parfaitement médiocres et souvent méprisables, ce besoin véhément de s'accrocher, à leurs pas, que signifie-t-il sinon l'espoir de satisfaire sa vanité, et aussi le désir de mortifier le prochain par l'étalage de ses brillantes relations ?

Une pareille attitude, outre la marque d'infériorité qu'elle révèle, annonce une parfaite ignorance de soi ; l'attention du monde n'est nullement fixée sur votre personne ; les hommes de valeur, les seuls dont le jugement importe, n'estiment nullement une individualité dont le seul mérite est de fréquenter des personnages qui fatiguent de leur nom les colonnes des journaux.

La considération pour les apparences n'épuise pas le sujet : la vulgarité de caractère se traduit encore par une inaptitude absolue à comprendre l'élévation des sentiments ou l'élan d'une noble émotion. Prenons certaine littérature soi-disant scientifique, de ces quinze dernières années. On croit accomplir œuvre de science en ravalant au niveau des variétés de dégénérescence les types les plus éclatants du génie humain. Les auteurs qui se livrent à pareille besogne se doutent-ils qu'ils ne font œuvre ni de critique, ni

1. RUSKIN, *Pages choisies*. Hachette, édit., 1908, p. 195.

de psychologie ni même d'histoire ? Ce qu'ils nous mettent à nu, ce n'est pas l'intimité du héros qu'ils déshabillent, c'est celle de leur âme. Il ne semblait point indispensable de la faire connaître. On vous présente un inconnu ; on lui serre la main avec sympathie ; sur sa figure n'est inscrit aucun signe de vulgarité morale. Mais cet inconnu a eu l'idée fâcheuse de publier un livre. La cécité qui l'afflige vis-à-vis de ce qui est élevé et grand, il juge utile d'en informer le monde. Fort bien ; c'est une manie comme une autre et c'est aussi la preuve d'une grande différence qui sépare la vulgarité physique de la vulgarité morale. La première, quiconque fréquente dans le monde, cherche à l'effacer. La seconde, c'est à qui l'affichera avec l'insolence la plus satisfaite.

Restons simples et tâchons de comprendre. Cette attitude et cet effort nous seront les meilleurs gardiens contre la vulgarité.

L'affectation dans la parole, comme dans le langage écrit, est une erreur ; pour peu qu'elle se prolonge, elle indique non plus l'embarras d'un homme qui se compose une attitude ou les tâtonnements d'une plume inhabile ou novice : elle ouvre jour sur le fond même de l'individu, et c'est la vulgarité qui se dévoile. Quant à l'incapacité d'admirer les notions hautes et les élans généreux, cette fois, le vice est rédhibitoire. Il annonce une couche d'orgueil déposée sur la vulgarité du fond ; derrière l'écorce des prétentions, coule la mollesse diffluente de l'âme.

De pareilles tares ont sans doute existé de tout temps. Plus ou moins, elles se dissimulaient dans

l'ombre. Jamais, comme aujourd'hui, elles n'ont trouvé dans les sympathies irréfléchies du milieu un pareil encouragement à se produire, un consentement tacite à dérober leur véritable nature et à faire passer sous rubrique de psychologie et de critique les élucubrations d'âmes vulgaires, en quête de notoriété.

XII

LE SCANDALE

« Tous les changements sociaux ont plus ou moins déplacé le scandale », assure M. Palante ¹. Aujourd'hui le scandale n'éclate plus guère à propos des faits qui suscitaient l'indignation de nos pères. Toutes les qualités que groupait jadis la rubrique générale : honneur, à savoir la probité scrupuleuse, le sérieux de la vie, la fermeté de caractère, le respect des traditions, ont perdu leur attrait sur les âmes. On ne comprend plus. Qu'est-ce que cela peut signifier : un homme d'honneur ? Je croise des chevaliers, des officiers, des commandeurs de la Légion d'honneur. Mais l'homme d'honneur tout court, en connaissez-vous beaucoup ? Le sentiment de l'honneur baisse ; le titre qui en tient lieu monte ; c'est comme les statues. Elles se multiplient en raison inverse des valeurs dont elles perpétuent les effigies.

1. PALANTE, Psychologie du scandale, *Revue des Idées*, 15 juillet 1909.

La loi du moindre effort que favorise à la fois le progrès industriel et le fléchissement moral, c'est encore cette loi qui nous vaut ce refroidissement dans notre faculté d'indignation. Nos habitudes sont prises et la paresse d'esprit veille. Pas d'affaires, s'il vous plaît. La petite secousse morale que provoque le scandale rompt l'équilibre de la passivité qui nous agréait. Nous laissons passer le flot de honte et de boue, désabusés et souriants. Le scepticisme où nous nous complaisons nous apparaît comme une marque de raffinement mental, alors qu'il ne traduit que la défaillance de notre volonté. M. Palante, ce semble, aurait pu insister davantage sur ces conditions primordiales¹. Il accorde une importance prépondérante aux facteurs extérieurs, au froissement des idées, des coutumes, à la différenciation brutale des conduites, à l'indignité des individus qui bousculent les habitudes et mœurs du milieu, et tout cela compte en effet comme motifs de scandale. Ce qui importe toutefois, c'est moins la cause elle-même que sa réaction sur les personnes. Il convient que cette réaction soit soudaine et se manifeste avec feu. Pas d'indifférence, ni de haussements d'épaules distraits. L'affaissement des mouvements de révolte vis-à-vis les exemples qui devraient susciter notre indignation, marque une décadence dans les âmes. Le scandale agit à la façon d'une douleur morale. Ne pas la sentir atteste un pouvoir d'anesthésie qui ne grandit pas son homme.

Non pas que notre sensibilité soit atteinte dans tous ses domaines. Elle veille encore et s'émeut à l'occasion, mais à propos de vétilles ou nettement

à faux et non plus aux accrocs qui, déchirant la droiture et la dignité de sa conscience, déshabillent notre semblable, nous l'étalent à nu, dans le cynisme de ses appétits. Ce sont des questions d'argent, des opinions d'hommes politiques, l'indépendance d'un fonctionnaire qui allument la colère des foules. La presse a supprimé la faculté d'indignation individuelle. Les lecteurs d'un même journal entrent en frénésie tel jour et à la même heure. Cela se prolonge plus ou moins longtemps, suivant la durée de la campagne. En général, on s'agite sur le moment; au bout de quelques semaines l'incendie est éteint. Cette faculté d'oubli permet à des hommes tarés de conquérir l'estime. Qu'ils ne se fient pourtant pas à l'éternité de l'accalmie.

Des sentiments morts se réveillent tout à coup. Pétries par des siècles d'hérédité, nos âmes ne laissent pas impunément et brutalement écraser en elles le legs de sentiments qui leur ont été légués à travers les âges. La race française d'aujourd'hui ressemble encore singulièrement — par son amour du verbiage, son goût de la parade, ses faiblesse de vanité et aussi l'ardeur de ses impulsions, la générosité de ses enthousiasmes, la netteté de ses conceptions — à celle que Jules César rencontra, il y a deux mille ans, sur la terre des Gaules. Aujourd'hui la faculté d'indignation française passe par une période de torpeur, et s'attache à des sujets d'intérêt subalterne. Attendons un peu. Le vrai sens de la tradition nationale ne tardera pas à reprendre le dessus. Ce qui provoquera le scandale demain, ce sont les défis à ce sentiment de l'honneur qui reverdira plus vivace que

jamais sur cette France, où il avait jadis et aux bonnes époques du moyen âge, épandu par-dessus un tronc robuste les plus délicates de ses branches.

En médecine même, un retour se dessine. Notre profession devenait une simple industrie de mécanicien. Il y a cinq ans, encore, un grand nombre n'y voyaient guère autre chose. Pourvu qu'il fût rémunéré suffisamment, l'honneur professionnel était prêt à bien des complaisances. On commence à juger autrement et les arrivistes en sont pour leurs frais. Leur succès se manifeste de plus en plus douteux. Ce n'est pas en se lançant à bride plus éperdue dans l'industrialisme médical qu'ils arrangeront mieux leurs affaires. Le public exige des médecins instruits et habiles, mais qui joignent à ces mérites techniques des qualités de probité intransigeante et de bonté. Le scandale n'atteindra plus guère que ceux qui ne voient dans la carrière médicale que matière à profits, partages et commissions à tant pour cent.

Et nous souhaitons tous l'avènement de cette ère plus équitable et plus propre.

XIII

LA PARESSE¹

Lorsque La Bruyère disait : « Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec une vertu

1. ÉMILE FAGUET, *De l'amour de soi*. Paris, Sansot, éditeur, p. 87.

et qui ne s'en aide », il ne songeait point particulièrement à la paresse. De tous les défauts, il n'en est pas un, cependant, qui réponde avec plus d'exactitude à la vérité de cette formule. L'inaptitude à l'action se pare volontiers de toute une ornementation d'excuses qui annoncent des qualités très sages. L'absence d'ambition et de feu intérieur devient la modestie; la répugnance à changer de place se transforme en constance dans les goûts; l'horreur de la combativité prend nom d'indulgence; l'éloignement pour la méchanceté ouvre la porte aux jugements sans malice. La paresse conjure « le plus grand malheur des hommes » qui est « de ne pouvoir rester tranquille dans une chambre » : voilà bien des avantages. Mais combien affligeant est le revers de la médaille. « La paresse, concluait La Rochefoucauld, est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et les tempêtes. »

Les artistes, les hommes de science la dissimulent sous un désir de perfection qu'ils désespèrent de réaliser. Nous ne voulons pas gâcher la besogne, déclarent-ils. Alors, ils prennent leur temps; tellement que les mois s'écoulent sans qu'ils aient commencé. Ou bien c'est la modestie qu'ils mettent en avant. A quoi bon ? Leur tentative, à coup sûr, ne remuera pas le monde. L'insuccès qu'ils escomptent les dispense de l'effort.

La nonchalance dans le champ de l'action s'associe maintes fois à une sensibilité aisément émue. Les ordres religieux contemplatifs recrutent toute une clientèle dessinée sur un semblable programme : âme lente et cœur chaud. Dans la vie privée, l'union

de cette double disposition amène bien des accrocs et dont la déchirure se prolonge. L'empreinte de la souffrance demeure gravée pour longtemps chez les sujets qui n'ont pas le courage de l'effacer dans la reprise d'une activité quelconque, intellectuelle ou physique. Tout sentiment : douleur, peine, amour, enfonce des racines profondes. L'usure s'en opère peu à peu et par dégradations insensibles, sous la molle poussée des impressions journalières. Le paresseux qui pleure et boude, adjointra des rallonges étonnantes à sa faculté de gémir et à la persistance de sa rancune. Ce n'est pas que ses gémissements soient déchirants et son humeur bien aigre. Tout cela coule dans une note triste, désolée, monotone, à la façon d'un liquide tiède qui tombe goutte à goutte et sans pression.

M. Faguet nous semble verser dans un optimisme un peu confiant, quand il estime que rien n'est plus aisé que le traitement de la paresse. Il suffit, prononce-t-il, de se persuader qu'au lieu d'un défaut, l'indolence de l'âme est une vertu. « Tu es paresseux, ajoute-t-il, c'est-à-dire que tu es tempérant, pacifique ; indulgent et doux ; c'est ta nature, et elle est bonne, mais sois-le raisonnablement, dans les limites où la raison approuve que tu le sois. » Multipliant les motifs pour justifier son inaction, le paresseux mettra journellement la raison au service de ses goûts d'inertie. Il ne sera jamais en peine. Les arguments se rangeront dans son esprit, pressés et convaincants. Pourquoi sortirait-il de sa passivité ? Si l'éloquence anime jamais sa parole, c'est pour nous convaincre qu'une sagesse supérieure lui commande de demeurer les bras ballants.

Pour corriger le paresseux, il est de tactique moins incertaine de s'adresser aux sentiments particuliers que commande sa tendance placide. L'amour-propre est une corde qui ne rendra pas. Elle n'émet de son que chez les actifs. Sur de pareils sujets, les vibrations se fondent en accords très riches à qui en sait jouer avec art. Quand le ressort est détendu, comme chez les inertes, il faut commander un instrument d'un autre ordre.

Les sentiments paisibles, tels que la droiture du cœur, l'amour de la famille, se développent d'habitude dans ces âmes qui ignorent l'agitation et le désordre; voilà la pédale sur laquelle il convient de presser. A force de lui ressasser la nécessité du travail, le paresseux finira par endosser le harnais. Mais ce sera un joug dont il aura hâte de se libérer, aussitôt que le strict indispensable aura été accompli. Ne lui parlez pas d'un surcroît de besogne. Pour célébrer la valeur de la tâche remplie, il n'a pas son égal. A en énumérer les difficultés vaincues, il vous persuade vraiment que les dernières limites de l'effort ont été franchies. C'est, en effet, un caractère particulier du paresseux. Il contemple avec volupté les pauvres allées qu'il a sarclées avec tant de peine.

L'actif, au contraire, ne regarde pas en arrière. Ce qui l'intéresse, ce n'est point la besogne abattue : c'est celle qui l'attend.

Paresseux par impuissance, paresseux par sensualité, telle est la division proposée par notre confrère philosophe, M. E. Tardieu¹. En fait, elle répond à

1. ÉMILE TARDIEU, la Paresse, *la Revue*, 1^{er} juillet 1913.

l'ensemble des traits que profilent les contours de l'infirmité. L'impuissance des uns : impuissance de l'esprit, impuissance du corps, s'efface toutefois comme facteur d'importance devant la paresse à base de sensualité qui « consiste dans le plaisir avoué de ne rien faire. Le vrai paresseux, c'est le viveur qui a des forces et qui les ensevelit dans le plaisir. »

Les animaux jouissent de la paresse, le pilier de café également. Se donner l'illusion d'une activité par où se satisfait l'amour-propre est même un type de paresseux idéalisé par la civilisation moderne. Le politicien de cabaret en figure l'illustration journalière.

Au dix-septième siècle, la paresse s'accommodait encore d'un vagabondage de l'esprit, délicieux, parfois, en trouvailles imprévues : à preuve La Fontaine. Aujourd'hui la presse politique quotidienne a rompu le charme. Chaque matin, elle déballe ses provisions d'idées banales et de menus faits. Le paresseux s'en nourrit ; il n'a qu'à étendre la main pour en saisir des brassées. La loi du moindre effort, qui est son mode permanent d'existence, triomphe sur toute la ligne. S'il est engourdi des jambes, les systèmes perfectionnés de véhicules, — chemins de fer et autos, — le transporteront rapidement et sans fatigue. Pour monter les étages, il aura l'ascenseur, et pour écrire, les cartes postales.

La dissémination de la pensée par la multiplicité des livres n'exerce une action favorable que sur les cerveaux aptes à se dégager de leurs bandelettes. Ils sont l'exception. Du bagage de connaissances qui

lui est transmis, la masse ne tire matière qu'à enflure et à bouffissure. Les prétentions s'engorgent et leur bourrelet ne fera qu'accentuer avec plus de relief la misère intellectuelle du grand nombre.

M. E. Tardieu parle en un endroit des paresseux qui parviennent à la fortune. Non pas seulement la fortune, mais toutes les hautes fonctions de la République. Que faut-il, dans une démocratie, pour atteindre aux sommets ?

Avant tout, ne pas porter ombrage. Le paresseux accomplit supérieurement cette partie du programme. Il se garde de penser et s'il se déplace auprès de ses électeurs, cette activité toute physique n'est mise en œuvre que pour mieux protéger l'impuissance fondamentale qui le caractérise à un travail suivi et l'incapacité de se nourrir d'un idéal élevé.

A une époque où toutes les conditions mentales et physiques conspirent à la propagation de la paresse, il devient difficile de parler de son traitement. Au somnolent de l'esprit, commençons par interdire la lecture de son journal ; à l'économe de ses jambes, interdisons l'usage des ascenseurs. Et puis après ? Qu'aurons-nous gagné de la sorte ? M. E. Tardieu rappelle le mot de Guyot : « Les paresseux sont la réserve de la France ». Moutons de Panurge, ils ne demandent qu'à suivre. Avec le moins d'effort, s'entend : mais s'entraînant les uns les autres, une fois en train, ils avancent quand même, poussés par la cohue de ceux qui suivent.

C'est pourquoi le traitement de la paresse implique, au point de vue social, la nécessité d'une direction centrale qui met en branle toute la série des orga-

nismes fermés à la possibilité d'un élan intérieur. Un gouvernement d'autorité est indispensable. Les coups de trique des lois, en fermant les cabarets, tariront l'éloquence des orateurs, qui seront obligés de faire autre chose. Et comme ils parleront moins, y aurait-il chance qu'ils s'occupent à meilleure besogne ?

Au fond, le paresseux est incorrigible. Si les formules sociales contemporaines empanachent sa vanité, d'autres formules, moins démocratiques, ne le tiendront pas moins enlisé dans sa tare d'impuissance. Pour être moins prétentieux, il bavardera un peu moins et ce sera autant de gagné pour ses auditeurs ; mais il continuera de se chauffer au soleil, amer, envieux, riant des passants, et si un accident arrive à l'un d'eux, bieu lent à se mouvoir et à lui tendre la main. Ceci dit surtout pour le paresseux par impuissance ; le paresseux par sensualité a d'autres cordes à son arc. Dans la Kermesse de Rubens, qui est au Louvre, il se contente de boire et de palper de près les formes opulentes des Flamandes ; mais le paresseux par dilettantisme promène ses idées comme l'autre ses mains. Et frôler sa pensée à l'esprit des maîtres, pour celui qui se complait à ce geste, lui arrôge quand même une certaine prééminence sur celui qui se borne à chiffonner un corsage.

XIV

LES DÉSOBÉISSANTS POLTRONS

Un type très répandu, surtout familier au médecin, est celui de l'homme qui, manquant de volonté pour suivre un régime, s'affole au moindre malaise et demande s'il ne va pas mourir. Désobéissance et poltronnerie, il allie en lui ces deux défauts dont l'un est la conséquence de l'autre. La désobéissance engendre la peur et ce rapport de causalité montre sous un aspect plaisant l'inconséquence logique de la nature humaine. Un peu de fermeté suffirait pour suivre le conseil et éviter le danger. Faute de ce consentement primordial, le conseil est éludé et, quand le danger menace, si faible s'affirment-il, c'est alors un effondrement du pauvre hère, un pleurnichement, un gémissement sur une note monotone et désolée.

Le médecin qui n'a point été écouté sort ses paroles de consolation et de réconfort. Le malade promet tout ce qu'on voudra Pourvu qu'il s'en tire encore ! A l'avenir, certes, son imprudence ne se renouvellera pas. Serment d'ivrogne, s'il en fût. A peine debout, toutes les bonnes résolutions s'écroulent ; il ne reste que le désir ne s'évader au plus tôt du cercle de recommandations auxquelles le malheureux s'était passagèrement résigné.

Les diabétiques, les goutteux, nombre de dyspeptiques gros mangeurs, appartiennent à une sembla-

ble race. Les remèdes tant qu'on voudra, à condition que leur emploi ne gêne pas les habitudes du sujet. Quant à la nourriture, c'est autre choses. Devant une assiette pleine, le souvenir s'efface de la parole donnée. Une bouteille entraîne une amnésie plus absolue encore. Il n'est point possible que jamais, devant un verre de Bourgogne, la main ait accepté de ne pas se tendre vers ce breuvage aimable et se soit refusée à le porter aux lèvres. Les écarts de régime reparaissent avec la santé reconquise et, avec eux les accidents redoutés et toute la comédie du début.

Les désobéissants peureux ont un autre caractère qui les distingue : l'humilité devant leur femme. La compagne de leur vie semble en effet hériter de toute l'énergie qui, répandue dans l'atmosphère du ménage, ne pouvait pénétrer l'enveloppe mollassse du mari. Chez les diabétiques et les goutteux, la femme porte culotte. Il faut la voir froide, dédaigneuse et debout devant le pauvre diable affalé dans son fauteuil. Les mots tendres ne sortent guère de la bouche de l'aimée. Des paroles brèves, des bourrades sèches, et c'est tout et encore trop. L'œil piteux du mari implore : inutile. Quelle misère qu'un semblable compagnon de vie ! Il fuit devant la santé quand il a des jambes et, s'il est malade, regardez la pauvre loque. Et la femme regarde. Voilà donc l'homme auquel elle a sacrifié sa jeunesse et avec qui elle comptait réaliser son rêve. La tête basse, une tête lamentable de chien battu, le mari laisse passer l'orage. De temps à autre, et dans les secondes de répit il se hasarde à lever timidement le front, afin d'épier les premières éclaircies. Mais le ciel reste noir, de ce

noir gris qui laisse prévoir de nouvelles ondées de grêle. C'est une chose terrible qu'une femme en colère, pense-t-il avec sincérité. Et l'effet de cette constatation est de lui inspirer un ardent désir de suivre à la lettre l'ordonnance du médecin. Quand il sera guéri, ce qu'il s'empressera, ah oui ! de filer du logis, et avec quelle volupté !

On ne corrige point de semblables natures. L'exaspération de la femme a plutôt pour effet de les précipiter dans le sens de leur pente. Résultat habituel de toutes les scènes conjugales : ou l'homme est mou, et les reproches s'émeussent ou il a du caractère et c'est la révolte immédiate. Une femme qui se fâche, perd dans l'impétuosité de ce mouvement toute la supériorité de son sexe qui réside avant tout dans la faiblesse.

Nous ne dirons pas que le désobéissant poltron retombe dans ses incartades de régime du fait exclusif de la maladresse de sa compagne. Mais c'est une remarque générale que les menaces et les violences manquent de vertu persuasive. Une suggestion douce, insinuante, et qui persévère, rentre seule dans un ordre de tactique qui ait chance de succès. En s'imposant la volonté de s'y soumettre, la femme gagnerait plus de victoires qu'en se laissant aller à ses récriminations et aux éclats de voix. De fait, en face de son mari malade, elle se transformerait en auxiliaire du médecin. En sorte que, lentement, les faiblesses et les tares du désobéissant poltron pourraient sinon être réformées totalement, au moins atténuées dans la reprise désolante et la monotonie de leurs manifestations.

XV

L'IRONIE

« L'absurde est le caractère de la vie, disait Amiel ¹; les êtres réels sont des contre-sens en action. » L'ironiste s'arrête à ces contradictions de notre nature et les signale d'un doigt plus ou moins appuyé et orienté vers des objets d'attention divers. Swift avait l'ironie âcre et mordante, Proudhon s'adonnait à l'ironie scientifique et sociale, Thackeray affectionnait l'ironie indulgente, A. France cultive l'ironie universelle : hommes, idées, croyances, usages, mœurs, rien n'échappe à la grâce souriante de son analyse qui se délecte à dissoudre.

L'ironiste est un homme intelligent; il perce à jour les apparences et derrière les harmonies superficielles discerne les désaccords profonds. A-t-il plus ou moins souffert de ces discordances fondamentales? La répercussion des meurtrissures exercées sur sa sensibilité se traduit par le ton qu'il affecte à l'expression de son ironie. Une vie facile engendre la douceur des jugements; l'ironiste effleure sans blesser. L'âpreté de la lutte, les injustices subies, trempent la volonté et révoltent les cœurs. L'ironiste enfonce au plus sensible des chairs un stylet empoisonné dont le fiel est dosé d'une main experte.

1. AMIEL, *Journal intime*, t. II, p. 217.

Seulement qu'il se garde de produire son talent indistinctement à l'égard de chacun. Il est deux sortes d'êtres à qui l'ironie fait horreur, alors même qu'elle n'atteindrait pas leur vanité : la femme et les gens du peuple¹. Ni les uns ni les autres ne comprennent la plaisanterie ailée et moqueuse. Schopenhauer a fourni la raison de cette antipathie. La femme, disait-il, est une sensibilité, non un cerveau. L'ironie, attitude d'intelligence, lui demeure suspecte; être passionné dans sa chair et ses nerfs, la femme se refuse à la critique de sentiment où se complaît l'ironiste. L'amour est le seul culte dont nulle femme ne se soit jamais lassée. Comment admettrait-elle le jet glacé dont l'ironiste s'entend à refroidir son enthousiasme ?

Même note pour les gens du peuple. Ils vivent d'un certain nombre d'idées très simples qu'ils prennent au sérieux. Rien qui les révolte comme le doute moqueur jeté sur la vérité de leurs conceptions élémentaires. Gare à l'interlocuteur, quand ils le comprennent. Heureusement leur mentalité mal affinée les incline plutôt à une sorte de méfiance hésitante. Ils croient deviner, sentent la raillerie qui perce, ne sont pas tout à fait sûrs, se détournent en maugréant. Leur instinct ne les trompe pas; l'ironiste, dès qu'il s'attaque non plus à un individu isolé, mais à cet ensemble d'idées et de sentiments qui composent la mentalité d'une nation, se transforme en être antisocial. Il a vite fait de dissoudre les principes bien établis en fait de morale, de convenance ou de

1. PALANTE, *la Sensibilité individualiste*. Paris, F. Alcan, 1909, p. 45.

religion. Et puis après? Ceux qui se délectent à semblable besogne s'imaginent-ils vraiment avoir accompli une œuvre méritoire? L'ironiste nous répondra qu'il ne rêve nullement le bonheur de l'humanité et que la volupté de dire des choses vraies a toujours compté pour le moindre de ses soucis. Il lui suffit d'observer et de sourire. Soit; mais à une époque où le peuple se croit en droit de mettre en cause tous les postulats fondamentaux sur lesquels repose une civilisation — religion, propriété, armée — pareille attitude comporte de singuliers risques. Si l'ironiste, aristocrate intellectuel, n'est pas immédiatement compris, il trouvera pour répandre sa pensée des intermédiaires plus grossiers qui sauront se faire entendre. Le négateur aux sourcils froncés, le tribun emphatique qui se réclame de la suprématie de la raison, mettront au service de leur parole la vulgarité d'accent qui trouve crédit auprès des masses. L'ironiste persifle, le sectaire tire de cette musique légère motif à anathème à grand orchestre contre les conventions sociales.

Si le premier est père du second, ajoutons tout de suite que cette parenté ne renforce guère la justesse de leur cause. Les uns et les autres ont tort. Ils partent d'une idée primordiale fautive, confondent l'expression de la vérité scientifique avec les nécessités de la vie. Ils estiment qu'à la raison seule appartient le rôle d'organisatrice et de direction, comme si le rationalisme avait jamais inspiré des principes élevés et solides de conduite sociale. C'est l'expérience, née de la constatation des besoins journaliers, qui doit orienter le sens de nos jugements, non une analyse orgueilleuse et courte. Si l'ironiste est intelligent

(nous ne parlons pas du sectaire, qui ne compte pas), combien plus élevé dans l'ordre intellectuel est encore l'homme qui, tout en saisissant le côté imparfait des notions morales — devoir, conscience, honneur, — les défend avec ardeur, parce qu'il sait que ces formules sont encore les seules qui aient fait leurs preuves dans le sens civilisateur et social. L'ironiste apparaît à la façon d'un myope individualiste; il ramène les lois de l'univers aux limites de sa conception propre. L'homme vraiment intelligent commence au contraire par observer autour de soi. Il aura ses idées à lui en matière de science, de littérature, d'art; mais pour tout ce qui touche au mécanisme social, il subordonnera son opinion à la constatation des réalités, j'entends aux résultats d'une expérience poursuivie dans l'histoire des différentes nations. Et s'il est des instincts sociaux que l'humanité a défendus avec acharnement, à travers les diverses formes de civilisation où elle s'est agrégée, la vraie lucidité d'esprit consiste à compter avec ces besoins de notre nature, à ne pas en sourire et surtout à ne pas chercher à les extirper d'une main brutale et qui se croit énergique, parce qu'elle dévaste hors de propos.

XVI

LA MÉCHANCETÉ

La méchanceté est une curiosité perverse ou une réaction. Curiosité perverse chez l'enfant qui tourmente une bête; réaction chez ceux qui ont souffert

d'une piqure à leur vanité, d'une déception, d'une injustice. En fait, une douleur règne toujours au bout; elle attire ou attise. L'enfant la provoque chez l'animal qu'il torture, l'adulte la subit avant de montrer les dents. Pour être entraîné vers la méchanceté ou être poussé par elle, il faut l'intermédiaire d'un système nerveux qui frémit ou qui saigne : un instinct qui s'allume ou une plaie irritée. Enfants, femmes, hommes, toute l'humanité paie son tribut.

Les uns sont méchants par désir d'émotions fortes, les autres sous la poussée d'un sentiment ardent et contrarié. La méchanceté, par besoin de sensations neuves, annonce un caractère indiscipliné, rebelle aux nécessités de l'ordre social. L'enfant demeure livré à la férocité de la nature, l'adulte à l'égoïsme de ses instincts. Tout deux suivent les caprices de leur humeur; résister, le premier ne sait, le second ne veut.

Dans la vie, c'est plutôt aux méchants par réaction que se heurte la promenade quotidienne des hommes. Et cette rencontre est aussi plus désagréable. On a chance vis-à-vis des méchants simplement pervers de les croiser à une heure où leur passion satisfaite, ayant épuisé son objet, est débarrassée de l'épine qui les excitait au mal. Il n'en va pas de même des méchants par réaction. La haine est installée au cœur de la place et n'en sera pas délogée tant que vivra le sentiment blessé qui lui avait donné naissance. L'amoureux exècre ses rivaux, le vaniteux s'acharne après ceux qui ricanent de son panache, l'ambitieux écrase ceux qui lui barrent la voie et ainsi de suite. Les manières de nuire varient avec l'éducation et l'habileté des intéressés. Il y a des insultes qui ho-

norent et des compliments qui noient. Une méchanceté habile ne procède jamais par des attaques franches. Elle insinue, n'appuie pas, jette au bon moment un regard distrait sur la tare adroitement étalée et parle d'autre chose. Ou bien, au lieu de le rabaisser, elle exalte son homme, de manière à allumer l'envie dans le cœur de celui qui écoute. Les pires coups sont assésés par l'encensoir où brûlent les parfums.

La haine entre individus du même sexe est inspirée par une tactique plus adroite que celle qui excite le désaccord entre individus du sexe opposé. Une femme abîmera fort bien une femme et très mal un homme. Dans la carrière médicale par exemple, la femme du confrère délaissé ou malade essaiera de semer d'embûches la carrière du rival plus jeune ou plus couru. La petite ville, particulièrement, abrite des aventures de cet ordre. Elles sont peu dangereuses pour celui qu'elles atteignent. La haine féminine, si elle devient aisément tumultueuse et féroce, blesse moins qu'elle ne fait de bruit. La mesure qu'elle ignore lui fait dépasser les limites, la violence l'aveugle sur les nuances à ménager. Elle va trop loin, frappe trop fort. Et cela finit par ennuyer le pauvre monde qui veut bien qu'on médise du prochain, mais à condition de varier la chanson.

Les petites guerres déclarées entre femmes constituent au contraire et maintes fois des modèles de stratégie. Si les combattantes discernent mal le point faible par où elles toucheraient leur homme, elles possèdent dans l'esprit et parfaitement dressée

la carte des tendances dont le chatouillement provoquera l'exaspération la plus furieuse de leurs petites amies. Telle apparaît en effet la signature de l'art. Il ne trace pas une ligne inutile, le moindre trait concourt à dégager la vérité de l'expression. La méchanceté supérieure dédaigne les coups assésés à tort ou à travers. Elle étudie son sujet avant de l'aborder, prend des notes, range méthodiquement les défauts, isole les défauts chefs, ceux qui commandent les autres. Rien qui anéantisse un homme de science, fier de son œuvre, comme de lui démontrer, s'il se pique d'érudition, la légèreté de son information, ses fautes de technique s'il fait du laboratoire, ses erreurs d'interprétation, ses vices de méthode, ses plagiat inavoués, s'il aspire à des vues larges ou se décerne les lauriers d'inventeur. Chaque homme loge dans son caractère et ses aspirations une place plus vulnérable. C'est celle-là où le méchant enfonce sa dague.

Et puis après ? La méchanceté comme la passion des honneurs s'irrite aux succès qu'elle remporte. Une flèche bien ajustée aiguisé l'envie d'en lancer une seconde et celle-ci une troisième. En sorte qu'à force de troubler l'ennemi, l'assaillant finit pour perdre tout repos soi-même.

La vengeance, a-t-on dit, est la plus grande des voluptés. L'assertion est discutable ; d'abord parce que quelque doute se mêle toujours à la joie ressentie. On ne sait jamais si l'adversaire a jeté le cri de détresse attendu. S'il est fort, plus sa blessure saigne, plus il se tait et alors n'entendant aucune plainte, le méchant craint d'en être pour ses frais. Ensuite s'occuper de nuire à autrui, est vraiment une pi-

toyable manière de comprendre la vie. On néglige son développement propre; les végétations folles envahissent le champ de la pensée et les graines d'une culture sérieuse n'arrivent plus à germer dans les plates-bandes d'un cerveau qui se contente de nourrir des touffes d'ortie à l'adresse du voisin.

XVII

LE CYNISME

« Je suis persuadé, disait Barbey d'Aurevilly, que Diogène était, de nature, un homme très convenable, mais que le faubourg Saint-Germain d'Athènes avait exaspéré. » D'autre part, M. J. de Gaultier¹ écrit fort bien : « Le cynique a une propension à déprécier certaines valeurs, afin de s'édifier de son mépris à leur égard un piédestal au-dessus d'elles. » Il y a de tout cela dans le cynisme qu'on pourrait appeler spontané, par opposition à celui qui court les rues sous le nom de cynisme d'imitation. Un peu d'impatience, beaucoup d'orgueil inspirent l'attitude du cynique spontané. Ne parlons pas du cynisme goguenard, très honnête garçon au fond et qui raille pour provoquer l'ébahissement de la galerie. Le cynisme chez ce dernier est une plaisanterie d'attitude. Chez le cynique spontané, c'est un jeu d'analyse, âpre, amère, rigoureuse et sans pitié, ou ironique, souriante, dissol-

1. J. DE GAULTIER, Notes sur le cynisme (*Mercure de France*, 1^{er} sept. 1909).

vante, au hasard des caractères individuels. Les uns et les autres possèdent une vue perçante qu'ils doivent à l'acuité de leurs facultés critiques; ils cautérisent les verrues des mœurs, sectionnent sans pitié les champignons des conventions sociales. — Leur œil n'aperçoit que les défauts, les lacunes, les contradictions, le conflit perpétuel des paroles et des actes. Il demeure absolument fermé aux conditions générales de la vie qui, pour épandre ses eaux civilisatrices sur les terres, a besoin de canaux spéciaux et d'écluses en nombre. Les canaux et les écluses, ce sont les conventions et les croyances qu'il faut respecter, parce que seules elles opposent une digue efficace au désordre des instincts. Les erreurs individuelles ne comptent pas en regard des vérités d'ensemble pas plus que le flottement capricieux de quelque bûche ne préjuge du sens général du courant. Le cynique s'arrête aux bûches, il s'en empare, les soupèse, les dépouille et quand il met à jour quelques larves cachées sous l'écorce, le voilà au comble de la joie. L'inventeur génial ne pousse pas un cri d'orgueil plus triomphant.

Plus misérable apparaît le cynique par imitation. Il crache si les autres le font, et quand il a craché, se campe en attitude de héros. Diogène, avec sa lanterne, cherchait un homme en plein midi sur la place d'Athènes. L'eût-il découvert, il eût été capable de se pencher vers sa trouvaille. Je ne dis pas de lui rendre justice. Son orgueil s'y fût opposé. Mais enfin, il se serait dit à part soi : « Voilà quand même un caractère. » Le cynique par imitation serait fort empêché d'un pareil discernement. Il promène sa

lanterne, mais sans rien voir. Le seul grand homme, il le sait, c'est lui-même. Alors, pourquoi tant d'affaires ?

Socialement, le cynisme est le produit de la démocratie plus que de telle autre forme gouvernementale. L'exaltation de l'individu, propre à la formule démocratique, hisse chaque citoyen en aéroplane. Transporté dans les airs par les idées qui ont cours, le plus dénué s'imagine très ingénument dominer les mondes. D'un mot qu'il laisse tomber de sa bouche, il prétend démolir les lois de l'univers et les destinées des empires sont subordonnées aux volontés de son génie.

Nous autres, qui ne volons pas en aéroplane, une telle confiance nous étonne. Jadis, pour se prévaloir d'un air de supériorité sur ses semblables, un sujet était au moins obligé d'avoir fourni ses preuves. Aujourd'hui, non. Le cynisme suffit à tout. Intelligence, caractère, bonté, courage, générosité, les Diogènes d'estaminet déprécient ces qualités chez autrui à seule fin, dans le massacre général, d'en demeurer les uniques bénéficiaires

A constater ce renversement des valeurs sociales, de bons esprits se découragent. Ils ont tort. Quelques coups d'épingle ont vite fait de dégonfler ces ballons de baudruche et puis, sans même nous attarder à pareil amusement, occupons-nous d'une œuvre plus salutaire : au cynique qui dissout, opposons l'homme de volonté qui reconstruit. Chacun, pour notre part, nous disposons de quelques matériaux ; au lieu de les laisser s'effriter à l'air, sachons les rassembler

en vue de l'œuvre commune. Et le bonheur de tous en sera accru. Un arrière-goût d'âcreté, un écœurement fade suivent les besognes viles qui abattent les murs et ne savent que détruire. Faisons mieux : améliorons, modifions, adaptons les monuments vénérés par nos pères aux conditions de notre temps. Ces œuvres de restauration épanouissent autrement les âmes, car elles rentrent dans la vraie formule du travail humain, qui est d'édifier sans trêve ; le temps et la vieillesse, ces deux démolisseurs contre lesquels nous ne pouvons rien, se chargeront toujours suffisamment de la besogne qui ébranle et qui ronge.

XVIII

L'AVARICE

L'ouvrage intéressant que M. Rogues de Fursac¹ a fait paraître sur l'avarice nous permet de revenir sur certains traits dessinés par l'auteur et d'aviver le portrait à l'aide de quelques considérations surajoutées. Rien de plus exact que cette constatation primordiale :

L'avare ignore son vice, il s'y adonne à son insu, décorant et relevant des raisons les plus nobles, les preuves incessantes qu'il fournit de sa rapacité. S'il amasse tant d'argent, si le don du moindre sou lui est un arrache-cœur, s'il compte les morceaux de

1. ROGUES DE FURSAC, *l'Avarice. Essai de psychologie morbide*. Paris, Allain, 1912, 183 pages.

sucré du ménage, n'est-ce pas dans un but de prévision louable et pour mettre ses enfants à l'abri de la gêne ? Vous vous étonnez ensuite qu'une qualité aussi haute, un mouvement du cœur aussi riche s'obstinent dans les diverses marques de leur activité et refusent de céder, comme les névroses, à la pression des suggestions contraires. L'avarice n'est point une névrose, sachez-le : c'est la vigilance perpétuelle exercée sur sa fortune par une personne qui connaît la valeur de l'argent. Quelle impertinence de prétendre guérir une tendance aussi précieuse ! Bien heureux ceux que dore à leur naissance la caresse d'un semblable rayon. Vous prétendriez, à force de sollicitations et de persuasions de tout ordre éteindre l'éclat de cet incomparable mérite ! C'est œuvre charitable que de vous prévenir de l'inutilité de votre tentative. Les modernes sur ce chapitre sont unanimes et saint Thomas les avait précédés. Oui, saint Thomas lui-même, le grave auteur de la *Somme*. Quelque part, il parle de l' incurabilité de l'avarice et l'avenir n'a fait que confirmer la vérité de son affirmation.

L'avare est et doit rester avare. Il convient que le spectacle qu'il donne de son âme, spectacle largement étalé comme le sont les représentations de toutes les hideurs inconscientes, écarte à jamais du dessein de l'imiter tous ceux qui seraient tentés de s'engager sur sa trace. Or, le pauvre pourvoit à cette nécessité avec un luxe d'épouvantails qui feraient reculer l'ami le plus résolu. L'avare agrmente son vice d'une série de défauts et de lacunes qui ne rivalisent entre eux que par le degré de répulsion

qu'ils inspirent. C'est tout d'abord l'absence totale de dignité.

A quels compromis, quelles abdications, quels abaissements, quelles vilénies ne consent pas une âme où entre la passion du lucre ! Dans les relations mondaines, l'affection désintéressée, la communauté d'âme ne comptent pour rien. Ce qu'il faut, ce sont des gens titrés, des personnages officiels, dont l'appui se traduise à l'occasion par l'obtention d'un avantage matériel.

Il faut les recevoir alors, ouvrir un salon, inviter des convives ? Qu'à cela ne tienne. Harpagon a engendré des générations innombrables de descendants dans l'art d'alléger un menu. On peut même affirmer que le goût douteux, qui règle la disposition de la table, s'accordera avec la grossièreté des mets et l'horreur des vins. L'avare est l'ennemi du sens esthétique. L'intérieur le plus modeste révèle maintes fois le sentiment d'art qui a présidé à son ordonnance. Chez l'avare, la vulgarité et la banalité s'épanouiront comme sur une terre de choix.

Tout à l'heure vous parliez de le corriger. Quelle candeur ! Son vice est contagieux, il le communique à son entourage.

Comme tous les possédés d'une idée fixe, il jouira d'un pouvoir dominateur sur ceux qui l'approchent. La femme inoculera son virus au mari et réciproquement.

Un chapitre non moins curieux serait à ajouter sur la déformation que l'avarice impose aux autres sentiments dont le parfum plus discret ne luttera jamais avec l'arome âcre qui émane de l'avarice : je

veux dire l'amour, l'ambition, la vanité. Les deux premiers se satisferont aux moindres frais, bien entendu, mais pour la vanité, quand elle règne à l'état de tendance dominante, le conflit entre ses exigences et les refus épouvantés de la ladroterie ne laisse pas d'être fécond en constatations réjouissantes. La lutte entre l'intérêt qui éteint les lumières et le besoin d'éblouir la galerie ne se poursuit qu'à la faveur de mille combinaisons et manèges dont le spectacle, pour l'observateur attentif, vaut la plus amusante des comédies.

M. Rogues de Fursac ne s'étend pas sur ce chapitre. Une pièce fort gaie en pourrait être tirée, aussi bien un acte du Grand-Guignol, dans la manière bouffonne, que trois actes au Théâtre-Français, selon le rite classique, où l'intrigue reposerait sur les chocs de sentiments contradictoires qui s'agitent dans l'âme des personnages.

XVIII

Le caractère habituel de l'avarice féminine a été bien indiqué par Marion¹. « Ce n'est pas tant l'amour du gain, écrit-il, le désir actif d'acquérir, que la lésine proprement dite, la répugnance à se dessaisir. » Dans sa satire X, Boileau a cinglé, en cinquante beaux vers, la rage malfaisante d'une femme avare qui sévit dans l'intérieur de son mari, magistrat judicieux et d'illustre maison. Le trait est forte-

1. MARION, *Psychologie de la femme*, A. Colin, édit., p. 121.

ment poussé et le dessin vigoureux. Toutefois on ne saurait tout dire.

Il est un type au moins que ni Boileau ni Marion n'ont croisé au passage. Celui de la femme avare pour les autres. Vis-à-vis d'elle-même, elle se permet souvent de fortes dépenses. Mais ces dépenses sont l'effet d'un autre sentiment, d'un sentiment associé, le besoin de paraître, de briller, de se parer, d'attirer l'attention. La femme se pique d'éblouir la galerie et y parvient, mais pour l'observateur, au prix de quelles concessions curieuses, de quelles luttes intimes avec le sentiment contraire qui, rivé aux fers d'une économie sordide, implore, se débat et regimbe.

La femme avare et vaniteuse aura des bijoux. Ses diamants seront gros comme des bouchons de carafe, mais leurs feux éteints dénonceront une eau douteuse. Et les perles ? Admettons leur authenticité. Elles auront un orient dépoli et terne. Diamants au rabais, perles au rabais, tout cela sort des boutiques des revendeurs.

Scintillante sous ses bijoux fatigués, la femme avare pour les autres paradera avec une insistance qui devra rappeler à chacun qu'elle porte sur sa personne un capital dont, au plus juste titre, elle soupèse la valeur. Eût-elle fait la meilleure des affaires dans l'acquisition de ses diamants jaunis et de ses perles mortes, pour les emporter, il a fallu déboursier tout de même, et cela est bien dur. Un pareil effort sur soi vaut bien l'admiration. Et en effet, dans le monde quelqu'un admire : le mari dont l'habit minable luit dans le dos, et dont le pardessus accroché

au vestibule date de la première année du mariage, le mari privé de tous les petits comforts qui font l'ornement de la vie, mais qui a tellement l'habitude d'être dépouillé qu'il ne s'aperçoit pas de la détresse de sa garde-robe. Il admire et promène sur l'entourage un regard scrutateur. Son sentiment est-il partagé? Mieux qu'un autre, il sait qu'il convient d'admirer, car à force de l'entendre répéter, il a retenu combien cela coûte et quelle occasion merveilleuse représente chaque acquisition chez le revendeur.

Seulement, la femme avare pour les autres ne se borne pas à économiser sur les vêtements de son mari et à le condamner à l'éternité de son habit de soirée. Aisément, elle sort de son rôle de laderie étriquée et se lance dans la fébrilité d'une cupidité active. La passion de garder se renforce chez elle de la passion d'acquérir. Double infirmité dont l'aveuglement fait aisément perdre la notion du bien et du mal. Si le mari est honnête, à quels assauts n'est point exposée sa force de caractère! C'est une chose difficile d'allier l'amour immodéré de l'argent avec une probité de conscience qui ne transige pas. D'autant qu'il faut résister à toute heure, car rien ne pique la volonté d'une femme comme l'aiguillon d'un sentiment exclusif et tumultueux.

Elle devient autoritaire, impérieuse, se cabre contre la plus timide velléité d'opposition. Au milieu de ce ciel menaçant et toujours prêt à la tempête, cherchez maintenant les lueurs d'un rayon, un geste discret, une parole douce, une délicatesse de pensée. La femme avare, et surtout la femme avare pour les autres, pousse à l'extrême l'indiscrétion, la dureté du cœur, la vulgarité de sentiments. C'est la plus

opiniâtre des quémandeuses, frappant aux portes sans vergogne, ne se laissant rebuter que par un congé en règle, formulé dans les termes les plus significatifs.

Du coup alors la lumière se fait. La femme avare a compris. Elle sollicitait, on se dérobe. Par cet effet d'optique assez familier qui répand sur la figure d'autrui les images des défauts dont on est affublé soi-même, elle aperçoit sur le front de son interlocuteur, écrite en gros caractères, la liste de toutes les petites bassesses d'âme qui impriment, à son train de vie à elle, les raisons de son activité quotidienne.

L'avarice est un vice qui ne s'extirpe pas. Tellement a-t-il pénétré dans le sang qu'il se transmet même par hérédité, mais non sous une forme toujours pareille. C'est une branche dont jaillissent des bourgeons disparates. A père avare, fils prodigue, dit le proverbe. Mais à mère avare, fils avare, ou médiocre et d'esprit subalterne, rentre dans une autre et plus universelle formule de vérité. Une femme avare annonce des sentiments affectifs desséchés. Comment, à des fils qui héritent d'ordinaire de la sensibilité maternelle, pourra-t-elle léguer autre chose qu'un esprit demeuré étroit, puisque la puissance de sentir vivement leur a été refusée de par la conformation de naissance ?

XIX

LA PARESSE COMBATIVE

Rien de plus répandu que la paresse combative. On dispute à s'arracher les yeux sur des questions qu'aucun des interlocuteurs ne s'est donné la peine d'approfondir. Et les épithètes malsonnantes s'entrecroisent, les ripostes sifflent, et nul ne sait ce dont il parle. Ce travers de s'emporter à propos de sujets où son incompétence est notoire appartient particulièrement au Français. Notre époque, en l'instituant, sans éducation préalable, juge souverain en matière de gouvernement, fournit, à son tempérament combatif, matière à discussions aussi niaises qu'enflammées. Les formules agressives se répètent dans les mêmes termes. Rien qui ressemble plus à une discussion du Café du Commerce à Castelsarrasin qu'une discussion du Café du Commerce à Pont-à-Mousson.

Dans les diverses professions le même tour d'esprit se retrouve. Envisagé à ce point de vue, le syndicalisme apparaît comme une force collective qui dispose du succès à condition de subordonner la pensée de tous à la direction des meneurs. Le triomphe dans le combat est assuré par l'absence de pensée individuelle chez les soldats. En sorte que la paresse combative, organisée dans un sentiment de discipline, rapproche du but à atteindre et compense la banalité des sentiments particuliers par l'avantage

des résultats généraux. C'est une diminution intellectuelle qui sert à l'intérêt des partis. Ne médisons toutefois pas trop de cette intervention de la discipline. Elle est la suprême contrainte exercée sur elles-mêmes par de grandes âmes et n'a rien à faire avec l'allure moutonnaire qui range en troupeau les masses pérorantes et vides.

La paresse combative est une sorte d'instinct né à la fois de l'amour-propre qui pousse à parler et à agir, et de la répugnance, voire de l'impossibilité que chacun apporte à la réflexion personnelle. La vertu de cet instinct est de favoriser les associations et les groupements où ceux qui parlent un peu plus fort, sans forcément réfléchir davantage, ont imposé le respect et fait prévaloir leur autorité. Rien de plus faux que de croire à l'intelligence des chefs de groupe. Ils ont le verbe haut et l'éloquence facile. La griserie des phrases les aveugle; la constatation des réalités leur échappe. L'association en un même homme du talent oratoire et de la pensée vraiment personnelle est tellement rare, qu'il faut remonter dans l'antiquité jusqu'à Cicéron pour retrouver l'exemple d'un pareil prodige. Encore Cicéron ne s'embarrassait-il nullement dans ses discours de considérations originales. Il les réservait pour des écrits philosophiques. Dire des choses neuves à un auditoire est la meilleure manière de ne pas être entendu. Ce que réclame un public qui écoute, c'est avant tout le plaisir de ne pas exercer son attention. Épargnez-lui l'horreur de réfléchir, une grande sympathie sera acquise à votre esprit de prévoyance.

Parlant des hommes, les femmes disent volontiers « ce sont des enfants ». Leur jugement part d'une observation exacte. La paresse combative est un legs de la mentalité infantile. Les gamins s'administrent des bourrades et nourrissent l'horreur du travail. Les hommes continuent. Seulement la chaîne de leurs idées étant plus paresseuse et leur amour-propre plus profondément enraciné, une fois leur plan de bataille engagé ils y persévèrent et ne varient plus. Des gamins qui se battent jouent l'instant d'après ensemble. Les hommes, j'entends le grand nombre, ignorent ces changements d'attitude. La paresse d'esprit fixe dans la pose adoptée. Hommes à principes, se chuchote-t-on à l'oreille, en parlant d'eux. Au seuil de la vieillesse, ils rééditeront les arguments de la vingtième année, et leur visage prendra une expression terrible pour enfoncer des portes ouvertes. M. Faguet¹ rapporte à ce propos un souvenir curieux. En 1866, les Français se réjouirent de Sadowa qu'ils considéraient comme une victoire nationale, parce qu'elle abaissait la maison d'Autriche. C'était là une idée vieille de deux siècles et demi chère à Richelieu. Les générations avaient passé, les conditions de milieu s'étaient modifiées du tout au tout, l'état d'âme d'un Français de Louis XIII était demeuré celui des sujets de Napoléon III.

Si les étrangers bataillent un peu moins sur des nuées, ils persévèrent comme nous dans des appréciations dont l'énoncé se poursuit identique à travers les siècles. L'Allemagne déteste la France actuelle.

1. FAGUET, *Discussions politiques*. Société franç. d'imprimerie, 1909, p. 224.

Depuis Napoléon I^{er}, les motifs de sa haine ne se sont pas renouvelés. Bien au contraire, puisque nous avons été battus en 1870. Mais le sentiment héréditaire se transmet dans sa verdeur initiale, et nous serions bien naïfs de nous leurrer de quelque illusion à cet endroit.

La paresse combative fait épouser aux hommes les querelles de leurs pères. Ils en parlent avec véhémence, comme si elles se fussent exercées à leurs dépens. Le véritable objet de ces haines ancestrales n'est point de réveiller des indignations légitimes. Il se borne à servir de thème à des déclamations vengeresses qui fournissent à chacun la preuve bruyante de la place qu'il occupe dans le monde.

« Je dis des sottises, donc je suis. » Descartes, lui, se contentait de penser.

Entendons-nous. Les sots ont existé de tous temps. Au dix-septième siècle, toutefois, leur infériorité ne leur créait pas un titre exceptionnel à l'admiration de leurs contemporains.

XX

LES APATHIQUES VIOLENTS

Les apathiques violents — moutons enragés, les baptise le gros public — aux périodes de calme ont un trait commun qui les caractérise : le besoin de bavardage, mais un bavardage spécial, puéril, nourri de petits faits et lardé de médisances, entamé sur un

trottoir ou à l'office et poursuivi infatigablement. Au contraire de l'apathique doux qui peut être doué d'un esprit agile, l'apathique violent a les articulations mentales quelque peu rétives. Pas moyen de leur imprimer un pli. Une fois qu'elles se sont fixées dans une attitude, elles y restent. Ce sont morceaux de bois et bûches d'une rigidité irréductible. La violence de pareilles natures n'est autre que l'étincelle qui jaillit du frottement de ces masses rugueuses et sèches.

Parce qu'il comprend lentement, l'apathique se fâche, et parce qu'à l'état normal son activité s'épanche en paroles, il ne trouve d'autre diversion à l'irritation intérieure que l'injure torrentielle et débordante. Le canal de décharge est le même : la bouche ; mais la salive se mue en bave aux heures de fureur. Puis tous les modes d'expression insultante étant épuisés, le calme renaît, l'écoulement tiède et monotone reprend sous un robinet en plaintes qui prennent le ciel à témoin de la détresse d'une semblable destinée.

L'éducation, si elle n'a pas adouci dès le principe la violence des explosions, ne saurait, l'âge venu, recouvrer une faculté de redressement qu'elle a perdue dès la dixième année. Joseph de Maistre assignait ce terme pour la formation du caractère moral. Le tour de l'humeur se corrige jusqu'à la même limite. Plus tard, le pli est pris. On reste violent parce que mal élevé. Un gamin qui, à dix ans, tempête et crie, sera à quarante un bonhomme qui hurle. Nous disons bonhomme, ne voulant en aucune façon désobliger le sexe aimable que dans ses plus mauvais moments

nous savons être la suavité même et la douceur.

La pression de certaines pédales déclanche la bourrasque, et ces pédales sont prévues au gré de la diversité des tendances dominantes : jalousie, cupidité, désir d'avancement, rage de décorations, — nous ne disons pas ambition, l'ambition étant un sentiment noble qui ne se satisfait pas à ces vanités de parade et appartient à des natures plus relevées.

Petits commerçants, et surtout petits fonctionnaires, petits employés, chefs de bureau : voilà le plâtre d'occupations où se moulent, avec le plus de complaisance, les tempéraments de cet ordre. Ils n'ont point grand'chose à faire, demeurent assis à des pupitres, se jalourent entre eux, détestent leurs chefs et, le soir venu, rentrés au domicile, se soulagent de la bile emmagasinée en la déversant en invectives furieuses contre un oubli de leur femme ou une distraction d'un enfant. Les représentants du sexe qui rentrent dans la même formule d'humeur attendent patiemment leur mari, aux heures des repas. Il est bien obligé de manger, le malheureux. Aussitôt qu'il ouvre la bouche, attention ! Mais non, il n'y pénètre que les aliments, la galanterie nous empêchant de prêter l'oreille aux aménités verbales qui s'y déversent avec eux.

Le ménage de l'apathique violent offre ce contraste que la santé de l'un est faite des malaises de l'autre. Avant la scène, l'apathique violent est triste. Il a reconquis son équilibre après. Le partenaire, lui, est bien portant avant et digère mal après. La sérénité de l'un éveille la dyspepsie de l'autre.

La tachyphagie, mot barbare pour exprimer un

repas pris à la vapeur, est le résultat de ces querelles de foyer.

Il avale trop vite, le malheureux, ou la malheureuse, à l'oreille duquel sonnent des propos désagréables. « Manger lentement », tel est le conseil médical. « Vous en parlez à votre aise, clament en chœur les intéressés. Il faut un bel empire sur soi pour demeurer impassible devant la tempête; pour peu que les digestions soient pénibles, cette possession de soi devient singulièrement précaire. » Il faut manger lentement, quand même, répétera l'ordonnance. C'est le seul remède. D'abord, la digestion se fera toute seule et il ne sera pas nécessaire de remplacer le service de table. Se jeter les assiettes à la figure serait sans doute l'expression instinctive du premier mouvement. Mais il est fâcheux et dépourvu d'atticisme. Les fragments de vaisselle jonchent le parquet et ce désordre manque d'élégance. « Mangez lentement et ne dites rien », conclurez-vous, pour la dernière fois. Et cela est plus sage que la formule de Candide. Cultiver son jardin, comme il le conseille, ne vaut rien après les repas. Du repos et de la méditation, voilà ce qui convient, et se répéter au surplus la maxime de Marc-Aurèle : « Les choses ne sont rien par elles-mêmes; elles ne valent que par l'action qu'elles exercent sur notre sensibilité. »

XXI

LES AIGRES

Plaignons les aigres. — Avant de devenir une peste pour les autres, ils sont, comme disait une bonne femme, un choléra pour eux-mêmes, — et cette maladie a sa raison profonde : elle provient d'une inadaptation aux conditions du milieu. — L'aigre manque d'acclimatement. L'air ambiant pour ses poumons est irrespirable, il empoisonne, au vrai sens du mot. De là, les réactions amères et bilieuses, à paroxysmes colériques.

L'aigre ne s'adapte pas, parce qu'il est sot ou parce qu'il est malade. — Les associations d'idées chez lui évoluent avec nonchalance. Cette lenteur prend sa source ou dans la mentalité du sujet figée de naissance, ou dans les entraves apportées à son agilité par un encombrement de déchets d'origine digestive, hépatique, rénale. Si les circonstances extérieures dérangent une semblable disposition mentale, comment répondrait-elle à ce trouble, sinon par une explosion de bile ? La gaité, le charme signifient succession rapide ou aimable des images mentales. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'axiome de Spinoza : « La joie est le passage à une perfection plus grande », c'est-à-dire la joie est le signe que le cavalier a enfourché sa monture et ne se tient point immobile, les bras ballants, devant une borne du chemin.

Toute une psychologie jadis avait été échafaudée sur les variations dans l'association des idées : ce qui est certain, c'est qu'un des éléments fondamentaux du caractère — le tour de l'humeur — est subordonné à ce mode d'activité ; non point totalement, sans doute. — On voit des sots qui demeurent doux en dépit des modifications imprévues de la température morale. Seulement, pour peu qu'une certaine véhémence de sentiments s'adjoigne à la raideur dans la circulation des idées, l'aigreur éclate, et son explosion peut être prévue avec la même précision que le passage d'une éclipse.

Associations d'idées paresseuses, violence dans les manifestations des sentiments, c'est de cette double combinaison que sort l'aigreur de l'humeur. — Et les roquets, me direz-vous ? Mais, les roquets obéissent à une psychologie de même ordre : ils grognent, ils jappent, n'acceptent d'un étranger une caresse qu'en grommelant et les dents menaçantes. L'étranger pour eux, c'est le fait nouveau. L'œil mauvais, ils flairent et s'en écartent. — Défaut d'adaptation, comme chez les aigres.

Seulement, l'aigre peut en plus être un intoxiqué ; qu'il digère avec peine, élimine mal, autant de causes qui renforcent le fiel de son âme. — Quand ils sont malades, ce ne sont plus seulement les roquets, mais tous les chiens en général qui sont pris de l'envie de mordre. — L'aménité de l'humeur est faite de légèreté et de souplesse, chez les animaux, de compréhension lumineuse en plus dans l'espèce humaine : tous ces éléments d'équilibre aimable s'obscurcissent au cours de la maladie.

Ces considérations ont leur répercussion immédiate dans le domaine judiciaire. Que de divorces prononcés pour « incompatibilité d'humeur » ! Le terme est impropre et ne spécifie qu'une résultante. — Pourquoi les hérissements réciproques et l'acrimonie du commerce journalier ?

Répondons : sottise ou intoxication et parfois les deux. Pour la première, pas de remède, c'est incurable. Mais pour les autres, régularisons la digestion, favorisons la circulation de la bile, veillons à une bonne élimination rénale.

Tout médecin doit être doublé d'un psychologue. La réunion des connaissances techniques et de la faculté de pénétration morale n'a pas seulement pour effet de lui faciliter sa tâche de clinicien, — elle a pouvoir d'opérer la réconciliation de nombre de ménages. Vous me direz que les conjoints, de cette intervention apaisante, ne lui garderont pas toujours une reconnaissance bien émue. C'est possible, parfois même le quitteront-ils comme médecin. — Tout arrive.

Il convient seulement de faire son devoir. A quoi bon la philosophie, sinon à nous prémunir contre les risques des ondées de toute sorte, professionnelles ou autres, qui se déversent sur nos épaules ?

L'abbé Jérôme Coignard a prononcé sur ce chapitre des paroles sages, renouvelées de l'École socratique. Empreintes d'un accent de vérité éternelle et profonde, elles n'offrent d'autres inconvénients que les difficultés de leur application journalière.

XXII

L'HOMME QUI MANQUE LE TRAIN

A la prendre par ses types les plus opposés, l'humanité se divise en deux sortes d'esprits très distincts : ceux qui manquent le train et ceux qui arrivent à la gare, bien avant l'heure.

L'homme qui manque le train, par cette seule particularité de sa vie pratique dessine à grands traits la vérité profonde de sa physionomie. Ou c'est un étourdi, ou c'est un mou. Devant le guichet fermé, l'étourdi s'étonne et le mou s'éploie. Il accuse sa malchance, maudit les fâcheux qui l'ont retenu et les encombrements de voitures qui ont entravé la circulation. En quoi sa candeur se fait jour. Les importuns n'attardent que ceux qui leur prêtent l'oreille et les arrêts des véhicules sur la voie publique rentrent dans la catégorie des empêchements dont il convient d'avance de supputer la durée possible.

Laissons, si vous le voulez bien, l'étourdi, papillon qui vole et tourbillonne et s'abat sur tous les scintillements de la route. Le mou manque le train parce qu'il est hostile à l'action, trop heureux de favoriser la tendance qui lui est chère, en reculant jusqu'à la dernière minute le moment de son départ. Brave cœur certes et sensible, se désolant de la guigne, mais puisant dans son chagrin un motif de plus pour demeurer sur place et distiller sous le hall vide

voyageurs toute l'amertume de sa peine. Peut-être a-t-il pressé les derniers pas pour être à l'heure ; maintenant que le train est parti, à quoi bon se hâter ? D'autres occupations l'appellent : avant de s'y rendre, il demande à réfléchir. Par où commencer ? Voilà pourquoi d'un geste lent il allume une cigarette et semble attendre quelqu'un. Mais ce quelqu'un, ce n'est point un semblable en chair et en os, c'est la pensée secourable et libératrice qui peu à peu se fraie un chemin, se dégage des tiraillements en divers sens qui la retiennent et parvenue à la conscience, conquiert la volonté et indique la direction à suivre.

A coup sûr, ce ne sera pas pour rentrer chez lui. L'homme qui manque le train aime à muser, multiplie les occasions de justifier ses flâneries et d'excuser la lenteur de ses déterminations. Sa femme s'impatiente à la maison, il le sait, mais ne se presse pas pour si peu. Manquer le train une fois par hasard, c'est chaque jour se présenter en retard aux heures du repas. Rien à faire pour corriger une semblable nature. On la gronde. Elle boude. Et le pli de rancune une fois dessiné se fixe. Le roulement de plusieurs jours est nécessaire pour en effacer la trace.

Ce revers de la médaille est heureusement corrigé par d'excellentes dispositions d'âme. Ne manque pas le train qui veut. Il faut de la bonhomie, de la bienveillance, une vue optimiste des hommes et des choses. Ne perçant pas l'écorce, le mou estime les hommes intelligents et ne compte que des amis parfaits.

Honnête et loyal, il l'est d'habitude ; pour aller au mal d'un geste délibéré, il faut un élan dont il se sent incapable. Non pas qu'il ne commette parfois

de petites vilénies; mais il ne s'y résigne que d'une façon passive et poussé par une main étrangère. Ponce Pilate, si les chemins de fer eussent existé de son temps, était homme à manquer le train.

Malades, ces sortes de tempérament résistent peu; avec l'aspect d'une santé florissante, ils seront tout de suite à bas. Alors que les nerveux se défendent avec des réactions tapageuses, l'homme qui manque le train dégringole la pente avec une rapidité tragique. La pneumonie lui est redoutable. De toutes les maladies, il n'en est pas une qui fasse jouer au grand jour et avec une telle précision les ressorts profonds de l'organisme. Le rouage qui avait subi la fêlure la plus insignifiante, se révèle dans toute l'étendue de son dommage.

L'homme qui manque le train assigne à la pneumonie un pronostic sévère. Pour peu qu'à l'aide d'alcool consommé à l'ordinaire, il rétrécisse encore le cercle de ses lignes de combat, la maladie a vite fait de prendre l'offensive et de forcer les positions. En sorte que de tous les départs, c'est celui pour l'autre monde où l'ironie du sort le fait seul arriver avant l'heure.

XXIII

L'ENNUI

Le docteur E. Tardieu ¹, pour ceux qui ne le savent pas, est une âme désabusée et frileuse qui habite un

1. *L'Ennui*. Étude psychologique par ÉMILE TARDIEU, 2^e édit., revue et augmentée. Alcan, édit.

pays de soleil, à Valreas, dans le Vaucluse. Il voit très peu de malades, car les forces lui défont très vite, et a réfugié son activité dans le seul domaine qui lui demeurerait ouvert, celui de la pensée. Doux, accueillant aux débutants, ne redoutant rien tant que de faire de la peine, il se promène, rêve, écrit et recommence. C'est un idéaliste qui a l'horreur des choses brutales et vulgaires. Sa langue ferme a des rayons, et sa pensée forte s'attendrit sur les joies douces du foyer et « le charme savouré des pièces closes ». La dernière édition de son livre est enrichie d'une note où l'auteur affirme à nouveau que le culte de l'idée de patrie est un des remèdes de l'ennui. « Quand on peut se dévouer à une grande cause, nous écrit-il, on ne s'ennuie pas. »

Sur un point toutefois, je me permettrai de ne pas partager totalement l'opinion de M. E. Tardieu. « L'ennui, écrit-il (p. 239), réalise une économie de nos forces... il est l'équivalent du repos. » Cela dépend, ce semble, des natures. Les caractères apathiques, les corps souffrants, les esprits mous auxquels par impuissance ou difficulté d'action, répugne l'excitation du mouvement et la lutte, sans doute, dans leur effort à surmonter les résistances de l'instinct, tombent, une fois cet effort accompli, dans un état de défaillance ou d'abattement dont l'ennui apparaît comme un des modes d'expression. Pour les actifs, il en va autrement. L'objet manquant au besoin d'activité qui les tourmente, ils peuvent, les bras ballants, s'ennuyer de temps à autre. Mais cet ennui nous semble plutôt agir à la façon d'une fatigue que d'un repos vrai. « La vitalité limitée dont nous disposons, dit M. E. Tardieu, a ses éclipses périodiques. » Cer-

tainement, mais ces éclipses, elle les réalise dans le sommeil. L'ennui — chez un actif — tout juste parce qu'il est la signature d'une adaptation défectueuse aux conditions du moment, entraîne une régulation imparfaite des échanges nutritifs et peut-être engendre des troubles dans les sécrétions internes, suivies à leur tour d'un épuisement plus marqué.

Ces réflexions s'appliquent dans un même ordre d'idées au chapitre que M. E. Tardieu a consacré à *l'Ennui chez la femme*. Ah ! il n'est pas galant, notre philosophe. « La femme, écrit-il, sera curieuse jusqu'à l'indélicatesse, bavarde jusqu'à l'imprudence, agitée jusqu'à la folie... sa minorité irrévocable la tient dans un sourd agacement, son malheur est d'être femme et cette pensée la dresse en ennemie de l'homme contre qui elle instruit des procès de jalousie, de haine, de méchanceté. » Objecterez-vous à l'auteur que la société d'une femme, en dépit de ces méchants défauts peut rayonner de quelque charme. Tout de suite il a sa réponse : « C'est l'ennui, nous apprend-il, qui fait sa langueur ravissante, son âme grosse de chimères, l'énigme de son regard voilé... Et l'homme s'est exercé au langage fleuri, il a inventé le luxe, les arts de la paix, la gloire de la guerre, afin d'exorciser l'ennui de la femme. »

M. E. Tardieu n'aime pas la femme, c'est évident, elle est un encombrement dans la vie, une complication, une fatigue. Ceux qui liront les pages qu'il lui a consacrées, ne seront pas prêts à convoler en état de mariage. Et cependant un doute nous reste. La femme est un joug, sans doute, mais c'est aussi une disci-

pline. Et quand elle est aimable, cette discipline se double d'une excitation salubre à tout l'organisme. L'homme se sent plus alerte, plus vigoureux et, de ce fait, se munit d'armes nouvelles qui le défendent contre l'ennui.

CHAPITRE II

LES BESOINS AFFECTIFS DES GRANDS HOMMES

I

Les grands hommes ont des besoins affectifs intenses et difficilement satisfaits. Ils prennent feu pour leur art, un idéal, une grande cause, et quand une passion noble n'enflamme pas leur âme, ce sont les femmes qui en emplissent les rêves. Viennent l'âge, l'affaiblissement physique, une grande détresse entre dans ces cœurs. Le besoin d'aimer a gardé toutes ses exigences ; mais le monde s'est refroidi autour d'eux. Il est allé aux jeunes et c'est au tour des nouveaux venus à triompher. Alors le découragement sombre, une douleur que rien n'apaise ravage ces natures géniales et déçues. Le seul sentiment qui ait pouvoir de verser un peu de douceur sur leurs plaies saignantes est le sentiment religieux.

Le beau volume de M. de Cyon : *Dieu et Science*, nous livre, dans le dernier chapitre, le nom de tous les hommes de science qui, célèbres au cours de

leur vie, ont trouvé dans cet amour idéal et ce culte de la bonté suprême, le courage de la résignation et l'aliment que réclamait leur soif d'infini.

Les grands artistes sur cet article ressemblent aux hommes de science. Wagner, triste, maladif, se sauve loin du monde dont, écrit-il, « il détourne la vue en frissonnant de dégoût ». Il se jette dans la foi et disait à un ami qui le regardait avec surprise, murmurant à table ses prières : « Oui, je crois, je crois en mon Sauveur. » Parsifal n'est pas un mythe. Quand il répond aux cris de souffrance d'Amfortas, par les paroles de félicité et de vie : *Selig im glauben, Selig in Liebe*, l'auteur de ce chant divin s'identifie à son héros et son âme s'exprime à travers la sienne.

Combien plus malheureux Berlioz ¹. Il est seul, n'entend plus que l'affreux duo chanté à son oreille, pendant l'activité des jours et au milieu du silence des nuits, par la voix tragique de l'isolement et l'accompagnement sourd de l'ennui. Aucun espoir ne le soutient ; il ne croit pas en Dieu, nie l'immortalité, la gloire, le beau, le bien. Lui-même qu'est-il, sinon une machine inexplicable « qu'il laisse faire parce qu'il ne peut l'empêcher de fonctionner ». « Je suis dans ma soixante et unième année, écrit-il ; je n'ai plus ni espoirs, ni illusions, ni vastes pensées. Je suis seul ; mon mépris pour l'imbécillité et l'improbité des hommes, ma haine pour leur atroce férocité sont à leur comble et à toute heure je dis à la mort : « Quand tu voudras. »

1. ROMAIN ROLLAND, *Musiciens d'aujourd'hui*. Hachette édit.

Alors ce besoin d'aimer qui se tournait, parce que non satisfait, en imprécations et en blasphèmes, se souvint tout à coup. Le vieillard avait gardé une amie d'enfance. Elle habitait Meylan, près de Grenoble ; mais combien vieille ! Elle était grand'mère et avait soixante et dix ans. Tout l'amour du vieillard se reporta sur cette pauvre créature, flétrie par l'âge et les deuils. Il fit le pèlerinage de Meylan et lorsque l'amie, stupéfaite, chercha à lui faire entendre raison, il se mit à sangloter. Il n'avait qu'un rêve, « être à ses pieds, la tête sur ses genoux, les deux mains dans les siennes et finir ainsi ». A Paris, il ne supporte l'existence qu'en songeant à l'habitante de Meylan. Il se réjouit de passer un mois auprès d'elle, en automne, et déclare qu'il mourrait « dans cet enfer de Paris, si elle n'avait permis de lui écrire et si, de temps en temps, il ne lui arrivait quelques lettres d'elle ».

Berlioz habitait dans la rue de Calais, à Paris ; il avait l'horreur de son logis dont les fenêtres ne s'ouvraient que sur des murs et, comme bruit du dehors, laissaient entrer, avec le roulement des voitures, les glapissements du perroquet du concierge et les chants des blanchisseuses dans la cour. Son œuvre, il était convaincu qu'il n'en resterait rien ; il se reprochait de n'avoir pas brûlé ses partitions, furieux tour à tour d'avoir eu l'illusion de son talent et que les hommes eussent l'audace de le discuter, alors qu'ils se montraient inaptes à le comprendre.

Il répétait les vers d'Eschyle : « Oh ! la vie de l'homme ! lorsqu'elle est heureuse, une ombre suffit à la troubler ; malheureuse, une éponge mouillée en efface l'image et tout est oublié. » Lorsqu'il rendit le

dernier souffle, il revit en image la pauvre vieille grand'mère de Meylan ; mais pour lui tenir la tête et entendre ses derniers mots, elle n'était pas là. Ainsi finit, malheureux et dans une chambre solitaire, un des plus audacieux génies qui aient enrichi la musique d'accents où, dans le frémissement et la fièvre de la vie, palpitaient la fougue et l'emportement des passions.

II

LES ÉCHAPPÉES FANTASQUES DES GRANDS HOMMES

Une des rares maximes de Confucius qui ne ressemblent pas absolument à une réflexion de concierge, est celle où il parle de l'attitude de l'homme supérieur : « Il n'est pas le même, dit-il, dans son intérieur et dans la rue. » Plus l'homme est de race, plus nombreuses évoluent les personnalités parfois bien diverses qu'il abrite côte à côte dans l'unité de son enveloppe. Aux époques de vie agitée et libre, ces tendances s'épanouissent largement au soleil. La Renaissance Italienne a vu nombre d'artistes qui cumulaient, avec les dons du génie, les impulsions du criminel et jouaient du stylet, ou maniaient le poison avec la sérénité de professionnels endurcis. Au lieu des penchants sauvages ou honteux, c'était chez d'autres la multiplicité des aptitudes intellectuelles. Quelle figure comparable à cet égard à celle de Léonard de Vinci ! Peintre, sculpteur, musicien, ingénieur, géomètre, inventeur de machines de guerre, il

excellait dans toutes ses tentatives et l'étincelle, celle qui anime toutes les œuvres de marque, brillait dans la plus modeste de ses productions.

Un trait commun relie entre eux tous ces êtres vraiment originaux et spontanés : la fraîcheur des impressions, les échappées en plaisirs enfantins, le besoin de détente, la gaminerie dans les ébats. C'est l'histoire de Léonard de Vinci avec son lézard : il lui fabriqua des ailes; puis lui ayant ajusté une barbe et des cornes, il l'apprivoisa et le mit dans une boîte. Rien n'égalait son bonheur comme la stupéfaction et l'effroi des amis, quand il leur déballait ce monstre. Une autre fois « il rassemblait une quantité de vessies dans une salle qui communiquait par un tuyau avec la chambre voisine où il se tenait; de là il les remplissait d'air, si bien que les gens qui se trouvaient dans la salle étaient obligés de quitter la place, faute d'espace pour s'y maintenir ¹ ».

Les esprits graves de tous les temps ne comprennent rien à pareilles folies. Ils haussent les épaules. « Manque de sérieux », prononcent-ils. — Non pas, simplement diversion débridée, fantaisiste, amusante, aux occupations élevées et graves, aux pensées profondes, aux tâches concentrées et ardues, à toute la dépense d'énergie qui va à la composition et à l'achèvement des œuvres qui résistent à l'usure des siècles. Le côté enfant dans un esprit n'est nullement synonyme de puérité. Il signifie tout aussi

1. TAINÉ, *Léonard de Vinci. Nouveaux essais de critique et d'histoire*. Hachette, 1909.

bien faculté de rire et de s'égayer d'un rien, par conséquent sève restée jeune, coulant d'un cours frais dans les branches toujours vertes et que l'accumulation des automnes n'a point tarie. La véritable originalité, celle qui assure à un homme la vision directe des choses, s'accompagne constamment de cette jeunesse de l'âme. Un esprit trop uniformément sourcilieux accuse, par la permanence de son attitude, la raideur de ses articulations mentales; avec la souplesse a disparu la vivacité; une teinte grise couvre la richesse des couleurs et noie dans une atmosphère humide et triste l'or des rayons où pour d'autres mieux doués s'allume la joie des yeux.

Jusqu'à la fin de sa vie, Léonard de Vinci a gardé intacte en lui cette flamme gamine et chaude. Les grands hommes du reste ne sont pas seuls à entretenir ce feu de jeunesse. Nombre de femmes conservent à leur déclin une poussée de verve égale. Rien n'est plus exquis que la conversation fraîche, vive, coupée d'anecdotes malicieuses, où excellent certaines vieilles dames. Elles n'ont pas toujours donné dans leurs œuvres des preuves de leur génie, mais ce sont elles, les vieilles dames alertes, toujours jeunes et amusées, qui sont plus d'une fois devenues les mères des grands hommes. Leurs aptitudes à elles sont demeurées stériles; les fils à qui elles ont donné le jour, grâce à ce don de sentir vivement qui provenait d'elles, ont gravi les degrés de la terrasse où se cueillent les roses du talent et de la gloire.

III

LA COLÈRE DES GRANDS HOMMES

Les femmes des grands hommes possèdent, dans la personne de leur mari, un sujet d'étude infiniment curieux. Elles n'y songent guère. Le côté fâcheux qui signale le caractère de leur conjoint les impressionne désagréablement, quand il ne les jette pas dans une irritation permanente. Qu'on se rappelle Xanthippe et la femme de Galien. Aux premiers jours, dans le feu de la passion, si jamais il y a eu passion, sans doute l'être aimé rayonnait de toutes les qualités. Les défauts n'ont pas tardé à prendre le dessus. Dans toutes les unions, la femme se montre très éveillée sur les travers de son mari. Les qualités, elle y consent et quand d'autres s'y arrêtent ; mais son adhésion demeure aisément discrète et l'enthousiasme manque d'élan.

Le ménage du grand homme, j'entends de l'arthritique sensitif est le témoin quotidien de ces tendances féminines. Le mari s'attend à une phrase louangeuse, à un compliment flatteur. Rien. A table, sa femme se contente de lui faire passer les plats. Elle ne dit mot, et pour cause. Tant de fois, elle s'est vue rabrouée quand elle tentait d'ouvrir la bouche. La malheureuse, ne suivant pas les idées de son mari, arrêtait par une interruption intempestive le fil qui guidait la pensée du maître. D'où irritation soudaine et tumultueuse. Le cerveau d'un esprit supérieur

travaille sans relâche : toutes sortes d'images traversent le champ de sa mentalité. Les zones inconscientes, celles qui échappent au contrôle de la réflexion et de la volonté reçoivent une foule d'impressions sensorielles à l'insu du sujet ; quant aux zones conscientes, c'est un chaos d'images de toutes sortes qui ne parviennent à s'harmoniser que pendant le travail de l'attention ; en dehors des heures d'application et de contention, elles se heurtent et se bousculent dans des galopades effrénées. A un homme dont le psychisme se meut dans cette atmosphère surchauffée, adressez une parole maladroite : désorienté brusquement de son rêve imaginatif, le voilà lancé dans un mouvement de colère. Sa femme, stupéfaite, le regarde. Pour si peu, un simple mot, de tels accès de violence ! Un maniaque ne serait pas pire ! Je retiens le terme maniaque souvent prononcé. Il ne manque pas de justesse.

Le maniaque, lui aussi, a des crises furieuses pour un motif futile. Comme le cerveau du grand homme, sa vie psychique déborde d'activité ; activité incohérente, je veux bien, mais activité quand même. La prudence exige que, par une interjection brutale, l'interlocuteur ne le tire pas de sa vie intérieure ; sinon, gare à l'explosion. Si le grand homme n'est pas comme le maniaque, exposé à l'internement dans une chambre séparée, ses colères n'en apparaissent guère moins tapageuses ; seulement, c'est feu de paille. L'apaisement ne tarde pas.

Les causes qui mettent en branle ces irascibilités soudaines appartiennent presque toujours, chez l'homme supérieur, à un ordre de conditions simi-

lares : détails d'intérieur auxquels sa femme l'initie sans ménagement, déplacement d'objets dans son cabinet de travail ; ordre établi, pendant son absence, dans la disposition de ses paperasses ; mille petits riens dont la constatation heurte un tour de sensibilité absorbé par des impressions vives, recueillies de mille côtés. Les femmes fines se gardent d'intervenir brusquement dans les pensées de leur mari et évitent les déplacements des menues choses qui encombrent une table de travail. Une suggestion courte, un mot échappé comme en passant doivent précéder, à titre d'avertisseurs, toute entrée en conversation. Grâce à cette précaution, le champ mental est préparé. Le mari accédera docilement à toutes les demandes et, sans maugréer, se laissera conduire, doux comme un mouton. Son énergie et sa volonté sont ailleurs. Imaginatif, sa pensée se complaira volontiers dans des conceptions synthétiques et des visions d'ensemble. Le ménage, c'est l'affaire des menus soins, des détails mesquins, de mille occupations analytiques, importantes tout de même dans leur ténuité. La femme s'y intéresse et c'est son devoir d'y porter attention. Seulement, qu'elle tienne le mari en dehors de toute cette cuisine. Sous ces conditions, et en veillant à éviter, dans toute entrée en matières, les attaques de front, les choses marcheront le mieux du monde et les scènes conjugales seront rayées du livre de la vie en commun.

Les femmes, entre elles, se confient volontiers le jeu de ces tactiques d'intérieur. L'une d'elles se plaint : « Mon mari a un caractère difficile. » — « Vous ne savez pas le prendre », insinue une autre

dont l'expérience est chevronnée à cet égard. Tout est là. Savoir prendre son mari. Vis-à-vis des grands hommes arthritiques, une circonspection de tous les instants est de rigueur. Sinon, c'est la tempête, tempêtes successives et répétées dans un verre d'eau, mais qui n'en finissent pas moins par éclabousser de leurs flaques toute la vie intérieure et surtout les paperasses du grand homme.

Alors celui-ci, exaspéré, prend son chapeau, tape la porte en sortant, dégringole l'escalier et au bout de cinq minutes de grand air rentre boudeur et mécontent ; d'un geste impatient, il essuie la flaque de son bureau et se remet au travail. Si sa femme est avisée, elle n'éclatera pas de rire à ce moment derrière son dos. Preuve que la colère des grands hommes ne diffère pas essentiellement des mouvements d'humeur communs aux plus humbles des mortels.

IV

LES OMBRES AUX GRANDS CARACTÈRES

La première condition de la critique est de faire avec sympathie le tour de l'homme ou de l'œuvre soumise à l'analyse. Sinon, à s'arrêter à tel détail choquant, on risque de ne voir que celui-là. Il revêt une valeur disproportionnée et fausse les couleurs du tableau. Les plus grands caractères ont leurs côtés douteux. Saisissons les clartés avant de nous complaire aux coins obscurs. D'autant que, plus la lumière est

vive, plus l'ombre s'accuse avec vigueur. Rien de plus contraire, non pas seulement à l'équité, mais à la vérité psychologique, que d'étaler au centre d'un jugement d'où découlera tout le reste, la description d'un défaut, d'une tare, laquelle, en réalité, n'a joué qu'un rôle très effacé dans l'histoire de l'individu. On nous dira que notre époque de travail fragmentaire et morcelé, d'analyse fouillée et copieuse, répugne aux constatations larges et aux visions de synthèse. D'accord; la faiblesse de la critique baigne dans l'atmosphère sympathique du milieu. Étudier la structure intime de telle fibre ou disséquer la verrue de tel grand homme, le procédé mental est le même. Seulement, pas plus qu'il ne nous renseigne sur les conditions de vie qui animaient la fibre, il ne nous ouvre jour sur les qualités et la place réelle qu'il convient d'assigner au porteur de la verrue.

Un exemple : nous le tirons d'une anecdote empruntée à la vie d'Ambroise Paré¹. Un jour, de gaieté de cœur, il fit massacrer une quinzaine d'ennemis. Dira-t-on qu'il fut un homme sanguinaire ? Sur le seul texte, on n'en saurait douter.

« Il y avait, écrit-il, une vive et claire fontaine à la portée de notre canon où il y avait environ 80 ou 100 goujats et putains de nos ennemis qui étaient autour de cette fontaine pour puiser de l'eau. J'étais sur un rempart, regardant asseoir le camp, et voyant cette multitude de fainéants autour de ladite fontaine, je priai M. du Pont, commissaire de l'artillerie, de faire tirer un coup de canon à cette canaille. Il m'en fit

1. LEGRAND CHABRIER, Aspects humains d'Ambroise Paré. *Mercur de France*, 16 sept. 1910.

grand refus, me remontrant que toute cette manière de gens ne vaudrait pas la poudre qu'on y dépense-rait. Derechef, le priaï de braquer le canon, lui di-
sant que plus de morts, moins d'ennemis, ce qu'il fit
par ma prière ; et de ce coup en furent tués 15 ou 16
et beaucoup de blessés. »

Ainsi, l'homme qui a écrit la préface du livre des *Plaies faites par Hacquebutes*, où éclate une telle haine de la guerre, le même qui déclare la poudre à canon « pernicieuse et dommageable au genre hu-
main », commande le feu sur de pauvres diables inoffensifs qui allaient boire. L'officier s'y refuse, ju-
geant inutile de gaspiller la poudre. C'est Ambroise Paré qui insiste. Il conte la chose simplement et
comme naturelle. Un ennemi ne fait plus partie de
l'humanité. Le chirurgien, qui évitait avant tout de
couper et de taillader à merci et ne redoutait rien tant
que la mort du patient, ne s'étonne, par ailleurs, pas
le moins du monde, qu'on massacre les prisonniers.
« Quelques-uns de soldats avaient pris 20 ou 30 Es-
pagnols, espérant en avoir rançon. Cela fut su et arrêté
par le Conseil qu'il serait crié à son de trompe parmi
le camp que tous nos soldats qui avaient des Espa-
gnols prisonniers eussent à les tuer, sous peine d'être
pendus et étranglés. Ce qui fut fait de sang-froid. »

Nous laisserons aux écrivains en mal de souiller
nos grandes gloires le soin de déposer leur critique
aux pieds de ces nobles figures. Ambroise Paré fut
pitoyable et bon ; mais il le fut à la manière de son
époque et autant que les mœurs du milieu le tolé-
raient. Acceptons, en effet, non pas seulement les

ombres aux grands caractères, mais sachons pénétrer l'atmosphère de pensée dont s'imprégnait leur âme. Séparer un homme de ses attaches; juger les sentiments de son temps par ceux du nôtre : voilà une autre contre-vérité dont se rendent volontiers coupables nombre de contemporains. Elle leur permet, à défaut d'intelligence, de déverser leur haine. Et puis, elle les campe glorieusement en pourfendeurs de préjugés qui, le poing sur la hanche, signifient nettement leur fait aux siècles de l'obscurantisme.

Songez donc ! Ambroise Paré qui croyait en Dieu et voyait le doigt de la Providence dans les maladies vénériennes et la peste ! Vite la plume et conspuons ce dégénéré.

Il découvrit, il est vrai, la ligature des veines et des artères; ou plutôt, après quatorze siècles d'oubli, car Celse en parle, il en renouvelle l'emploi sur les champs de bataille. En sorte que sa méthode, aux yeux d'un esprit chagrin, pourrait presque être dénommée un plagiat. Ambroise Paré sanguinaire, superstitieux et plagiaire, voilà tout un tryptique de tendances déplorables. Ceux qui en développeront le thème trouveront-ils des lecteurs ? En tous cas, ils s'imagineront encore, les malheureux, avoir accompli une action d'éclat.

V

L'HUMILITÉ DES ESPRITS SUPÉRIEURS

Sainte-Beuve, dans un article sur Joseph de Maistre, s'étonne quelque peu de la docilité que cet esprit su-

périeur apportait à corriger son œuvre. Il suffisait d'une observation partant d'un homme qu'il estimait compétent : du coup, sa plume courait, modifiait, raturait. « Ces humilités sincères deviennent touchantes, ajoute Sainte-Beuve, de la part d'un homme aussi hautement doué. »

En fait, toute supériorité réelle procède de la même manière. « Le génie est une longue patience. » Il n'acquiert son ampleur définitive qu'à l'aide de nombreux essais préalables et ces tentatives, ces tâtonnements à la recherche de la formule rêvée, n'atteignent à une réalisation supérieure et ne mènent à la conquête de l'étincelle divine qu'à la faveur de nombreux retours sur soi, sortes d'actes de contrition où le talent se juge et se gourmande avec l'humilité la moins affectée.

Dans les mémoires que Richard Wagner publie sur sa vie ¹, venant à parler de la première représentation du *Tannhäuser* en Allemagne, le musicien n'est point satisfait. Non pas que le public ait protesté ; la salle était bienveillante et cordiale. Mais l'auteur venait tout à coup, à certaines scènes mal annoncées, monotones et trop longues, de discerner l'inexpérience de son œuvre et il en demeurait accablé. Il avait comme du plomb dans les membres, nous confie-t-il. Un homme moins intelligent se fût déclaré enchanté. Les applaudissements des spectateurs eussent seuls inspiré son jugement. Wagner rentra, reprit le rôle manqué, opéra de larges coupures et taillada sans merci.

1. RICHARD WAGNER, *Ma vie*. *Revue Hebdom.*, 21 oct. 1911.

Souvent il est parlé de l'orgueil des grands hommes. Ils ont en effet conscience, et une conscience parfois intrépide de leur valeur. Seulement cet orgueil repose sur un fond de modestie véritable. C'est parce qu'à l'entrée dans leur carrière, de pareils esprits ont vu les lacunes de leur talent et se sont montrés d'une sévérité impitoyable vis-à-vis d'eux-mêmes, qu'ils ont grandi et imprimé une marque personnelle à leur effort. Au début, c'était une imitation déguisée. L'auteur s'en aperçoit. Il prétend être lui-même. Devant faire mieux, il prête l'oreille à la critique, en soupèse la valeur, y souscrit aussitôt qu'elle lui paraît bien venue.

Le commun des auteurs use d'une tactique toute différente. La moindre élucubration sortie de leur plume resplendit à leurs yeux comme un astre. Un chef-d'œuvre, vous dis-je, n'en doutez pas. Une hésitation se lit dans votre regard. C'est l'envie qui vous la dicte, l'impuissance rageuse de jamais égaler un pareil talent. Gardez-vous de risquer une approbation tempérée. Tout est supérieur, sachez-le. Surtout n'entrelardez pas l'éloge de réserves. Tout à l'heure, l'envie aigrissait votre âme, c'est l'incompétence maintenant qui éclate : ignorant ou jaloux, vous n'avez pas le choix. N'ayant pas crié au miracle, vous voilà relégué dans le camp des indignes qu'on ne fréquente pas ou des esprits subalternes qui ne méritent que le dédain.

Aussi bien, la mentalité des auteurs satisfaits d'eux-mêmes s'éclaire aisément. Ces gens associent une prétention excessive à une imagination bien courte. Leur esprit ne dépasse pas la page qu'ils

viennent d'écrire et, si une volupté les saisit à cette lecture, c'est qu'apparemment ils se sentent empêchés de faire mieux. Incapables de penser par eux-mêmes, ils demeurent toujours le reflet de quelqu'un. Leur personnalité est empruntée à la réverbération d'un foyer. S'en écartent-ils, la lueur qui les échauffe s'éteint. Que leur reste-t-il alors, aux malheureux, dépouillés de ce rayon qui entretenait leur vie ?

Vous leur demandez de libérer leur talent, de puiser en eux-mêmes la source d'eau vive, de rejeter le fardeau d'une influence étrangère ? Autant leur imposer le suicide tout de suite.

Les esprits supérieurs, c'est autre chose. Ceux-là se dégagent de la chrysalide et pressentent qu'ils auront des ailes. Tout conseil, s'il peut aider à la facilité ou à l'ampleur du vol, sera accueilli avec joie. L'orgueil du grand homme est hospitalier, toujours prêt au surplus à solliciter le pardon d'une supériorité, dans la déférence qu'il apporte aux avis autorisés qui lui sont soumis. L'orgueil de l'imbécile ne veut rien entendre. Superbe et fermé, il s'immobilise et se contemple, bercé dans un rêve de béatitude extatique. « Heureux les pauvres d'esprit. » Cette parole de l'Évangile ne s'étend pas seulement à l'autre monde; déjà sur notre planète, sa vérité rayonne et flamboie sur le front des élus.

CINQUIÈME PARTIE

LES EXEMPLES

I

LA FIN DE MARTIAL

Les hommes fatigués de la vie fiévreuse des villes tournent fréquemment un regard d'envie vers le lieu tranquille de leur naissance, le bourg, le village où ils ont passé leurs premières années. Vers le déclin de l'âge, cet attrait devient plus pressant. Il semble que la limpide atmosphère de la province ne puisse baigner que des jours de sérénité et de calme; si pareille quiétude ne se rencontre guère, moins que tout autre, la trouveront les hommes qui, dans le cours de l'existence, avaient connu la notoriété et la gloire. La petite ville n'accepte les hommes de ta-

lent que du jour où ils sont morts; eussent-ils atteint l'âge de la retraite, leur présence l'offusque; elle ne leur pardonne ni d'avoir pensé autrement, ni d'avoir imposé leur nom à l'admiration des gens des villes.

Et ceci rappelle l'histoire du poète latin, Martial¹. Il touche à la soixantaine, sa réputation n'est plus contestée à Rome, ses livres courent dans toutes les mains. Dans la province même, la haute société apprend par cœur ses vers. On les récite dans les villes de la Gaule, sur les bords du Danube et jusqu'au milieu des brouillards du Rhin et de la Bretagne. Martial se dit alors qu'il serait heureux de terminer ses jours dans la petite ville de Bilbilis, en Espagne. A Rome, il avait des charges; le matin, vêtu de sa lourde toge, il s'essoufflait à courir les rues pour aller saluer ses protecteurs, ses patrons comme on disait, avant que ceux-ci fussent sortis. Rien de pareil à Bilbilis. Il resterait couché chaque jour jusqu'à la troisième heure (9 heures du matin), ne serait pas astreint dès son lever à se draper dans sa toge; le premier vêtement venu conviendrait. Et puis, quel plaisir, en hiver, de s'approcher d'un foyer garni non pas comme à Rome, de bûches minces, mais de véritables troncs de chêne chargés à la forêt voisine! Le pauvre Martial, on le voit, ne nourrissait pas une ambition bien haute. Pourvu qu'il eût la faculté de ne rien faire, il ne demandait guère autre chose. Si son esprit s'était aiguisé dans les épigrammes, il ne s'était jamais élevé à la hauteur de pensée où atteignait un Tacite. La bassesse,

1. GASTON BOISSIER, *le Poète Martial in Tacite* (Librairie Hachette).

la servilité, la cruauté de l'époque le laissaient indifférent et froid. En plein règne de Domitien, il se félicitait de vivre dans un siècle heureux ; c'eût été l'idéal si les poètes eussent été un peu mieux rémunérés. « Quand Rome, s'écriait-il, a-t-elle été plus glorieuse, plus tranquille ? Quand a-t-on joui le plus de liberté ? » Son ami, Juvénal, sur ce chapitre, pensait autrement.

Mais Martial ne croyait pas à la malignité des hommes. C'est pourquoi il rêvait avec joie de son prochain retour à Bilbilis. Dans sa petite ville, il serait adulé comme on lui rapportait que Catulle l'était à Vérone. Chacun concevrait un orgueil de se savoir le compatriote du grand poète qui, le jour, dans la rue, n'était pas fier et s'arrêtait à causer avec les passants. Les premiers mois, en effet, tout alla pour le mieux, et Martial ne croisa que des regards amis. Les rivalités provinciales offrent ce caractère de tramer et de poursuivre leurs petits complots dans l'ombre ; elles se blottissent dans le chuchotement des bavardages méfiants, et si la calomnie qu'elles distillent est empoisonnée, c'est un poison craintif qui redoute la lumière. Martial ne s'aperçut pas tout d'abord de la jalousie dont il était l'objet. Se doutait-il seulement que sa présence offusquait quelqu'un ? Et pourtant, la moindre petite ville abrite ses cerveaux de génie. Qu'un étranger, et Martial en était un puisqu'il était parti depuis trente-quatre ans, qu'un étranger s'installe, s'il a vraiment de la réputation et du talent, tous ces grands hommes ne sont pas contents. Ils le firent bien voir à Martial qui n'en revenait pas. L'envie s'attachait au moindre de ses gestes. « Cela fait lever le cœur », écrivait-il.

Pauvre homme ! il était loin de Rome. Pour avoir fui les quelques obligations de la grande ville, le voilà en butte à toutes les malices et les tracasseries de l'esprit provincial. Il se désole et manifeste ses regrets dans la poésie où viennent fleurir ses souvenirs ; la pièce de vers qui ouvre son douzième livre, écrit de Bilbilis, confie à son imagination le soin de rouvrir la porte des paradis perdus. Il évoque, à Rome, une visite à la bibliothèque du temple d'Apolon où son ouvrage va prendre place à côté de ses aînés, revoit la maison de Stella qu'il avait tant fréquentée, et cette merveilleuse fontaine « où les muses se sont tant de fois désaltérées ».

Le sort en est jeté. Martial ne restera pas à Bilbilis. Il va retourner à Rome. La mort le surprit dans ses projets. Dans l'année 102, Pline le Jeune écrivait à ses amis : « Je viens d'apprendre que Martial est mort et cette nouvelle m'a fort affligé. C'était un homme d'esprit, piquant, mordant, qui mettait dans ses vers du sel et du fiel, et non moins de candeur. »

De la candeur, certes, pour croire que justice serait rendue à son mérite par ses compatriotes de la petite ville.

II

AGRIPPA DE NETTERSHEIM

L'homme qui se remarie a un grand cœur et sa nature est honnête. Son amour pour la chère disparue se reporte sur les sœurs du même sexe. Au-

près d'elles, il retrouvera l'illusion des caresses de la première aimée, et comme son âme est pure, il ne s'accordera cette joie que dans l'union des liens légitimes.

A preuve, entre une foule d'exemples de tous les temps, l'histoire d'Agrippa de Nettersheim, syndic et avocat de la ville de Metz, en l'an de Notre-Seigneur 1519¹. Ayant commencé par écrire un *Discours sur la noblesse des femmes et leur supériorité sur l'autre sexe*, il avait naturellement choisi un être de chair où cette supériorité éclatât avec évidence. Une Italienne de Pavie, en Lombardie, fut la compagne de son cœur, « la plus mignonne, nous confie un chroniqueur du temps, et la plus diversement accoutrée qui jamais fût vue en ce pays ». Au bout de six ans d'une félicité sans nuage, la bien-aimée rendit son âme à Dieu.

Le syndic la pleura abondamment, et faisant dire des messes pour la défunte, y assistait aux côtés de celle qui, prochainement, allait être sa seconde femme, Jeanne-Louise Tissié, d'une famille d'Illens. Cette nouvelle expérience sembla tout d'abord réussir avec le même succès que la première. Agrippa de Nettersheim engendra six enfants, écrivit, entre temps, un *Petit traité du sacrement de mariage*, y célébra, sur le mode dithyrambique, le bonheur de l'homme marié. « Celui qui n'a point de femme, écrit-il, pour riche qu'il puisse être, n'a rien qui soit à lui : car il n'a personne à qui il puisse laisser le sien ni en qui se fier. » Son amour conjugal était

1. LÉON CROCHET, Le roman d'un Théologien. *Revue hebdomadaire*, 9 août 1907.

sans bornes ; l'amour paternel recouvrait, par contre, ses droits de critique. « Témoin, ajoute-t-il, Artaxerxès Mnémon, lequel ayant engendré 115 enfants, fust contraint d'oster du monde la plupart d'iceux pource qu'ils l'espioyent et machinoient contre lui. »

La femme du caractère le plus élevé s'impatiente d'un mari qui balance imperturbablement l'encensoir devant ses pas. Elle a besoin de changement, ne demande pas mieux que de croire que la beauté des âmes est un reflet du ciel, mais aspire à descendre sur terre et à prendre des poses moins séraphiques. Agrippa de Nettersheim, bien qu'il eût écrit que la femme est, plus que l'homme, capable de la splendeur divine, dut constater que cette splendeur, même dans son enveloppe humaine, recueillait d'autres admirations que la sienne. C'est en vain qu'il avait vanté la fidélité de la femme et l'avait opposée aux trahisons que le Christ subit de ses disciples aimés ; en dépit de sa confiance héroïque, sa femme le trompa. Tellement et si ouvertement que fut vérifiée aux yeux de tous la vérité d'une parole qu'il avait inscrite en tête de son dernier livre : « C'est la Nature qui nous donne nos parents ; mais une épouse... c'est le mystère de Dieu. *Uxor Dei mysterium est.* »

En sorte que cette seconde compagne lui étant enlevée par la peste, en 1529, il ne manqua pas sans doute, pour donner le change aux mauvaises langues, de célébrer ses hautes vertus et sa fidélité. Mais, cette fois, il se le tint pour dit, et cet hommage rendu à des mérites dont sa femme, hélas ! était dépourvue, se garda bien de renouveler une pareille tentative et demeura dans l'état de veuvage jusqu'à sa mort (1535).

Assurément, un pareil homme qui avait prétendu que le mariage est fait pour le sage, ne se fût pas consolé dans la solitude, si des épreuves pénibles n'eussent ébranlé la sécurité de son âme. Une troisième union devant le Seigneur aurait béni les besoins que ce cœur avait de s'éprendre de la lumière divine épanchue dans le corps de la femme. En compagnie de la nouvelle élue, Agrippa de Nettersheim eût assisté aux messes qu'il n'eût pas manqué de faire dire pour le repos de l'âme des deux défuntés. Tout cela n'advint point, car les mésaventures conjugales, par-dessus les formes matérielles de la dernière aimée, firent rayonner sur le front de l'époux les clartés du monde surnaturel. « Il faut mourir, mourir à la chair et aux sens », confiait-il tristement à son ami d'Aquapendente.

Nous concluons que, dans la vie de l'homme, la femme joue toujours le plus utile des rôles. Ou elle lui donne le bonheur, et ce fut l'histoire de la première femme d'Agrippa, ou elle le malmène par son humeur et le bafoue par sa conduite. Si dissemblables soient-elles, ces conditions de vie se résolvent toujours, pour le mari, dans un résultat avantageux. Ou l'homme est heureux, et, quand il perd sa femme, il se remarie, ou il est malheureux et son esprit s'affine et son âme s'épure. On ne peut dire qu'Agrippa gagna en intelligence, car les femmes peu amènes disposent surtout de ce pouvoir : développer les facultés mentales de leur compagnon. Or, une femme qui trompe son mari garde d'ordinaire le sourire et les répliques acariâtres ne sont pas son fait.

Jeanne-Louise Tissié, alanguie et satisfaite, demeurait l'épouse adorable, alors que chacun sait les procédés de Xanthippe vis-à-vis de Socrate et de la femme de Galien avec son mari. Grâce aux attitudes diversement combinées de leurs compagnes, le philosophe grec et le médecin gravirent les degrés les plus élevés de l'esprit. Agrippa de Nettersheim atteignit aux cimes les plus lumineuses de l'édification.

Paradis terrestre et matériel ou paradis de la pensée philosophique et sereine, les femmes ouvrent toujours des paradis.

Avec ses mariages successifs, notre syndic, tour à tour, séjourna dans les deux. Heureux homme à qui cette chance échut, après avoir écrit l'apologie de la femme, d'attirer sur sa personne le double bienfait que sa compagnie est susceptible de répandre.

III

BOTAL¹

Élève de Lanfranc et de Fallope, Botal qui était originaire d'Asti en Piémont, arriva à Paris en 1554, mandé par Catherine de Médicis. — A la reine il avait inspiré une confiance illimitée. L'ayant dépêché auprès son fils, le duc d'Anjou, qui commandait l'armée royale et luttait contre Coligny (1567), elle intervenait à la mort du duc pour lui faire régler ses

1. RODOCANICHI, Les médecins et astrologues italiens en France du dixième au seizième siècle. *Revue Hedom.*

honoraires et sollicitait le surintendant des Finances, M. de Bellièvre, de verser au plus tôt la somme de 4.500 écus à Botal « afin qu'il pût continuer la subjection » qu'il avait acceptée auprès d'elle. — Et comme le ministre ne se hâtait guère, elle revenait à la charge, assurant qu'elle considérait Botal « comme très nécessaire à sa santé ». Le surintendant des Finances se laissait tirer l'oreille et ne répondait pas. — Catherine de Médicis ne se décourageait pas pour si peu. On refuse de verser les 4.500 écus qui sont dus à son cher médecin ; eh ! bien, il aura deux abbayes, et elle les réclame à son fils Henri III. Cette donation est d'autant plus indispensable, que le pauvre Botal est malade. — Il s'est fait trop saigner ; la joie qu'il éprouvera de la générosité du roi le remettra d'aplomb et lui permettra à nouveau d'accourir auprès du chevet de la reine mère quand elle sera malade, et qu'il soigne si bien.

Catherine de Médicis avait à cette époque cinquante ans passés ; cet âge de déclin pour la femme est celui de la reconnaissance. Ce sentiment prend dans les cœurs féminins une place d'autant plus large que les jeux de la coquetterie et de l'amour ont reçu, non sans longs déchirements intérieurs, un congé définitif où l'intéressée se rend bien compte que c'en est fini et pour toujours. Qui dira la déviation des sentiments dans le cœur de la femme et la gratitude émue vis-à-vis de son médecin, enrichie de tous les trésors de sensibilité jadis ramassés autour de besoins affectifs plus chauds !

Botal devait plaire aux femmes. — Ses recher-

ches sur le développement du fœtus ne le destinaient pas spécialement à cet honneur, mais il avait de la perspicacité, l'âme délicate et fine, entraît par sympathie dans les souffrances des malheureuses. Il avait laissé un traité des devoirs réciproques des médecins et des malades, où il recommande aux médecins de ne pas entrer brusquement chez leurs clients, de ne point prononcer de paroles décourageantes, de se garer des bavardages. Une femme veut bien écouter son médecin, mais à condition d'avoir tout dit d'abord, et si le médecin parle sans désespérer, que lui restera-t-il de temps pour exposer son affaire ?

La guérison par persuasion, Botal la pratiquait naturellement et sans ratiociner pendant des pages sur la différence entre la suggestion et la persuasion. Il avait autre chose à faire. Un esprit riche de la vision directe des choses ne s'embarrasse guère de raisonnements à perte de vue. Une interprétation brève et large suffit, sa curiosité n'a point de temps à perdre. Bien vite elle passe à de nouvelles constatations.

Botal soignait un pauvre diable, qui, transporté de Lyon à Paris, se croyait affligé d'une pleurésie : « Vous n'avez aucune pleurésie, » déclara Botal, et le malade fut incontinent guéri, avouant que la pusillanimité de son médecin de Lyon était l'unique cause de la persistance de son mal.

Le favori de Catherine de Médicis n'eût point plu à cette reine altière et pratique, si son intelligence vive n'eût été servie par un caractère décidé. En matière de chirurgie, il ne badinait pas. Six saignées par an à un vieillard infirme, c'est le moins qu'on doive

lui infliger. Et quels procédés d'amputation ! Le membre à couper est disposé sur une hache bien effilé ; une autre hache alourdie par des plombs devra tomber d'une certaine hauteur, de manière, en fendant le membre de part en part, de frapper d'un coup sec la hache qui servait d'appui. — Catherine de Médicis, au récit de la méthode, devait ressentir un petit frisson d'horreur, qui en remuant son émotion, avivait sa confiance dans le talent d'un pareil homme.

Au n° 8 de la rue Saint-Paul, une tourelle quadrangulaire flanque l'angle d'une maison sans caractère. C'est là qu'habitait Botal. Les lecteurs qui recherchent dans les vieilles pierres le parfum des souvenirs évoqueront, à se rendre dans ce quartier du vieux Paris, les luttes d'autrefois, la haine des partis, les antiques méthodes de traitement, et celles-ci barbares, féroces, sauvages, comme dans le procédé d'amputation dont nous avons parlé, mais, en d'autres matières, efficaces aussi, puisque leur emploi valait à son auteur la reconnaissance d'une reine.

IV

LA FIN D'UN MORALISTE

La Rochefoucauld, enfermé dans des visions décolorées et tristes, eut, au déclin de sa vie, un rayon qui adoucit cette amertume, et ce rayon fut Mme de La-

fayette. Non pas que cette liaison sortît des cadres de l'amitié pure. Il avait cinquante-deux ans et la goutte. Mme de Lafayette, beaucoup plus jeune et ne dépassant la trentaine que de deux ou trois ans, souffrait de l'estomac et semble bien avoir connu les crises d'entérite muco-membraneuse avec fréquentes élévations fébriles. Seulement des goûts communs nouaient entre eux des affinités sympathiques ; tous deux appréciaient la réserve, la sobriété, la mesure. Mme de Lafayette abhorrait l'agitation brouillonne des femmes et La Rochefoucauld, confiné dans son fauteuil, réfléchissait sur la fragilité de l'amour et les vanités de la politique. L'influence réciproque de ces deux intelligences d'élite sur la culture intime de leur être est inscrite dans l'aveu qu'en faisait Mme de Lafayette : « Il m'a donné l'esprit, disait-elle, mais j'ai réformé son cœur. »

De là, et pour les éditions ultérieures, des changements dans la formule de certaines maximes, d'une brutalité trop crue, à leur version première. Les appréciations sur les femmes ne furent pas modifiées. Le moraliste, trompé par Mme de Longueville qui l'avait quitté pour le duc de Nemours, continua d'écrire : « Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier... On garde longtemps son premier amant quand on n'en prend point de second... Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit et dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord. » Mme de Lafayette, sur tous ces chapitres, ne protestait pas. Elle connaissait les femmes et son don de sympathie vis-à-vis du sexe était plutôt modeste. Quand La Rochefoucauld parlait de l'amitié, c'était autre chose. Son amie intervenait pour émousser les

arêtes. En 1665, il disait : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. » En 1678, l'affirmation tempère sa dureté par l'entrée en scène d'un mouvement du cœur : « Nous nous consolons aisément, corrige-t-il, des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux. »

C'est mieux et d'une note plus juste. Mme de Lafayette toutefois se serait abusée si elle eût cru prolonger son rôle au delà de ces modifications de surface. La Rochefoucauld était un tendre, mais un tendre désabusé, meurtri, trop clairvoyant pour se laisser prendre aux apparences. Son cœur s'était replié sur lui-même, son amie le lui a ouvert. Elle nous confie qu'elle l'a réformé; elle l'a plutôt épanoui dans une suprême et douce floraison. La simplicité des sentiments vrais régla dorénavant le jeu des mouvements de son âme. Rien n'égale le désespoir de l'auteur des *Maximes* au jour où il perdit sa mère. Il avait cinquante-neuf ans d'âge lors de cette séparation. « Je l'ai vu pleurer, écrit Mme de Sévigné, avec une tendresse qui me le faisait adorer. » Un ébranlement aussi violent de sa sensibilité avait succédé à la perte d'un fils, le duc de Longueville, tué au passage du Rhin quelques années auparavant. Assis dans sa chaise qu'il ne quittait guère, le pauvre homme passait ses jours dans une morne tristesse. Quand Mme de Lafayette était malade, la détresse morale s'accroissait de l'absence : il était tout seul. Les conseils qu'il donna à son amie sur le roman qu'elle écrivait, *la Princesse de Clèves*, l'intérêt qu'il prit aux personnages

romanesques et charmants qui y évoluaient, occupaient son esprit dans les intervalles.

Il avait écrit : « Ni le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face. » A la minute suprême, il regarda fixement la mort. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans accomplis, en 1680, assisté de Bossuet qui lui donna les sacrements ; et là-dessus Mme de Sévigné écrivait : « L'état de La Rochefoucauld est une chose digne d'admiration... Ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie ; il s'est approché de la mort de telle sorte, dans ses derniers moments, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. »

La Rochefoucauld appartenait aux races royales ; les petites vues, les intérêts sordides ne trouvaient pas accès auprès de lui. Quelle différence avec un autre homme, dont il lui fut donné de parler quelquefois, ministre celui-là et mêlant bien des calculs mesquins à sa poussée dans le monde et à son ascension vers les honneurs. Mazarin, mort une vingtaine d'années auparavant, eut, nous le savons, une fin moins noble et presque répugnante dans l'effort qu'il apportait, lui ministre de Dieu et cardinal, à se cramponner aux vanités de ce monde. Parcourant ses salons aux murs décorés de tentures somptueuses, il répétait, sentant décliner ses forces : « Il va falloir quitter tout cela et tout cela. » Son ton était d'un homme qui n'attachait guère d'autre prix à la vie que celui des richesses et du magot royal qu'elle lui avait permis d'amasser.

La Rochefoucauld ne se plaignit pas. Pas un mot de découragement, mais la gravité recueillie d'un

homme qui, ayant beaucoup vu et beaucoup observé, se dit que s'il n'avait peut-être pas rempli toute sa destinée, au moins il n'avait jamais commis d'action basse et avait fait son possible pour vivre dignement, au milieu des vulgarités et des promiscuités louches de la cour et des hommes.

V

GOURMANDISE

Parlons du dix-huitième siècle. On mangeait fort bien chez le baron d'Holbach : « Ses excellents vins, prétend Carlyle ¹, lui avaient valu une élévation littéraire à laquelle n'eût pu prétendre aucune de ses facultés pensantes ». Aussi n'atteignit-il, non plus que ses convives habituels, un âge très avancé. Il mourut à 66 ans, ainsi que d'Alembert. Helvétius, lui, n'avait que 56 ans. Sait-on que ce dernier possédait des parcs à gibier surveillés par des douzaines de gardes ? Et tout ce gibier était dépecé, préparé, assaisonné par des cuisiniers experts à faire accepter avec délices les surcharges alimentaires à des estomacs qui criaient grâce. Des amas fantastiques de victuailles étaient absorbés, soit chez d'Holbach, soit chez Helvétius, et le pauvre Diderot qui dînait chez l'un et l'autre éclatait dans ses habits. « Je n'arrive plus à les boutonner », écrivait-il à Mlle Voland. Et à Grimm : « Je viens d'avoir une indigestion

1. THOMAS CARLYLE, *Nouveaux essais choisis de critique et de morale*. Paris, Mercure de France, MCMIX, p. 42.

de pain, la pire des indigestions », gémissait-il. Pendant quinze heures « cela ne voulait ni remonter, ni descendre, ni même bouger d'une ligne, malgré l'eau chaude, de quelque côté que je la prisse ». Pauvre homme ! Est-ce son estomac délicat ? Il vécut plus longtemps que ses amis et résista jusqu'à 71 ans. Voltaire, dyspeptique aussi, mais moins familier avec des indigestions par excès, atteignit 84 ans.

On assure que les dyspeptiques acquièrent aisément l'esprit de finesse. Oui, quand ce don, inclus chez eux à l'état latent, se fait jour sous la poussée du régime frugal auquel ils s'astreignent. Sinon et si les conditions d'affinement mental trouvent un terrain peu propice, les digestions auront beau être déplorables, le bonhomme demeurera balourd comme devant. Entendons-nous. Dyspepsie signifie sensibilité ; mais sensibilité ne correspond pas forcément à intelligence. Il est nombre de sensitifs humbles et timides qui n'auraient jamais l'audace de formuler une pensée. Ils suivent le troupeau, implorants et craintifs, et toutes les dyspepsies du monde ne corrigeront pas l'incapacité qui les distingue. Pour réagir mentalement vis-à-vis d'un état dyspeptique, il convient au moins que les preuves de cette mentalité se soient affirmées préalablement. Les hommes intelligents, dont l'estomac se contracte avec peine, pourront retirer de cette difficulté un prolongement de la vision intérieure. Quant aux autres, à la grande masse, elle ne gagnera rien à sa souffrance. Ou plutôt, si, elle acquerra quelque chose : une irascibilité accrue qui rendra son commerce insupportable.

Le pauvre Diderot se contentait de déplorer l'étroitesse de ses gilets qui manquaient de la faculté dilatatrice dont était affligé son estomac. Son caractère fut peu troublé par l'indiscrétion de ses réactions digestives. En revanche son intelligence gagna. Nous avons vu précédemment qu'il réfuta le système matérialiste d'Helvétius. Son ouvrage datant de 1773 est postérieur de trois ans à la lettre où il signalait à Grimm les affres de son indigestion de pain. C'est le lot des pauvres mortels de ne pas léguer à la postérité un journal de la santé, semblable à celui que nous possédons sur Louis XIV. Combien d'indigestions Diderot subit-il dans cet intervalle ? Ses idées se modifièrent-elles brusquement dans une crise digestive qui le condamnait à la portion congrue ?

Les impressions morales brusques, les excitations malades prolongées retentissent sur notre sensibilité en chocs qui font dévier nos orientations habituelles de pensée. Les maladies de l'estomac, dans le domaine physique, exercent l'influence la plus manifeste à cet égard.

Elles apportent au cerveau à la fois une excitation et un allègement : l'excitation partie du malaise stomacal et l'allègement de l'esprit qui suit la réduction des portions alimentaires. Une exaltation des facultés psychiques s'ensuit, dont le caractère fréquent est l'attention tournée vers les grands problèmes.

On connaît les beaux vers d'Alfred de Musset sur l'utilité de la douleur. Nous pourrions ajouter : de la dyspepsie en particulier. A qui digère bien, l'horizon visuel demeure maintes fois borné à la cons-

tatations des apparences. Pour percer l'enveloppe et atteindre à la réalité profonde, il faut au moins, quelques mois dans sa vie, avoir senti peser sur son estomac la charge pénible des repas difficiles.

Il y aurait un chapitre bien curieux à écrire : De l'influence de la dyspepsie sur la façon de comprendre et de sentir. Non seulement les philosophes, mais les artistes traduisent différemment leurs impressions au hasard de leurs aptitudes digestives. L'œuvre des auteurs, servis par les estomacs complaisants, peut être robuste, éclatante, grandiose. Tel Victor Hugo. On y chercherait en vain la marque d'une idée personnelle et la légèreté des coups de pinceau. Un autre écrivain moderne, Taine, a dû, sa vie durant, ménager la délicatesse de son estomac : quelle fraîcheur plus vive dans ses descriptions et quel regard plus perçant à la fois sur les sentiments des hommes et les événements de l'histoire!

VI

UNE MAXIME IMPOSSIBLE

« Connais-toi toi-même », nous enseignait l'inscription du temple de Delphes, dont Socrate avait fait son principe d'examen. Depuis des siècles, les générations se transmettent le conseil. Il est de pratique difficile, opinent-elles. Je vous crois. L'application s'en manifeste tellement ardue qu'autant vaut y renoncer sans ambages. Jamais un homme ne se

connaît complètement¹. Il projettera la lumière sur les états de conscience dont l'origine prend sa source au dehors : perceptions, images, idées. Mais le fond même de son individualité lui demeure obstinément clos. Ce qui constitue l'essence de sa vie affective lui échappe dans les représentations qu'il s'en forme. L'avare s'imagine pour une aumône insignifiante faire assaut de générosité; le dévot au cœur sec se pique de nourrir une religion charitable dans son âme; le fourbe abrite sa duplicité sous une bonhomie apparente dont il est la première dupe. « Voyez comme je suis honnête », clame-t-il. Et en effet, souvent il croit l'être. La conscience complaisante qu'il a de la probité de ses sentiments l'abuse sur la valeur de ses actes. Je ressens une amitié sincère. Le départ de l'ami, en me laissant froid, démontre la fragilité de notre lien. Au rebours, telle personne qui nous semblait indifférente, a enfoncé de profondes attaches dans notre sensibilité. Du jour où elle nous manque, c'est un grand vide dans la vie. Telle l'histoire de maris qui, ne pouvant souffrir leur femme, la pleurent abondamment du jour où elle n'est plus. Des femmes admirent un conférencier, un auteur à la mode. Elles lui écrivent. « C'est de l'enthousiasme », déclarent-elles. Non pas, c'est de l'amour. « L'admiration littéraire, disait Joubert, est une forme de l'amour. » Et l'amitié entre hommes et femmes mérite-t-elle bien ce nom ? Quand l'homme a dépassé la quarantaine peut-être, et encore très rarement. Avant ce terme, cette amitié s'imprègne

1. RIBOT, Sur une forme d'illusion affective, in *Problèmes de psychologie affective*. Alcan, édit., 1910, p. 148.

d'un sentiment de tendresse et d'un besoin d'expansion qui ressemble singulièrement à de l'amour. La femme en disant : « Cet homme est un simple ami », usera d'un terme exact, quant aux appréciations mondaines. Seulement cet ami est d'un ordre tout spécial et son image aura pénétré plus profondément que la femme en toute sincérité ne se l'avouera à elle-même.

Chaque jour, nos jugements sur nos sentiments reçoivent des démentis de la réalité. Ribot cite à cet égard ce qu'il appelle l'*illusion* de la *permanence*. Elle se rapporte à des états passagers qui nous paraissent indéfiniment durables. L'amoureux jure que sa passion ne mourra qu'avec lui; un citadin excédé de la ville ne songe qu'à finir ses jours à la campagne. Y est-il installé, le regret ne tarde pas de la décision prise. Tout sentiment, par cela seul qu'il est présent, revêt, chez les sujets nerveux, un caractère d'intensité qui trompe à la fois sur sa valeur réelle et sa durée. Bien des sottises et des faux-pas dans la vie sortent d'une semblable déformation.

Sans doute, certains esprits, à jugement droit et qui se mettent à l'abri des influences passionnelles, plongent moins souvent que d'autres, dans de semblables sources d'erreur. Mais ils y nagent quand même à leur insu et au vu de la galerie qui, mieux que les intéressés, démêle la nature de leurs tendances profondes. La vie souterraine de l'inconscient est surtout obscure pour celui où elle circule. Les étrangers en constatent bien mieux les particularités et saisissent dans leurs méandres les sinuosités familières du cours. De là, l'utilité des ennemis.

Si la calomnie à laquelle ils se livrent ne nous est d'aucun secours, nous pouvons tirer un grand parti de la médisance. Celle-ci n'invente point en totalité, elle part en général d'une constatation exacte dont elle se contente d'allonger la portée, en l'aggravant d'exagérations intéressées.

Le fond est réel et dans ce fond se fait jour une tendance dominante sur laquelle notre attention n'avait peut-être point été exercée jusque-là. L'ami est aveugle ou feint la cécité de parti pris; l'ennemi suit vos mouvements, observe, attend l'occasion de vous prendre en défaut. A ce moment, qu'importe si la joie triomphante amplifie à l'excès le fruit de sa constatation ?

Un mouvement inconscient de notre âme a été enregistré par un étranger, pût-il nous rendre un service plus précieux ? En colligeant ces renseignements, nous avons chance de nous connaître un peu mieux et si c'est un défaut qui nous est signalé, d'en effacer quelque peu les manifestations extérieures à force de persévérance tenace et d'empire sur notre volonté.

VII

UNE PHILOSOPHIE DU BONHEUR

M. Remy de Gourmont estime ¹ qu'Helvétius dépasse un peu la mesure quand il proclame « que le

1. REMY DE GOURMONT, Helvétius et la Philosophie du bonheur. *Revue des idées*, 15 mai 1909.

plaisir est le seul emploi de la vie ». Et pourtant le commentateur ajoute un peu plus loin : « C'est *bon* signe pour notre santé intellectuelle que l'on remette Helvétius à la mode. » Nous n'en croyons rien. Ce n'est point que nous nous rangions du côté de la métaphysique allemande que M. Remy de Gourmont qualifie d'absurde : nous dirions plutôt pédantesque. Sans doute la sèche notion du devoir abstrait selon Kant a fait son temps. Seulement que l'occupation fondamentale de l'homme soit de chercher le bonheur selon les formules des encyclopédistes, nous nous révoltons contre la bassesse d'une semblable doctrine.

La vie privée d'un homme nous éclaire souvent sur la raison de ses opinions et de ses croyances. Helvétius était fort adulé des femmes. Un célèbre financier proposa un soir six cents louis à Mlle Gaussin, au foyer des artistes. « Amenez-moi Monsieur, fit-elle en désignant Helvétius qui était assis à ses côtés, c'est moi qui déposerai entre vos mains une récompense de deux cents louis. » L'histoire ne dit point si la dette fut acquittée. Très riche et mari d'une femme charmante. Helvétius se délassait de la vie mondaine en écrivant des œuvres d'une philosophie sectaire. Faut-il parler de son livre, *l'Homme* ? Déjà en 1774, Diderot en publiait la réfutation. Une des entraves qui retardent le plus l'élargissement de la pensée est cette nécessité, à chaque génération, de revenir sur le chemin déjà parcouru, de combler à nouveau les ornières, d'arracher les mêmes herbes folles qui repoussent désespérément. La besogne est fastidieuse. Et pourtant, notre époque remettant

Helvétius « à la mode », force nous est de recommencer.

« Sentir, c'est penser » affirme Helvétius, et toute la psychologie matérialiste dérive de ce postulat. J.-J. Rousseau, dans le *Vicaire savoyard*, avait déjà porté tout le feu de sa dialectique contre la folie de ce premier axiome. L'idiot sent : il ne pense pas. Lorsque Helvétius conclut ensuite que, la sensation étant égale pour tous, l'intelligence se développe suivant un type équivalent ; que les circonstances extérieures, les accidents de l'éducation sont les grands initiateurs ; que la nature intime du sujet ne compte pour rien, ne sourions pas à de pareilles erreurs. Notre époque leur a réservé la plus étonnante fortune. C'est faux, mais cela flatte le principe d'égalité qui inspire nos institutions et nos mœurs. Continuons l'énumération. Suivant Helvétius, les vocations de naissance n'existent pas. Un jeune homme, à sa volonté, peut devenir orateur, peintre, poète ou musicien. Un écrivain indifféremment choisira tel ou tel procédé de style qu'il lui sera loisible de délaissier pour tel autre qui lui agréera mieux. Tout est affaire d'entraînement et d'éducation. Diderot objectait déjà qu'un élément de confusion régnait à la base de tout le raisonnement imaginé par Helvétius. Ce dernier brouillait le chapitre des causes, ne dégageait pas l'occasion ou la condition accidentelle de la cause essentielle. Un baril de poudre saute en présence d'une étincelle. Mais ce n'est pas l'étincelle qui a doté la poudre de ses propriétés explosibles. Par ailleurs, comment l'éducation fera-t-elle pour animer de passion et de chaleur une âme inerte et sèche ?

Nous pourrions poursuivre. Il nous est plus agréable de nous arrêter à une anecdote. La femme de Helvétius était fort jolie, toute jeune mariée, et le vieux Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venait de lui débiter mille choses aimables et galantes, quand passant pour se mettre à table, devant la beauté qui l'avait mis en verve de compliments, il négligea d'arrêter ses yeux sur elle. « Voyez, lui dit celle-ci, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi sans me regarder. » « Madame, répondit le vieillard, si je vous eusse regardé, je n'aurais pas passé. »

Nous ne voyons aucun inconvénient à faire revivre Helvétius dans la beauté de sa femme. Pour les idées du philosophe, de grâce n'en parlons pas. Toutes les erreurs du jour sont enfermées dans la prose dogmatique et sèche de notre philosophe à bonnes fortunes. « Tour à tour Minerve et Vénus », proposait-il. Soit. Mais Vénus semble avoir occupé la plus large place. S'élever des genoux d'une jolie femme aux spéculations les plus hautes de l'esprit nécessite un effort musculaire non négligeable. Une certaine fatigue peut entraver le jeu des articulations tant physiques que mentales. Helvétius nous paraît un philosophe quelque peu fatigué. Que les femmes lui sachent gré de cette lassitude, passe encore. Mais les hommes et qui pensent ? Une pareille constatation serait faite pour décourager les âmes droites, si elles ne savaient que la doctrine sensualiste est un miroir à facettes aimables, où l'homme qui s'y regarde est toujours satisfait de soi et n'éprouve nul besoin de se corriger, encore moins de faire servir l'impulsion des élans passionnels qui le tourmentent à l'élévation de sa pensée.

VIII

LES CONDITIONS DU BONHEUR

Au fait dans le bonheur entrent diverses conditions : les unes externes, les autres intérieures. Un minimum de bien-être est nécessaire quant aux premières, cela s'entend. Pour les conditions internes, un élément essentiel en garantit la possession : la paix de l'âme.

Le monde contemporain s'est attelé à cette chimère : assurer les voies externes du bonheur en tarissant ses sources profondes. Chacun dans l'aisance, et cette ambition est fort noble, bien que les moyens proposés pour l'atteindre, tels que le partage des biens, semblent à beaucoup d'une vertu contestable. Quant à la paix de l'âme, non jamais, dans aucune nation, sauf aux périodes de décadence ou de domination étrangère, tant d'efforts se sont coalisés pour arracher des cœurs la fleur d'idéal qui y répand son parfum de quiétude et la douceur de vivre. Cette paix intérieure puise en effet ses raisons dans des formules psychologiques que, sous couleur de progrès, nos contemporains s'acharnent à dissoudre : je veux dire les règles fixes, immuables qui dirigent notre conduite au nom d'un principe absolu, lequel, ainsi que nous l'avons rappelé, doit dépasser l'expérience¹.

Ne parlons que des écrivains qui ont mis un talent

1. BOUTROUX, *Revue Bleue*, 16 janvier 1909.

réel au service de cette mauvaise cause : Guyau, A. Bayet, Payot, Belot, à titre de moralistes; Durkheim, Levy-Bruhl, comme sociologues. Il y en a d'autres. Tous se sont assigné pour tâche d'atteindre et d'anéantir la notion d'absolu que renferme l'idée du bien : « Toute règle de conduite, considérée en elle-même, en vaut toujours une autre. » (Bayet.) L'obligation morale se transforme en une sorte d'impulsion qui nous vient de la nature ; le gland qui devient chêne, fait à ce compte office de vertu ; ou bien si l'impulsion n'apparaît pas comme la conséquence d'une sorte d'instinct vital, c'est un désir, un besoin d'agir sollicité par la pression d'une idée ; et comme les idées sont diverses, les morales apparaissent très différentes. Il existe la morale des honnêtes gens, mais les assassins, eux aussi, suivent les inspirations d'une loi morale, un peu particulière il est vrai, mais qui n'en demeure pas moins une loi morale dans l'entière acception du mot. « Et la preuve, ajoute Bayet, que la morale professionnelle est la plus forte, c'est qu'en fait les voleurs volent et les assassins assassinent¹. » Il n'y a rien à dire ; applaudissons à l'entrée, dans nos cadres traditionnels, de la morale des assassins. « Pas tout de suite », insinuent MM. Durkheim et Levy-Bruhl. Le milieu social n'accepte pas encore les assassins. Tant qu'il réclamera, faisons droit à sa protestation. Demain peut-être, oui, car la morale dérive des mœurs. Le jour où celles-ci déclareront qu'il est licite de tuer son prochain, les premiers nous accepterons le fait accompli, heureux de manifester par notre adh-

1. BAYET, *l'Idée du bien*. F. Alcan, édit., 1908, p. 87.

sion, notre sympathie pour la doctrine de l'évolution morale et notre souci du progrès, Peut-être pourrait-on opposer aux sociologues la réaction de l'individu à l'égard de son milieu? L'individu n'est point entièrement passif, il juge, proteste, imprime son initiative aux changements religieux, économiques et politiques qui s'opèrent autour de lui. Initiative personnelle? Ce terme détonne. MM. Durkheim et Levy-Bruhl n'observent rien de semblable autour d'eux. Est-ce bien sûr? Sans doute, devant l'inertie de l'individu se dresse la force de l'institution. Le premier est-il faible? La seconde est toute-puissante. « Quand les individus au contraire, comme dit M. Piat, sont riches en spontanéité et capables par là même d'une longue évolution, les institutions se modifient sans cesse sous un flux permanent d'idées nouvelles. »

Nous voilà loin de la paix morale, condition du bonheur. Plus de point fixe, plus de règle; comment conserver la sérénité intime en présence d'un pareil chaos?

IX

LA FRIGIDITÉ DE MADAME DE POMPADOUR

Mme de Pompadour, dès l'âge de 25 ans, s'occupait de politique et de finances. C'est bien jeune. Pour une jolie femme, voilà des occupations singulièrement austères. A lire le journal de sa femme de

chambre, on commence à comprendre¹. Une femme qui, à l'âge des passions, arrête son attention sur des intérêts aussi graves, ne colore les choses de l'amour que d'un sentiment assez pâle. Non pas que la belle marquise n'aimât Louis XV de tout son cœur; seulement cet amour demeurerait confiné dans des sphères supérieures. Il n'ébranlait nullement la sensibilité physique de la jolie femme. Se désolant de cette lacune, elle fit son possible pour la réparer, et comme elle n'y parvenait qu'avec peine, se jetait de plus belle, et en manière de diversion, dans les complications étrangères et les intrigues de cabinet.

A certains moments, toutefois, il y eut des lueurs d'espoir. A Mme de Brancas, elle avait fait cette confession : « Ma chère amie, lui confiait-elle, je crains de perdre le cœur du roi en cessant de lui plaire. Les hommes mettent, comme vous le savez, beaucoup de prix à certaines choses, et j'ai le malheur d'être d'un tempérament très froid. » Là-dessus, elle imagina de suivre un régime échauffant et se mit à user d'un élixir qui, en deux jours, déjà « lui avait fait assez de bien ». La duchesse de Brancas saisit le flacon, le flaira et le jeta incontinent dans la cheminée. « Fi ! l'horreur ! » cria-t-elle. Interjection qui laisse à supposer que l'odeur du produit était dépourvue de suavité. Ce geste s'accompagna, par ma foi, d'un discours fort sensé. La favorite s'étant plainte que le Roi, sous prétexte qu'il faisait chaud, avait passé la moitié de la nuit sur un canapé, la duchesse lui fit observer que la vertu d'une drogue ne suffit pas à retenir la

1. *Madame de Pompadour*, d'après le journal de sa femme de chambre. (Librairie Taillandier, 1912.)

constance d'un amant; ce qu'un pareil remède réalise avec le plus de succès est certainement la destruction de l'estomac où il pénètre. « Ce régime vous tuera, continua la judicieuse conseillère. Rendez au Roi votre société précieuse par votre douceur; ne le repoussez pas dans d'autres moments et laissez faire le temps. Les chaînes de l'habitude vous l'attacheront pour toujours. »

Les dames s'embrassèrent, la marquise recommanda le secret et il ne fut plus question du remède.

Seulement une femme, quand elle a une idée en tête, n'abandonne pas aisément la partie. Mme de Pompadour alla soumettre son cas au docteur Quesnay, son médecin. « Digérez bien, ordonna la consultation, et faites de l'exercice pour y parvenir. » La médication suivie en conscience sembla réussir. « Je crois que le docteur a raison, avouait quelque temps après la malade. Je me sens tout autre... J'adore le Roi, je sacrifierais ma vie pour lui plaire; mais hélas! quelquefois il me trouve une macreuse. » Macreuse, c'est-à-dire frigide à faire passer une sensation de glace dans le sang du bien-aimé. Avaler une drogue infâme et consulter le médecin le plus intelligent du temps pour en arriver à cette fin, quelle misère! A l'âge de 30 ans, Mme de Pompadour quitta l'appartement royal pour s'en aller coucher seule au rez-de-chaussée.

De plus en plus, elle se fait initier aux affaires, voit les ministres, les interroge sur les plans et les projets d'État.

Et si, plus tard, elle inaugure un nouveau système d'amitiés et d'alliances, si elle inspire à Louis XV une politique qui rompt avec les idées tradition-

nelles, c'est peut-être bien parce que chez elle tout un côté de son aimable personne étant voué à une insensibilité irréductible, le feu de l'action se porte tout simplement ailleurs. Elle devient la protectrice des arts, inspire un style, son nom reste attaché, comme dit Marcelle Tinayre dans sa préface « à des nuances, ou plutôt à des accords de nuances, aux gracieux mariages des bleus tendres, des roses pâles, des verts légers ». Les peintures légères de Boucher, de Fragonard, la littérature licencieuse de Crébillon fils couvrent les tapisseries et circulent dans les salons.

Glaciale par tempérament, Mme de Pompadour donne le branle à un mouvement érotique qui se pare de toutes les grâces et brave toutes les audaces. Elle ne se scandalise jamais, et son sourire, pour les productions scandaleuses de l'époque, a l'indulgence sympathique d'une femme d'autant plus libre en propos qu'elle est plus chaste en action.

Nous avons déjà le grain de sable de Cromwell et la fistule de Louis XIV, voilà la frigidité de Mme de Pompadour, surprise dans les détails de l'alcôve. Que maintenant tout l'art et la politique du milieu du dix-huitième siècle, dans leurs modes d'expression et les orientations de leurs vues, aient été inspirés par cette légère infirmité de nature, nous nous garderons d'insister avec trop de conviction sur la vérité d'une pareille influence.

Un Michelet a pu écrire un règne de Louis XIV avant et après la fistule. Mais Michelet était un poète, un idéaliste aveuglément fermé au sentiment des réalités; il n'eut d'autre tort que de se croire un historien.

X

UNE MALADIE DE VOLTAIRE A FERNEY ¹

La vie intime de Voltaire n'a pas grand'chose à divulguer. On sait tout : son habitude flagorneuse vis-à-vis des puissants du jour, l'âpreté à défendre sa bourse, son hypocrisie à feindre la pauvreté quand il avait cent cinquante mille livres de rente, ses tartuferies religieuses quand les circonstances le commandaient, l'habileté à dissimuler, sous le couvert de l'intérêt général, les revendications de ses intérêts particuliers, le besoin d'agitation qui le jetait dans toutes les querelles, celles-ci fussent-elles mesquines, comme les disputes de village, ou considérables, comme l'affaire de Calas.

Du livre que M. Caussy a consacré à l'ermite de Ferney, ce dernier ne ressort nullement grandi. Il se peint dans les détails de la vie familière, ainsi que nous nous le figurions, tracassier, bourdonnant, irascible, atteint, dans la contradiction et l'exagération de ses conceptions, d'une sorte de chorée morale, derrière laquelle coulait un sentiment très vif et très ordonné des nécessités pratiques. Et puis quelle susceptibilité vulnérable de l'amour-propre ! Ce dernier piqué, plus rien ne comptait. Il fallait la vengeance immédiate et terrible. Qu'un obstacle se dressât en travers de la route, qu'importe ! Il était franchi

1. FERNAND CAUSSY, *Voltaire seigneur de village* (Hachette, 1912).

n'importe comment, fût-ce au prix des pires bassesses.

Une anecdote que nous conte M. Caussy, nous montre à cet égard un Voltaire se prêtant à une comédie bien misérable pour parvenir à ses fins. A la suite d'une attitude inconvenante à l'église, l'évêque d'Annecy, dont dépendait Ferney, interdit les sacrements au philosophe. Raison de plus pour communier malgré les ordres de Monseigneur. Voltaire s'adresse au curé de la paroisse, à un capucin de passage, tous deux se récusent. Du coup le philosophe fait le malade et mande le chirurgien du village. Ce dernier tâte le pouls et le déclare excellent. « Comment, ignorant que vous êtes, fulmine le vieillard, vous trouvez mon pouls bon ? » — « Ah ! monsieur, permettez que je retâte. Vous avez, en effet, beaucoup de fièvre. » — « Parbleu, je savais bien que j'en avais ; il y a trois jours que je suis dans ce cruel état. Allez le dire au curé. Il doit savoir ce qu'il a à faire auprès d'un malade en danger de mort. »

Notre chirurgien s'acquitte du message, le curé envoie chez l'évêque quérir des instructions, quelques jours se passent sans réponse. Voltaire s'impatiente, dépêche un homme de loi chez le curé, le menaçant de le déférer au Parlement de Dijon pour refus de sacrements. La menace fait long feu, le prêtre, dûment informé, dédaigne de répondre. Du coup notre philosophe change de tactique et estime plus malin de porter à la connaissance de tous, la ferveur de sa foi religieuse. Pour que nul n'en ignore, il dénonce par-devant notaire, ses critiques, Nonotte et Guyon, les accuse de calomnies infâmes, ajoute devoir « à la vérité, à son honneur, à sa piété, de déclarer que

jamais il n'avait cessé de respecter et de pratiquer la religion catholique professée dans le royaume ». Lui, Voltaire, l'auteur de *l'Essai sur les mœurs*, ce livre d'ironie insultante, se rattacher à cette profession de foi. Quelle impudence !

Le pauvre chirurgien avait fort à faire pendant ce temps. A la maladie de Voltaire qui désirait les sacrements, s'était adjointe celle du curé, atteint de frissonnements et de coliques. L'un réclamait la visite de l'autre et tous deux étaient cloués dans leur lit. D'autant que la fièvre de Voltaire et l'entérite du curé se distinguaient par des caractères particuliers qui laissaient le chirurgien perplexe. La fièvre se poursuivait sans agitation du pouls et l'entérite se manifestait sans signes apparents. Maladies redoutables souvent que ces états morbides mal déterminés et confus.

Le chirurgien demeurait sur la réserve et n'émettait que des pronostics circonspects.

Finalement les menaces de Voltaire devenant à chaque heure plus furieuses et la contrition de son âme se révélant à l'aveu humble qu'il faisait au capucin de ses fautes, la colique du curé entra dans une période de répit. Le prêtre put sortir et apporter le saint sacrement au moribond.

Jamais la sainte communion n'opéra une résurrection aussi soudaine. A peine l'eût-il reçue, que Voltaire sauta prestement de son lit, et s'alla débourdir les jambes dans le jardin. Il était guéri.

Un gamin de quinze ans n'eût pas commis une polissonnerie pareille. Voltaire, à ce moment (1768), avait soixante et quatorze ans. Preuve que l'absence

de dignité intérieure ne se corrige pas avec les années, que tel naît avec l'âme élevée ou basse, et que si celle-ci se traîne à ras de sol, l'intelligence la plus fine, la plus lucide, la plus déliée, échoue dans son effort à lui attacher des ailes. J'entends un lecteur me dire : « Mais c'est l'écrivain qui a le plus de statues en France. » Parfaitement. Depuis cent ans, le caractère moral ne compte plus. Il suffit de l'esprit. Voltaire en avait beaucoup.

XI

ENVIE ET DÉGOUT

L'envie exaspérée et le dégoût de l'agitation vaine procèdent d'un même tour mental : une imagination vive qui s'irrite au spectacle de la comédie humaine. Tous deux, l'envieux et le dégoûté, s'insurgent contre les avantages matériels que promènent les acteurs fortune, honneurs, titres, décorations, gloire. Mais l'envieux est piqué d'une haine autrement farouche. C'est pour lui un stylet permanent au cœur que la constatation de la réussite chez un rival ou la supériorité de richesses et d'honneurs dont il voit combler ses amis. La sensation aiguë de la blessure constante, exagérée du fait de la vanité qui s'associe d'ordinaire à l'envie, cet aiguillon intérieur stimule, harcèle, s'enfonce, fait souffrir cruellement. Voltaire, à la fois vaniteux et envieux, a lutté jusqu'au dernier jour. C'est la grande particularité qui sépare l'envieux du dégoûté. Si une grande sen-

sibilité anime l'un et l'autre, la sensibilité du premier est tournée vers l'activité rageuse et permanente; celle du second vers la contemplation résignée et tranquille.

Une âme autrement haute appartient à celui qui répugne au tapage de ces sorties agitées. Sans doute, au cours de son existence enfiévrée, Voltaire, au milieu de beaucoup d'actions basses, a mêlé quelques élans généreux. Il ne conviendrait pas de trop fouiller ces sortes de natures. L'occasion d'un mouvement applaudi ne reconnaît pas toujours, chez ceux qui s'y adonnent, des motifs d'intervention très relevés. La Rochefoucauld plaçait dans l'amour-propre le grand moteur de nos préférences et de nos actes. Dans son ensemble, la vue est juste, à condition de subordonner l'amour-propre aux divers états affectifs qu'il est appelé à servir. Dans les âmes généreuses et délicates, l'amour-propre obéit à des sentiments plus nobles que ceux des âmes envieuses, vaniteuses et serviles. Si partout l'être humain agit en vertu du principe qui est en lui, quand même y a-t-il quelque différence de niveau dans la hauteur où il étage ses ambitions d'intérêt et de bonheur. Voltaire, dans ses meilleures tentatives, a toujours laissé percer le bout de l'oreille, j'entends les vilenies de son caractère. Sans doute, l'affaire Calas lui fait honneur. Seulement, est-ce bien un amour désintéressé pour la justice qui a inspiré son éloquence et non la haine que, depuis longtemps, ayant eu maille à partir avec eux, il avait vouée aux Parlements? Et puis, quelle idée neuve a-t-il jamais répandue dans ses écrits?

Laissons là ces natures rageuses et jalouses et

portons-nous vers celles qui ont plus profondément souffert, parce que la calomnie sur leur personne s'est abattue moins justifiée et plus implacable. Quelle belle fin que celle de ces esprits ulcérés qui se sont délibérément retirés de la scène et ont passé leurs dernières années à l'écart des hommes ! Racine nous offre un modèle de ces âmes ombrageuses et douloureusement froissées. Il faut lire les vers de la *Phèdre* de Pradon¹ pour comprendre combien dut souffrir notre grand poète de se voir mis en parallèle avec ce versificateur niais qui n'écrivait même pas correctement. « Être poursuivi, écrit J. Lemaître, d'une haine acharnée et déloyale, on a beau faire, cela est pénible à concevoir et à sentir ; mais surtout la sottise triomphante fait mal. On enrage d'avoir raison et l'on se dit que les sots ne sauront jamais qu'ils sont des sots, excepté dans l'autre monde, quand cela nous sera égal. »

Pourquoi Racine atteignait-il la perfection dès qu'il se mettait à prendre la plume ? Ni l'inspiration n'était comprise, ni la forme appréciée. En dépit de Boileau, qui assurait qu'*Athalie* resterait le chef-d'œuvre de son ami, la tragédie n'eut aucun succès. Ajoutons la disgrâce de Racine à la cour, la prise de voile de sa fille, qui se fit religieuse à Melun, toutes ces sortes d'émotions ébranlèrent une santé déjà précaire. Il mourut au milieu des siens, résigné, confiant, détaché des vanités terrestres. Son testament figure dans le musée de Port-Royal-des-Champs, derrière une vitrine. « Je désire, nous confie-t-il, qu'après ma mort, mon corps soit à Port-Royal-des-

1. Cités dans le livre de J. LEMAITRE, *Jean Racine*, p. 263.

Champs et qu'il y soit inhumé à côté de la fosse de M. Hamon. » M. Hamon, c'était le médecin de Port-Royal, celui qui allait visiter ses malades monté sur un âne et avait assujetti sur la selle un pupitre où il feuilletait les livres pieux. Le vœu de Racine n'a point été exaucé. Port-Royal ayant été détruit, ses cendres ont été transférées à Saint-Étienne-du-Mont, à Paris. Ne seront-elles pas un jour dispersées au vent ?

Les hommes comme Voltaire, tout juste par l'adhésion que leur passion du succès apporte à la flatterie des opinions courantes, ces hommes sont bien plus admirés de la postérité. Elle retrouve dans leur vie toutes les lacunes et les tares où elle se reconnaît elle-même. Envie, adulation de la force, vanité, servilité, ces vices qui se sont épanouis dans le philosophe de Ferney, germent dans les sentiments des hommes, à toutes les époques des civilisations. Voilà pourquoi l'effigie de Voltaire est coulée dans un si grand nombre de statues. Racine se contenta d'être un artiste d'une perfection originale, doublé d'un scrupuleux honnête homme ; s'étant refusé de flatter les passions dans ce qu'elles ont de grossier et de bas, jamais il ne connaîtra la gloire des popularités faciles.

XII

MARAT INCONNU ¹

« Marat, il faut le reconnaître, nous confie M. Cabanès, n'a pas eu la prescience, le génie de Lavoisier. »

1. *Marat inconnu : l'homme privé, le savant, le médecin*, par le docteur CABANÈS.

Cette phrase nous découvre le fond de la pensée de l'auteur, et, sur ce terrain, il nous pardonnera de ne pas le suivre. Que Marat ait eu des mérites à titre d'homme privé et quelques lueurs comme homme de science, c'est entendu. Il en aurait fourni des preuves encore plus évidentes que toutes ces marques d'honnêteté médiocre et ces éclats de talent ne suffiraient pas à modifier le masque fondamental de l'homme : à savoir une vanité morbide greffée sur une singulière bassesse d'âme. Chez Marat, les tendances essentielles sont répugnantes. Un être vaniteux, dont l'âme est sordide, pourra, par instant, se colorer d'un rayon qui dorera cette fange ; elle n'en restera pas moins attachée à sa peau, à la façon d'une lèpre tenace et croûteuse. De même que l'homme véritablement grand, — les noms de Chateaubriand, de Lamartine, de Tolstoï s'offrent à ma plume — garde dans ses écarts les plus regrettables quelque chose de l'étincelle qui anime les nobles âmes ; de même l'homme rampant et bas a beau s'évertuer et faire effort. Vienne une secousse, une émotion, un bouleversement quelconque, la véritable nature se découvre ; l'abjection dissimulée jusque-là s'étale et s'épanouit magnifique et triomphante.

Chez Marat, cela n'a pas été autre chose. Ce n'est pas un Marat inconnu que nous offre M. Cabanès ; mais le Marat de tous les jours, celui qui est bien obligé de faire violence à sa nature, puisque les circonstances non favorables ne permettent pas à ses tendances profondes de déverser leur écume venimeuse sur le genre humain. Que Marat fût intelligent, d'une de ces intelligences flagorneuses et

inquiètes, avant tout, pressées d'accueillir l'applaudissement de la galerie, nul ne le conteste.

Peut-être y aurait-il lieu d'aborder ici les conditions qui permettent l'harmonie de ces deux disparates : un talent réel et les travers de caractères ; intelligence et vanité. Les esprits supérieurs, dédaigneux de complaire à autrui, estiment peu les hommes et les popularités qu'ils dispensent. Forts de leur valeur, ce n'est pas l'adhésion du public qu'ils sollicitent, mais la leur. Les compliments des voisins, ils les acceptent, mais n'y sont jamais aussi sensibles qu'à l'assentiment intime qu'ils reçoivent d'eux-mêmes. Marat était vaniteux. Les grandes âmes ne connaissent que l'orgueil.

Cet orgueil lui-même est ému par des considérations diverses : l'ambition, par exemple, se porte vers des objets de valeur inégale. Suivant que l'homme se sacrifie à son idéal ou subordonne sa conduite à son intérêt immédiat, il y a quand même quelque différence. Et vraiment, les premiers, ceux-là qui fixent leur vue vers un sommet dont l'ascension silencieuse ne leur vaudra ni popularité bruyante ni gloire à grand fracas, ceux-là faisant honneur à l'humanité méritent mieux que tous les autres de retenir l'attention de l'historien, surtout si tel de ces hommes renferme dans sa vie des drames émotionnels qui ont accéléré son élan, cet élan fût-il même coupé de quelques défaillances.

XIII

LA TIMIDITÉ DE CHATEAUBRIAND ¹

Je ne sais si la timidité « n'est pas précisément la conscience de la difficulté qu'une personnalité éprouve à se constituer, à réaliser son unité, à organiser ses tendances, ou simplement à les suivre, à accepter sa nature ». Et cette définition de M. Dugas se complète dans plusieurs autres explications tout aussi compliquées. Le langage psychologique a de ces exigences : l'analyse minutieuse à laquelle il se livre jette sur les choses une lumière trop vive, presque aveuglante et qui en éteint la clarté. En fait, la timidité n'est qu'une crainte doublée d'angoisse, une sorte de phobie physiologique, fruit d'une imagination inquiète. Plus spécial à l'adolescent et à la jeunesse, un pareil état émotif où s'entrechoquent en représentations émouvantes les images des difficultés qui entourent une démarche à tenter ou un geste à accomplir, un pareil état émotif se calme de lui-même avec les années et grâce à la répétition des actes qui l'avaient ébranlé une première fois.

Et c'est la raison pourquoi les chérubins et en général tous les timides jeunes, trouvent si aisément, en présence d'une femme, le chemin de son cœur. Être intuitif, la femme n'a point besoin de psychologie pour comprendre. Elle sent qu'elle produit sur

1. L. DUGAS, La timidité de Chateaubriand, *Mercure de France*, 15 mars 1913.

le timide une impression profonde ; c'est un succès pour elle que le silence, l'embarras, le geste maladroit du pauvre diable qui voudrait dire quelque chose d'aimable et ne se tire d'affaire qu'au prix de balbutiements pénibles et aidé de beaucoup de bonne grâce, de sourires et d'encouragements de la part de son interlocutrice. Dans sa jeunesse, Chateaubriand fut très timide avec les femmes. Il se rattrapa plus tard. Tout timide en soi un séducteur ignoré. C'est la chrysalide dont plus tard s'évadera l'éblouissant papillon.

Il faut lire le récit que Chateaubriand consacre à son départ en diligence de Combourg quand il allait rejoindre son régiment de Cambrai. Il avait pour compagne de route une Mme Rose « marchande de mode, leste et désinvolte ». « Lorsqu'elle me parlait, nous confie l'enchanteur, je balbutiais sans pouvoir lui répondre... je me collais dans l'angle de la voiture de peur de toucher la robe de Madame Rose... Je sentais que j'avais quelque chose à cacher et que ce quelque chose était une vertu. »

Et quelle charmante ingénuité dans son entrevue avec Mme de Chatenay, entrevue que cette belle dame lui avait ménagée en le priant d'une voix très douce de revenir la voir. « Je revins le lendemain chez elle, continue le don Juan en herbe ; je la trouvai seule, couchée dans une chambre élégamment arrangée... Je me trouvais pour la première fois au bord du lit d'une femme qui n'était ni ma mère ni ma sœur. Elle avait remarqué la veille ma timidité ; elle la vainquit au point que j'osai m'exprimer avec une sorte d'abandon. J'ai oublié ce que je lui dis ; mais il me semble que je vois encore son air étonné. Elle me tendit

son bras demi-nu et la plus belle main du monde, en me disant avec un sourire : « Nous vous apprivoiserons. » Je ne baisai même pas cette belle main ; je me retirai tout troublé. »

Preuve qu'une grande maîtrise, aussi bien dans un art que dans un geste ne s'acquiert qu'à la faveur d'essais sans nombre, de tâtonnements, d'indécisions, de recommencements très humbles. L'écrivain le plus original est souvent celui qui, à ses débuts, a passé par une véritable frénésie d'imitation ; sa personnalité ne s'est dégagée que peu à peu et au prix d'un labeur persévérant ; l'orateur a dû triompher de difficultés de parole et dompter à force de volonté les troubles et les éblouissements qui lui valaient des sueurs froides aux premiers discours qu'il prononçait. De même l'amoureux. La timidité est son apprentissage. Les maladresses qu'il commet le piquent à la façon d'un aiguillon. Il en ressent une mortification et un dépit salutaires.

Toutes les belles amies de Chateaubriand, Mme de Beaumont, Mme Récamier et la foule des autres, n'eussent point éprouvé pour l'écrivain la passion où rayonna leur vie, si l'aimé, de ses déboires d'origine, n'eût point tiré matière à perfectionner en lui de jour en jour davantage son talent prestigieux dans l'art d'incendier les cœurs.

XIV

DYSPEPSIE ET LITTÉRATURE

Certes Victor Hugo n'était pas dyspeptique. Nous lisons dans les *Souvenirs* de Bergerat¹ qui un soir avait dîné chez le Titan : « Victor Hugo a un appétit d'ogre (il avait alors soixante et douze ans)... il mange comme un maçon, de tout, tout le temps, et il met à cul sa bouteille. Point de café à la fin du repas, mais un petit verre de rhum qu'il avale d'un trait, comme on paraphe sa signature. » Entre deux bouchées et comme conversation, des calembours : séduit à la fois par l'assonance des mots et cet esprit un peu gros qui convient aux estomacs distendus, comment le poète dans la tête duquel dansaient éperdument les rimes n'eût-il pas sacrifié à ce faible où il eût rendu des points à un commis voyageur ?

Le solide et robuste appétit de Victor Hugo nous explique à la fois l'homme et son œuvre. Une certaine vulgarité d'idées associée à un don de lyrisme magnifique, est le trait dominant de cette nature ; il ne faut pas autre chose pour séduire et transporter les foules. Rien qui frappe l'amour-propre du lecteur comme le talent d'un écrivain qui distribue à larges brassées des pensées faciles, revêtues d'une forme éclatante. Le public retrouve ses pensées quotidiennes exposées dans la langue des dieux. Les puérités sont proclamées sur un ton d'oracle. La banalité

1. BERGERAT, *les Souvenirs d'un enfant de Paris*, 2^e vol., p. 71.

devient de la profondeur et le geste d'embrasser un marmot atteint au sublime. En sorte que le lecteur se félicite d'accomplir sans s'en douter et chaque jour des actes magnanimes et d'une signification grandiose. Jamais il ne s'était vu à pareil honneur. Aussi prononce-t-il avec conviction : « Cet homme est un génie. » En effet Hugo est le génie qui depuis l'origine du monde a tiré les plus émouvants sons d'orgue d'une série de thèmes que l'humanité s'était transmis de siècle en siècle et auxquels il s'est gardé d'ajouter, quant au fond, la moindre retouche personnelle. L'amour, la durée éphémère des joies, la douceur des souvenirs, l'angoisse de la mort, quoi encore ? En politique, les divinités sonores : démocratie, sagesse des foules, progrès, toute la lyre en un mot, la lyre où sur des cordes d'or vibrent les strophes émues, douloureuses, enthousiastes, vengeresses des sentiments les plus répandus, des idées les moins originales, de la manière de sentir et de penser familière à tout être humain non développé par la réflexion et la culture.

« Il mange comme un maçon de tout, tout le temps. » C'est bien ça. Les matériaux sur lesquels Hugo travaille sont de bonne qualité, ce sont des pierres sans valeur mais, apposées, cimentées, érigées en monument par le plus habile des maîtres maçons. Une nourriture trop abondante alourdit l'essor de la pensée. Pour acquérir les dons de finesse, émettre des aperçus ingénieux, concevoir des rapports insoupçonnés, être créateur en un mot, non pas seulement comme Hugo de mots et de rythmes, mais de découvertes qui font avancer l'esprit humain, aussi bien découvertes de pensée que de science,

vraiment, s'il ne faut pas forcément être dyspeptique, au moins convient-il, entre tous les attablés d'un repas, de ne pas être celui qui mange le plus. « Le seul convive qui tienne tête à Hugo, dit Bergerat, c'est Gouzien, le brave et bon Armand Gouzien, double sectateur de Pantagruel pour la fringale et la joie. »

Joubert, l'aérien et dolent Joubert, l'ami tendre et distant de Mme de Beaumont que Chateaubriand approchait de plus près, Joubert était dyspeptique. Il ne nous a guère laissé qu'un livre de pensées ténues, lumineuses et subtiles, une quintessence d'idées et de jugements enfermée dans un bijou de flacon, le plus délicatement ciselé du monde. Comme tendance de nature, Joubert est la plus opposée à celle de Hugo. Il mangeait fort peu et acceptait avec résignation, non sans quelque tristesse, que Mme de Beaumont récompensât Chateaubriand d'avoir écrit une belle page du *Génie du Christianisme* par la plus tendre et amoureuse des caresses.

Victor Hugo n'eût point toléré cela. Son vigoureux appétit, s'il nuisait à la finesse de sa production intellectuelle, le maintenait en performance physique vaillante à souhait. Il était toujours prêt, à soixante-dix ans comme à vingt. On a sur ce chapitre des confidences dans le détail desquelles nous jugeons inutile d'entrer.

« Hugo se vante un peu », insinuerait Joubert qui fut plus affligé de la mort de Mme de Beaumont que Chateaubriand lui-même. Et il écrit : « La chasteté enchaîne la plus chère et la plus impérieuse des passions. L'âme qu'elle habite acquiert par elle

une énergie qui lui fait surmonter facilement les obstacles qu'elle rencontre dans la route du devoir. Quand la chasteté est perdue, l'âme est molle et lâche ». On entend d'ici la joie exubérante de Hugo à cette lecture et quelles plaisanteries égrillardes : « L'âme molle et lâche ? Eh ! va donc, dyspeptique ! »

XV

LA DEMI-FOLIE D'AUGUSTE COMTE

M. le professeur Grasset a bien voulu m'adresser la conférence qu'il a faite sur Auguste Comte « *déséquilibré constant et fou intermittent* ». Après avoir lu avec attention tous les arguments qu'il assemble en faveur de sa thèse, — Comte dégénéré supérieur, demi-fou de génie, — je déclare ne pas être absolument convaincu. M. Grasset me pardonnera d'exprimer franchement ma pensée. Qu'Auguste Comte ait été atteint de crises de folie intermittente, à cela aucun doute. Seulement dans l'intervalle de ces accès maniaques, il a joui de la lucidité mentale la plus manifeste. M. Georges Dumas s'est montré de cet avis et, dans l'espèce, il ne semble pas qu'il en puisse être jugé autrement.

Ou bien la demi-folie deviendrait l'équivalent de toute supériorité intellectuelle avérée, j'entends de toute mentalité accessible à la vision directe des

1. *Un demi-fou de génie : Auguste Comte*, par le docteur GRASSET. Montpellier, imprimerie Roumequie, 1911. 1 broch., 50 p.

choses et capable, en ouvrant l'esprit à des pensées neuves, de l'engager sur des voies fécondes. Qu'on nous comprenne bien : nous ne prétendons pas que ces natures si richement douées soient exemptes de faiblesses, voire de tares ; elles en sont affligées comme le plus humble des mortels, et plus marquées, peintes avec un éclat plus saisissant parce que le terrain où elles ont germé est lui-même d'une fécondité plus rare. Seulement, et c'est là une faute, ce nous semble, qui réduit la valeur de nombre de conclusions modernes, juger de la supériorité d'un homme par la variété, le nombre ou la profondeur des lacunes qu'il accuse, est décrire la lumière d'un paysage par les jeux d'ombres où elle se complait. De grâce, quand le soleil inonde largement l'horizon, réjouissons-nous de sa clarté triomphante et n'allons pas derrière les épines d'un églantier, éplucher les brins d'herbe qui ont échappé à la gloire du rayon.

Sans doute Auguste Comte était orgueilleux ; il soutenait qu'il avait uni la science d'Aristote au génie politique de saint Paul, prévoyait que la postérité le rangerait aux côtés de Descartes. Et puis après ? Mais c'est évident. Depuis le dix-septième siècle n'avons pas connu un philosophe de cette envergure. S'il se rendait justice le premier, où est le mal ? Dans la vie affective de ce grand homme, d'autre part, de singuliers oublis se rencontrent. Il épouse une fille publique et vit avec elle dix-sept ans. Pour sa mère, il ne montre qu'une indifférence dédaigneuse. Tout cela ne grandit pas son homme, c'est entendu.

Par ailleurs, il s'abandonne à des faiblesses superstitieuses, ajoute foi à la vertu des nombres, ne se

permet que des phrases de deux lignes de manuscrit et demande trois prières par jour. M. Grasset appuie complaisamment sur ces bizarreries qu'il nous décrit dans toutes les gammes de leurs nuances. Pour sa thèse, il n'en tire toutefois pas un argument de plus. Un homme peut être orgueilleux, laisser couler ses sentiments affectifs dans la vase, accorder de l'importance à des détails puérils et, ces défauts nettement posés, édifier à leurs côtés et sans être gêné par ce voisinage, le monument d'une intelligence élevée, divinatrice et supérieurement maîtresse de soi.

Le réquisitoire de M. Grasset aboutit, nous l'avons dit, à la démonstration de la demi-folie. A notre jugement ce terme pourrait sans inconvénient être rayé du dictionnaire. Il fait trop l'affaire des envieux, que la conscience obscure où ils sont de leur infériorité, incite à ternir les plus nobles gloires. Je vous entends : ce terme signifie perversion de la sensibilité, l'esprit logique demeurant sain ; la raison n'est nullement atteinte, seul le caractère et le goût révèlent des particularités plus ou moins fâcheuses. Or, sur ce chapitre, tous les grands hommes peuvent se donner la main. Une certaine étrangeté règne dans leur manière de sentir qui surprend, scandalise ou même fait s'esclaffer la galerie. Le contraire vraiment eût étonné bien davantage.

Voilà des hommes qui ont l'originalité de la pensée. Un beau jour, après les avoir ridiculisés congrûment, le public s'aperçoit tout de même que les individus dont il riait valaient quelque chose et qu'au lieu de faire long feu, les fusées de pensées qui jaillissaient de leur cerveau, éclataient en gerbes magnifiques. Ce sont des génies, prononce alors la convic-

tion de chacun. Attendez un peu, nous avertissent les critiques. Ils accourent, fouillent, piquent dans la vie privée, en retirent quelques lambeaux de conduite ou les débris flottants d'une tare, qu'ils brandissent ensuite triomphalement comme des pièces à conviction.

Pareille manière de procéder ne nous a jamais séduit. Une pensée puissante s'accompagne, il est vrai, fréquemment d'écarts regrettables dans les sentiments. Ils apparaissent comme le revers de la médaille. Sortir par la pensée des sentiers consentis et donner un croc-en-jambe à la banalité des idées coutumières est souvent un bien; en matière de sentiments, celui qui quitte l'ornière s'égaré, au contraire, très vite. Quand la tête galope, le cavalier ne verse pas forcément; avec le cœur, bien des chutes sont à craindre. Et puis après? Ne nous attardons pas trop à l'analyse des accidents, surtout n'attachons pas à cette constatation un mouvement de dénigrement qui rabaisse et qui ravale. La vie est courte, disait Hippocrate; le temps d'admiration qui nous est dévolu passe avec trop de rapidité pour que nous n'en consacrons pas les heures, avec un soin jaloux, à l'applaudissement des belles choses et au culte des grands esprits.

XVI

LE DÉBUT DE LA MALADIE DE NIETZSCHE

« Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux », intimait Victor Hugo au Père éternel. Trai-

tant avec Dieu de pair à compagnon, il était tout naturel qu'il le mît au pied du mur. Notre distingué confrère, le docteur Michaut, un écrivain de verve à la fois et de pensée lumineuse et agile, — dans une brochure des plus intéressantes qu'il consacre à la maladie de Nietzsche, — ne juge pas avec indulgence cette conscience affirmative que les écrivains nourrissent de leur valeur. Le surhomme de Nietzsche, il en fait une manifestation « révélatrice » de la paralysie générale sous laquelle l'écrivain allemand allait sombrer une dizaine d'années plus tard. Sur ce chapitre, M. Michaut nous permettra de ne point partager totalement sa manière de voir; sans doute il s'appuie sur des documents pathologiques qui ont leur valeur. Nietzsche souffrait de crises de migraine ophthalmique, contre lesquelles toutes les médications demeuraient impuissantes. Les velléités ambitieuses alternaient en lui avec des idées hypochondriaques et ces oscillations dans l'équilibre indiquaient une mentalité qui n'était point très sûre. Seulement, jetons un regard autour de nous : que d'antécédents semblables chez des artistes, des écrivains, voire des hommes de science qui ont fini par imposer leurs noms. — Les petites tares mentales qu'ils accusent, ils les dissimulent aux yeux de la galerie; elles n'en existent pas moins. — La supériorité intellectuelle se paie; elle n'est acquise qu'au prix de lacunes dans d'autres domaines : perte du sentiment du ridicule, fêlures morales, troubles organiques divers (dyspepsies, palpitations, entéro-colites).

Nietzsche a été un homme supérieurement intelligent. Il le savait comme chacun et l'a crié sur les toits, ce que se gardent de faire les malins. C'est

par maladresse de tactique qu'il a péché, bien plus que par incapacité de contrôle mental. L'habileté des manœuvres, comment du reste l'aurait-il acquise ? Il vivait seul, ayant abandonné sa carrière de professeur dès 1875. Or, rien qui amplifie le sentiment de la personnalité comme une existence séparée, tranchée du lien qui l'unit à celle de ses semblables. L'homme seul se croit toujours grand. S'il écrit, l'expression de sa pensée qu'il voit couchée sur le papier, scintillera à ses yeux dans un éblouissement de lumineuse beauté. — « Et moi aussi, j'ai quelque chose là », s'écriera-t-il, et il se frappera le front comme André Chénier.

Sans doute Nietzsche était déjà malade, mais il digérait mal, comme tous les gens, qui, possédés par le démon intérieur, mangent trop vite, et oublient la mastication des aliments. L'exaltation de sensibilité que lui valut cet état morbide affina l'acuité et la finesse de ses perceptions ; il jugea par lui-même, ce que réalisent si malaisément les gens qui digèrent trop bien, et édifia une philosophie originale : ambition qui dépasse la portée de la plupart de ceux même qui se plaignent de ballonnements et de lourdeurs après le repas. Ce rôle de la maladie, sur son développement intellectuel, Nietzsche l'a parfaitement défini.

« L'homme est un apprenti : la douleur est son maître », avait dit A. de Musset, parlant de la douleur morale. Le philosophe allemand, lui, n'appuie que sur la douleur physique. « Quant à ma maladie, écrit-il, je lui dois indubitablement plus qu'à ma santé. Je lui dois la santé supérieure qui fortifie

l'homme au moyen de tout ce qui ne le tue pas. Je lui dois toute ma philosophie. La grande souffrance est la suprême libératrice de l'esprit. » — Que M. Michaut rentre en lui-même et, faisant le compte des bons et des mauvais jours qu'il a passés à vivre, récapitule le bien intellectuel et moral qu'il a tiré des uns et des autres : des bons jours — une satisfaction immédiate, le vide pour le lendemain; — des mauvais jours — une détresse présente, mais un accroissement d'énergie et un élargissement de l'horizon pour les mois qui auront suivi. — Dans toute intelligence douée de ressort, l'effet se traduit par des résultats à peu près identiques.

Les hommes se divisent en deux grandes classes, ceux qui ont souffert et les autres. — Ce sont là deux races morales diamétralement opposées. Les premiers acquièrent l'intelligence, les autres le bonheur. Lequel choisissez-vous ? Optez pour l'un ou pour l'autre, mais dites-vous bien que vous n'aurez pas les deux. La fée qui dispense cette double chance de fortune ne s'égare pas chez nous, et c'est dans d'autres planètes qu'il faut chercher la trace de son merveilleux passage.

XVII

UNE ÉCOLE D'ÉNERGIE

L'autobiographie de Stanley ¹, pourrait aussi bien être intitulée : une école d'énergie. A la suite de

1. *Autobiographie de Henri Stanley*, publiée par sa femme. Paris, Plon-Nourrit, 1911, t. I.

quelles traverses une sensibilité ardente refoulée en dedans, heurtée de tous côtés dans cette rétraction douloureuse, écrasée, saignant par mille blessures, finit par se tremper à pareilles épreuves et, de ce bain d'humiliations et de chocs, sort non point invulnérable, car elle conserve son aptitude à la souffrance, mais transformée, armée pour les nobles luttes, et triomphant partout où l'initiative et l'énergie assurent la victoire; comment une âme aimante et dénuée d'objets d'affection tourne ses élans de cœur en actes de volonté et d'audace généreuse, tout cet acheminement et cette ascension des hautes cimes se traduit dans ce livre par un des exemples les plus frappants qu'aient jamais enregistrés l'histoire. Rien ne manque : l'enfance abandonnée, l'absence de père et de mère (Stanley s'appelait tout d'abord John Rowlands), la misère, l'injustice subie et les mauvais traitements, puis un beau jour, alors que l'enfant était mousse à bord d'un navire, l'évasion et la résolution ferme de gagner sa vie autrement, dans la ville inconnue où le navire venait d'aborder. Le gamin erre dans les rues de la Nouvelle-Orléans; son regard un peu anxieux dément la décision de sa démarche. Il dévisage les passants, s'arrête devant un monsieur âgé assis devant un magasin. C'est le patron, pense-t-il, et il l'interpelle. « Auriez-vous besoin d'un petit garçon? fit-il, je cherche du travail. » Le monsieur qui lisait son journal, lève un œil surpris, il l'interroge, demande s'il sait lire et écrire, et quel est ce livre qui gonfle si fortement sa poche. — « C'est ma Bible, un cadeau de mon évêque », répond le petit garçon. — « Montre voir ta Bible », dit le patron.

Il l'ouvre à la première page et sourit en lisant l'autographe : « Offert à John Rowlands par Mgr Thomas Wowler Short, évêque de Saint-Asaph, pour son application diligente au travail et sa bonne conduite, le 5 janvier 1855. »

Le mousse est sauvé, il ne sera plus mousse : le patron, Stanley est son nom, l'engage dans son commerce et tout de suite s'émerveille de l'ardeur fougueuse de son petit protégé au travail. Il le prend en affection, lui donne des conseils, le met en garde contre sa tendance au bavardage, lui fournit sur la conduite dans la vie des renseignements toujours inspirés par la plus noble des expériences. L'enfant écoute, l'émotion de la reconnaissance maintient largement ouvertes en lui les portes de l'attention. Il se corrige de ses petits défauts, reprend l'habitude de prier matin et soir, accompagne ses patrons à l'église chaque dimanche, mène une vie de la ponctualité la plus exemplaire, tellement que Stanley, de plus en plus conquis par la fermeté de cet esprit qui dominait le cœur le plus tendre, finit par adopter son employé et lui donner son nom.

Les années se passent. Stanley n'est plus le petit commis de magasin ; le voilà au centre de l'Afrique, extraordinaire d'initiative et de courage, parcourant les peuplades noires, mettant plus de deux ans à traverser des forêts impénétrables, en lutte avec les cannibales auxquelles il dispute ses compagnons malades, consumé par les privations et les fièvres, mais debout quand même et les yeux fixés sur son idéal : organiser pour son pays la mise en valeur de ces régions inexplorees et fertiles. Malheureusement, les

hommes qui sont à la tête de l'Angleterre n'ont point passé par l'école rude qui fait les grandes âmes. Le malheur n'a point dessillé leurs paupières. Ils ne savent ni voir ni prévoir et méconnaissent l'effort de l'explorateur. De là, pour ce dernier, une nouvelle source de déboires qui, cette fois, ne tarira plus. Son énergie n'en sera pas réduite, mais la tristesse, une tristesse dont l'ombre s'allongera peu à peu, abaissera les plis de ses lèvres jusqu'à la fin de sa vie.

Il revient en Angleterre, le cœur ulcéré, n'ayant plus foi ni dans l'intelligence ni dans la bonté des hommes, et devenu indifférent aussi bien à leurs propos qu'il demeure froid aux avances amicales qu'ils lui pourraient faire. « Mon cœur, écrit-il, peut être toujours aussi tendre pour celui qui le mérite, mais il est dominé par mon intelligence et elle est devenue si difficile et si blasée dans son choix que sur un million, elle n'en juge qu'un seul digne de son affection. » Les hommes sont méchants; l'envie, qui est le lot des âmes basses, apparaît comme leur grande inspiratrice. La gloire de l'explorateur portait ombre; le voilà parvenu à l'âge des infirmités. Alors seulement, la haine désarme. « On ne peut plus ruiner, écrit Stanley, mon avenir par des sarcasmes ni ma carrière par le parti pris. Je ne fais obstacle à personne. » Toutefois, l'aigreur ne l'envahit pas. La vue de l'œuvre par lui accomplie élève son âme et lui arrache ces accents d'un légitime orgueil que ratifiera l'avenir : « Maintenant qu'après une enfance innocente et une confiante jeunesse, je suis arrivé sur une hauteur d'où je peux jeter en arrière des regards de pitié, comme en rêve je contemple le jeune homme que j'ai été, avec une fierté contenue. Il a bien agi,

il aurait pu mieux faire encore, mais sa vie a été bien remplie, puisqu'il a accompli la tâche à laquelle il était destiné. Amen. »

XVIII

UN SAVANT ÉTRANGE

Les inventeurs ont parfois des existences mouvementées. Nulle ne fut plus incohérente que celle de Priestley. Ses variations religieuses, — tour à tour, presbytérien, arménien, arien, puis socinien, car Priestley était pasteur anglican, — n'eurent d'égales dans l'enthousiasme qui annonçait de sa part chaque changement d'opinion, que le délire avec lequel notre homme applaudit au déchaînement de la Révolution française. La France le nomma citoyen français et membre de la Convention, pendant que la foule anglaise brûlait et pillait sa maison de Birmingham.

Un pauvre homme, bien malheureux, ballotté au gré de ses impressions véhémentes et contradictoires, mais un des plus grands génies qui aient jamais révolutionné une science. Il faut suivre dans le livre de M. Ostwald¹ les grandes lignes de sa vie. Né en 1733, les deux passions qui décidèrent de sa destinée, la passion de la chimie et celle des controverses religieuses, lui furent inculquées, la première, par hérédité, son père était teinturier, et la seconde, par

1. OSTWALD, *l'Évolution de l'électro-chimie*. Biblioth. de Philos. scientif., 1912.

son éducation dans un milieu où les questions religieuses détenaient la clef des conversations quotidiennes; il avait été en effet élevé par une tante dissidente qui rêvait de faire de son neveu un ministre dissident et recevait chez elle de nombreux membres de sa secte. Tellement qu'à l'âge de vingt ans, après avoir étudié la mécanique, la métaphysique, le chaldéen, le syriaque et l'arabe, Priestley écrivait déjà plusieurs dissertations théologiques. Nommé pasteur, les choses n'allèrent pas toutes seules. Ses opinions subversives ameutèrent contre lui les fidèles et il dut démissionner. Après des tentatives de divers ordre en vue de se créer une position nouvelle, il allait mourir de faim, quand des amis réussirent à l'installer à un nouveau poste de pasteur à Nautvich, dans le Cheshire. A l'école qu'il fonda, il enseigna les rudiments des sciences physiques et prit goût à ses fonctions nouvelles. D'innombrables livres qu'il écrivit à cette époque témoignent de cette orientation nouvelle de son esprit. Si la science lui tenait ferme à cœur, la religion, toutefois, ne lâchait pas prise.

Un peu plus tard, à Leeds, où il venait de se marier, les disputes théologiques reprirent de plus belle. Son ministère de pasteur le maintenait dans une excitation permanente; il épiait, s'indignait, et son attention toujours sur le qui-vive ne laissait rien échapper. C'est ainsi qu'habituant dans le voisinage d'une brasserie, et observant les gaz qui se dégagent des liquides en fermentation, il découvrit l'acide carbonique. Avant lui, on croyait que les gaz étaient de la même essence que l'air et qu'ils n'en différaient que par leur mélange avec d'autres principes. Au

lieu de les recueillir sur l'eau, comme chacun faisait, Priestley reçut les gaz sur le mercure. L'isolement de l'acide carbonique, de l'acide chlorhydrique, de l'ammoniaque sortit de cette simple modification dans la technique. Bien plus en chauffant de l'oxyde de mercure, notre pasteur découvrit l'oxygène, dont il parla ensuite à Lavoisier, lors d'un voyage qu'il fit à Paris en 1773, La femme de Lavoisier questionna Priestley sur le détail de ses expériences. La confiance fut répétée au mari ; celui-ci se mit à la besogne, vérifia et publia quelques années plus tard son mémoire sur l'oxygène, où il s'attribuait l'honneur de la découverte. Priestley démarqué par Lavoisier ! Ce n'est point d'aujourd'hui que les esprits en hâte de notoriété pillent sans vergogne dans le bagage du voisin, surtout si l'origine étrangère de ce dernier laisse espérer que le larcin ne sera pas découvert.

A ce moment, pensionné par un grand seigneur, le comte de Shelburne, qui avait pris goût aux travaux scientifiques, Priestley se fixa à Birmingham, où il continua ses recherches de chimie dans une atmosphère électrisée par la reprise de ses disputes théologiques. Les défenseurs de l'Église anglicane qu'il attaquait, ripostèrent avec feu et soulevèrent contre lui les masses qui, se ruant sur sa maison, démolirent ses appareils, emportèrent ce qui leur sembla de prix et mirent le feu au reste. Traité comme proscrit, il erra quelque temps en Angleterre ; les membres de la Société Royale, à laquelle il appartenait le mirent à l'index. Finalement, délaissé de chacun, chassé de partout, il se décida à émigrer en

Amérique (1791). Il y fut reçu avec de grands honneurs, mais refusa la chaire qui lui était offerte à l'Université de Philadelphie et passa les douze dernières années de sa vie à défendre dans d'innombrables écrits ses idées théologiques et à jeter l'anathème à ceux qui ne les partageaient pas.

Telle fut la vie du premier grand chimiste moderne. Ses expériences sur les gaz étant acceptées de tous, ne donnaient nulle prise à la discussion. Mais le tempérament combatif de Priestley veillait et n'entendait pas rentrer bredouille. Puisque la science ne lui offrait point matière suffisante à bataille, il se jeta dans la théologie. Infinie était l'arène; la lance au poing, il fonça sur ses adversaires jusqu'au dernier jour. Son plus vif regret fut de voir partir avant lui son plus jeune fils, sur qui il comptait pour persévérer dans la croisade et anéantir le dernier anglican, une Bible à la main.

XIX

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE : MAINE DE BIRAN

La faculté de penser est si rarement dévolue à un être humain que, lorsqu'elle atteint à un certain degré de pénétration et de profondeur, elle annonce a coup sûr quelque anomalie dans le rythme du train journalier. Maladie, inadaptation au monde extérieur, souffrances cachées, quelle est l'épine morale qui tourmente le pauvre homme ?

Pour Maine de Biran, le voile est soulevé. Dans un travail d'une élévation grave, comme tous les sujets qui sortent de sa plume, M. Victor Delbos, professeur de philosophie en Sorbonne, nous fournit la clef de l'énigme¹. Nous savons maintenant pourquoi le philosophe, qui fut tour à tour sous-préfet, député et questeur sous les deux Restaurations, conseiller d'État, est arrivé à se complaire dans ce retournement intérieur de la rétine qui, au lieu de s'arrêter sur les objets du dehors, s'était tout entière repliée vers la contemplation de sa pensée.

« Je suis toujours occupé de ce qui se passe en moi », écrivait le psychologue. C'est qu'il était fort mécontent de toutes les sensations qui l'atteignaient du dehors. De tempérament délicat, heurté à la moindre variation atmosphérique, ballotté, cahoté par les chocs de ses changements d'humeur, qui roulaient, sans raison apparente, de l'excitation à l'abattement, et du calme à l'agitation, soupirant après des changements de milieu qui ne lui apportaient pas, quand ils étaient réalisés, l'équilibre intérieur dont il avait besoin, il se montrait, au surplus, parfaitement inapte à l'action. Son caractère était faible, sa volonté chancelante. La décision prompte n'était nullement son affaire. Cette incapacité d'agir, en le détournant du mouvement, l'enfonça dans la réflexion. La faculté de penser est née en lui de l'impuissance de dire ou de prendre à la minute voulue les paroles ou les résolutions nécessaires.

1. VICTOR DELBOS, *la Personnalité de Maine de Biran et son activité philosophique*. Paris, Librairie Bloud, 1912, 1 broch., 46 pages.

« Dans un salon, nous conte M. Delbos, il est gauche, malavisé, sans aplomb. Il a l'esprit trop préoccupé des moindres choses pour se comporter dans chaque cas avec l'assurance ou l'agilité qu'il faut; et cet embarras, accru par la conscience qu'il en a, achève de le paralyser, lui fait manquer l'occasion, l'à-propos, commettre ce qu'à la réflexion il considère comme inconvenance ou sottise. » A la Chambre, il s'ennuie à écouter et, quand il parle, sa voix timide se perd dans le bruit des conversations qui ne s'interrompent pas. « Je n'ai pas le talent, déclare-t-il, de faire des phrases sans penser. » Aveu qui lui dénie la première des qualités de l'orateur : parler pour ne rien dire.

Ce qu'il lui faut, c'est une réunion paisible où se discutent posément et lentement des problèmes graves. Du temps qu'il était sous-préfet, à Bergerac, il fonde dans cette ville une *Société médicale* où il lit des communications psychologiques sur les rapports de l'âme et du corps. A Paris, il organise des *dîners métaphysiques* où fréquentent Ampère, Royer-Collard, Guizot, Cuvier, d'autres encore. Il devait causer beaucoup, car sa sensibilité était vive, et manger peu, car de semblables natures ont l'estomac délicat.

L'humeur d'un pareil homme explique le tour de sa philosophie. Si peu maître était-il de ses impressions, si empêché d'en ordonner le groupement, de les faire entrer ou sortir à volonté de son champ mental qu'il arrive en psychologie à cette idée d'états affectifs, ayant par eux-mêmes leur réalité complète et indépendante du moi où ils prenaient naissance.

Laissons à M. Delbos le soin de nous expliquer sa

philosophie; il s'en acquitte beaucoup mieux que nous ne saurions faire. De la nature de Maine de Biran, nous ne retiendrons qu'un trait : il portait en lui une faculté heureuse et qui, chez un homme, est le principe de toute découverte et de toute observation originale; il s'étonnait de ce qui paraît simple à chacun. « Dès que le grand homme qui sait s'étonner le premier, écrit-il, porte ses regards hors de lui, le voile de l'habitude tombe; il se trouve en présence de la nature, l'interroge librement et recueille ses réponses. »

Un homme qui s'étonne de tout a le don d'analyse trop aiguisé pour jamais, dans la vie, en laisser émousser la lame et se reposer dans le coton d'une indifférence moelleuse. L'analyse est un attribut de rongeur. Elle grignote, rompt le noyau, se délecte à l'amertume de l'amande. Maine de Biran ne fut pas heureux; dans l'exercice de ses facultés, il lui manquait au surplus le sentiment de force et d'aisance qui en rend le jeu agréable. Tout lui était pénible, à commencer par l'observation intérieure à laquelle il s'était si curieusement entraîné.

XX

UN GRAND PSYCHOLOGUE : SAINTE-BEUVE

Dans une thèse intéressante que M. Voizard a soutenue à Lyon, l'auteur, consacrant son travail inaugural à Sainte-Beuve¹, nous dit que les « *Lundis*

1. FRANCIS VOIZARD, *Sainte-Beuve, l'homme et l'œuvre. Étude médico-psychologique*. Lyon déc. 1911.

sont devenus et deviendront de plus en plus les livres de chevet du médecin ». Nous ne pouvons que souscrire à un pareil jugement.

Tout d'abord parce que Sainte-Beuve est peut-être notre écrivain le plus nuancé et le plus souple, celui qui adapte le plus habilement le choix des mots au tour de sa pensée. Il se joue dans la phrase spirituelle et légère, manie la période sans jamais enfler la voix et sur le terrain de sa forme nourissante et pleine, ne plante pas un terme qu'il ne soit, dans son acception précise et fixe, strictement et nécessairement requis. Les médecins, à notre époque de journalisme débordant, écrivent beaucoup. Il n'est pas de modèle de langue qui leur soit d'un enseignement plus salubre. Sainte-Beuve avait fait plusieurs années de médecine. Cet entraînement scientifique préalable a valu à sa forme une netteté de traits qui ne sacrifie jamais le dessin à l'éclat, maintient la vérité du moindre détail et fait toujours sentir, comme il dit lui-même, les « lignes du nu sous les plis flottants de la draperie ».

Tous les ouvrages de Sainte-Beuve — les trente volumes des *Lundis*, les six de *Port-Royal*, les deux sur *Chateaubriand* — ne sont pas seulement une merveille de langue à la fois précise, colorée et simple. Le médecin y découvre une veine de documents psychologiques comme il n'en mettra pas à jour ailleurs. Il pénétrera dans l'intimité des hommes, connaîtra leurs ascendances, les suivra dans leur jeunesse, s'initiera aux particularités qui les distinguent, aux petitesse de caractère qui font tache dans les clartés de l'intelligence et du talent,

deviendra le familier de leurs contradictions, de leurs manies préférées, de leurs tics et, finalement, ne s'étonnera jamais. Ne pas s'étonner, et parce qu'on comprend, est une qualité indispensable au médecin. Les romans les plus imaginatifs n'atteignent pas à l'extraordinaire des aventures qui se déroulent quotidiennement, moins dans les petites villes où tout se sait, qu'à Paris où l'impunité est inscrite dans les murs.

Sainte-Beuve, en homme supérieur, s'intéresse moins à l'anecdote qu'aux conditions qui la font naître.

Quand il nous conte, par exemple, l'aventure de Mme du Deffand avec Horace Walpole — aventure dénouée en tout bien tout honneur, cela s'entend, en dépit du ridicule qu'un jugement superficiel pourrait attacher à une liaison de cet ordre, le récit qu'en fait Sainte-Beuve éteint toute ironie sur les lèvres du lecteur. Ce dernier n'a nulle envie de rire. Et pourtant quel motif de gaillardise et de gaudriole ! Cette femme de soixante-huit ans, aveugle, qui devient amoureuse tout d'un coup d'un homme qui n'a point cinquante ans et dont elle pourrait être la mère. Étrange, n'est-ce pas ? Le critique ne se laisse pas démonter. Tout événement moral, si bizarre, si anormal semble-t-il, prend sa source, d'une part dans l'atmosphère du milieu et de l'autre dans les tendances et les aptitudes du sujet plus ou moins favorisées par la nature de l'air ambiant. Mme du Deffand, âme vive, impétueuse, spontanée, mêlée à la société raffinée et superficielle de son temps, avait été la maîtresse du Régent lui-même. Chacun sait

aussi que le Régent eut de nombreux successeurs. La spirituelle femme déçue dans ses tentatives passionnelles, recommençait sans tarder un essai qui lui semblait enfermer des chances de réussite moins incertaines. Efforts aussi multipliés que vains ! Aucune de ces conquêtes ne troubla son cœur, et la dernière en date, celle du président Hénault, qui fut une sorte de mariage de raison, lui apparut, ce semble, comme couronnée d'une placidité plus reposante encore. Seul, Horace Walpole mit le feu aux poudres. Et l'explosion se produisit en pleine vieillesse. On lit Sainte-Beuve, la plaisanterie ne trouve point place.

On plaint la pauvre femme, on se prend d'une sympathie réelle pour ce cœur resté jeune, et le lecteur se retire heureux de la rencontre et lui-même légèrement ému.

Dans la clientèle, le médecin ne doit guère se comporter autrement. Rien d'insupportable aux intéressés comme les piquères de l'esprit de saillie qui se moque sans appuyer, certes, mais qui se moque surtout parce qu'il ne s'inquiète pas de mettre à jour les ressorts intérieurs. Au médecin de démonter les rouages, de démêler les mécanismes profonds. Dans la vie, le comique n'est que de surface. Guérisseur de l'âme autant que du corps, le praticien digne de ce nom scrute les mobiles des actes et, parce qu'il en saisit la raison, trouve aussi les paroles qui consolent. Pour le guider dans ses conseils, il a, sur les rayons de sa bibliothèque, maints livres de neurologie ou de psychiatrie. Il les parcourra sans doute avec fruit, mais un article de Sainte-Beuve, parce qu'il sera découpé avec art dans l'étoffe d'une vie où

court le dessin bien arrêté des émotions et des péripiéties susceptibles d'agiter une âme, lui sera, pour l'ordinaire, d'un stimulant intellectuel plus efficace.

XXI

CARLYLE INTIME

Sans doute, dans l'intimité des grands hommes tout n'est pas rayon, élévation, lumière. Il y a des coins obscurs, des parties moins hautes ; des habitudes puériles se jouent dans l'ombre et des sentiments de valeur inégale occupent les degrés de l'âme. Toutefois, ne nous y trompons pas. Si nul n'est grand pour son valet de chambre, le même homme peut fort bien le paraître aux yeux d'un esprit plus averti, à supposer même que ce dernier vive à ses côtés, dans un commerce de tous les instants. La grandeur qui s'évanouit dans le déshabillé intérieur, n'est point la grandeur réelle. C'est un vêtement de parade fait d'honneurs et de titres. Jetez-le bas, il ne reste parfois qu'un pauvre hère, d'une nudité frieuse et bien mou quant au ressort. Voilà les individus qui perdent à être abordés de trop près. Ils le sentent si bien, qu'instinctivement ils repoussent les avances. Ils se figent dans une dignité silencieuse qui simule la profondeur. « Ces hommes ne parlent pas, chuchotent leurs amis, parce qu'ils pensent. » Soit, transformons-les en penseurs. Le tout est de s'entendre sur les mots. Dire : « Le ciel est clair » ou « la télégraphie sans fil constitue un progrès », est

exprimer une pensée. Apportez-y un certain accent sentencieux, répétez la formule, laissez-la tomber comme un oracle. Les auditeurs hocheront la tête; une solennité si prolongée les impressionne. « Un grand homme, opineront-ils. Il ne se livre pas, mais quelle magnifique intelligence ! »

Dans la conversation, la correspondance, surtout quand on s'adresse à une femme, toute cette friperie d'apparat se détache et s'affaisse devant la vérité d'un geste, l'ingénuité d'une riposte où éclate la lumière d'une tendance profonde, le laisser aller d'un esprit qui laisse flotter les rênes et oublie un instant la surveillance habituelle sur soi. Les sentiments instinctifs remontent à la surface et c'est dans le mode de leur affleurement que se trahit la structure profonde d'une personnalité. L'épreuve d'un esprit est l'ouverture d'une correspondance à une femme; à supposer même que l'homme soit fortement épris, il ne s'enflamme pas tout le long des pages. Il rabaisse, de temps à autre, la chaleur de ses sentiments à la notation d'une vue positive, à la confiance d'une impression, à la formule d'un jugement. C'est par ces fenêtres qui prennent jour sur le monde extérieur que peut être évaluée l'abondance de lumière dont s'éclaire une âme. Elle est bien chétive pour quelques-uns; ceux-là même auxquels la vogue dispense un rayon de gloire, ne sortent pas forcément grandis de cette exposition devant l'objectif. Il y a bien du déchet pour quelques-uns. D'autres au contraire, et ce sont les vraiment grands, ne perdent pas. Carlyle rentre dans ce nombre. Parcourons ensemble les lettres

qu'il a écrites à sa fiancée ¹. C'est un peu long; surtout les réponses de la jeune fille qui dénotent un caractère emporté doublé d'un cœur sec. Elle a maille à partir avec sa mère, déclare au pauvre Carlyle qu'elle ne l'aime pas d'amour, mais qu'elle ressent pour lui « une affection simple, honnête, seraine, faite d'admiration et de sympathie ». Elle réclame, au surplus, « des moyens sûrs d'existence, une position stable », des promesses de vie pratique et exempte de soucis. Ce n'est pas elle qui risque de vivre d'amour et d'eau fraîche.

Les lettres du fiancé débordent au contraire d'enthousiasme, de confiance, de spontanéité brusquement émue; une délicatesse infinie, la peur de faire de la peine enveloppe, comme d'une caresse voilée, les récits des projets et l'aveu discret des ennuis présents. « Quand un homme est délicat, disait Pascal, en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. » Carlyle est délicat; conscient de son génie, il élève l'âme de Jane Welsh à la hauteur de la sienne, insiste sur les conditions d'équilibre indispensables, en dehors desquelles toute faculté d'élévation se flétrit et se dessèche. « Mettons en ordre nos esprits et nos habitudes, écrit-il... Votre esprit et le mien possèdent bien des capacités; mais le premier de tous leurs devoirs est de veiller à leur propre ordonnance et à leur propre contentement. » Si, dans la vie, des besoins infimes réclament à un moment donné l'activité de l'un ou de l'autre, qu'importe ! « La pure image

1. *Carlyle intime*. Lettres d'amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle. Traduction Elsie et Émile Mâsson. Paris. Mercure de France, 2 vol.

d'une âme en harmonie avec elle-même, s'acquitte de tous les devoirs vulgaires avec une excellence supérieure au vulgaire ». Une âme noble grandit ce qu'elle touche; seuls, les cœurs subalternes répugnent à l'infériorité des tâches nécessaires, craignant sans doute qu'à les accomplir se manifeste, aux yeux de tous, la marque basse qui les distingue.

Une volonté intrépide anime Carlyle; son but, il y aspire, mais comment l'atteindre? Il possède trop le sentiment des réalités pour fixer à l'avance le cadre d'un programme nettement arrêté. Si ses projets sont fermes, « ils demeurent un peu vagues sous le rapport de l'exécution ». Il verra bien, se décidera plus tard, au gré des circonstances, prêt à saisir l'occasion favorable qui fera le mieux réussir son plan. Il est pratique aussi, Carlyle, mais d'une pratique ailée qui lui permet d'escalader les cimes, le pied toujours d'aplomb sur la solidité du roc.

C'est une habitude de dénier aux hommes qui ont de l'envergure le mérite de la réussite dans les petites tâches quotidiennes. Rien de plus faux.

Les qualités pratiques, ils les manient comme les autres et souvent mieux combinées en vue du but; lorsque l'étincelle anime un cœur, ce n'est pas la faculté de descendre les étages qui fait défaut: c'est le don de grimper en quelques enjambées au cinquième qui les met hors de pair. Et Carlyle dégringolait les escaliers et remontait avec une prestesse de mouvements où se reconnaît la manière des esprits supérieurement exercés et qui possèdent un assortiment de cordes variées à leur arc.

XXII

SUR TOLSTOÏ

Tant de pages ont déjà été consacrées aux deux principes fondamentaux de la doctrine de Tolstoï, l'amour universel et la non-résistance au mal, que nous n'y reviendrons pas. Ce qui intéresse davantage chez un homme qui est arrivé à se créer un idéal original de vie, ce sont les influences de milieu, les ébranlements émotifs qui ont incliné son esprit vers une nouvelle interprétation des choses. Sur Tolstoï, nous ne croisons guère que les grandes lignes. Sans doute l'horreur de la guerre, qu'il connaît pour l'avoir vue de près, la vie frivole de la cour, le despotisme des gentilshommes campagnards, la douceur et la générosité des femmes, le spectacle de l'injustice sociale, les cris de la souffrance humaine, tout cela, l'écrivain russe l'a senti avec une intensité de vibration qui lui vaut la vérité et le relief de ses récits.

Cela ne suffit pas, ce semble, à expliquer totalement la crise d'âme qui, de l'artiste dédaigneux de la veille, a fait soudain surgir le réformateur et l'apôtre. Le coup de foudre de saint Paul sur le chemin de Damas, chaque homme qui transforme sa manière de sentir, en reçoit la secousse plus ou moins brutale. Une forte déception, la perte d'un être cher, la trahison d'un ami, voilà de ces drames intérieurs qui ébranlent et retournent une sensibilité. Si ouverte soit la vie de chacun, elle renferme telle page que

nul n'a jamais lue. Il faut s'enquérir, supposer, choisir entre les hypothèses.

Ce qui demeure hors de doute, c'est le sens dans lequel évoluent les esprits bouleversés de la sorte. Les uns montent, les autres descendent, poussés dans cette direction opposée par les courants de leur âme secrète et profonde.

Deux grandes classes séparent l'humanité; l'une plus grouillante, plus remuante, ne saura jamais le dédain silencieux dont l'enveloppe l'autre. Ces deux classes sont celles des âmes basses et des âmes de marque. Toute secousse exercée sur l'une ou sur l'autre décide d'un mouvement prévu par les tendances de leur nature. Une âme sordide roulera un peu plus bas, les éclaboussures de fange dénonceront, où qu'elle se réfugie, et aux esprits les moins éveillés, l'écrasement coutumier dans la mare. Les âmes de marque s'élèveront naturellement. Tolstoï était de ces marcheurs qui ne s'arrêtent jamais. Sans doute des faux pas, des écarts regrettables ont maintes fois signalé sa route. Il n'en a pas moins gravi les hautes cimes.

XXIII

LA RÉSISTANCE AUX MALADIES ET JOHN RUSKIN

Il est un fait constaté par le public et formulé en manière d'aphorisme. Pour juger d'un individu terrassé par la fièvre : « La maladie est forte, dit-on,

parce que le sujet est fort. » Vis-à-vis de certaines affections, la pneumonie, en particulier, ce jugement comporte une grande part de vérité. Rien de grave comme la fluxion de poitrine sur certains gailards vigoureux et qui n'ont jamais été alités. Il en est des maladies au point de vue physique comme des épreuves et des contrariétés dans le domaine moral. Ces dernières trempent le caractère, les premières assurent maintes fois la résistance physique. Les hommes qui atteignent un âge avancé ont souvent pendant des années promené une santé précaire ou ont été éprouvés par des accidents physiques de tout ordre. Il importerait à cet égard de distinguer les maladies qui prolongent la vie de celles qui la raccourcissent. A part nombre de troubles dyspeptiques considérés depuis longtemps comme une réaction défensive de l'organisme, aucune lumière n'est encore ouverte sur les avantages éloignés de certains troubles morbides.

A preuve l'histoire de l'écrivain anglais John Ruskin. Il mourut en 1900, à l'âge de quatre-vingts ans, et pourtant quelle existence de valétudinaire que la sienne ! A huit ans, une première pneumonie ou broncho-pneumonie le met en danger de mort ; à dix ans, nouvelle infection grave ; à seize ans, pleurésie ; à vingt et un ans, dépression neurasthénique prolongée à la suite d'un chagrin d'amour. Il voyage pour reprendre goût à la vie et contracte en Italie des fièvres palustres. A vingt-neuf ans, nouvellement marié, il inaugure la vie conjugale par une attaque grave du côté du poumon, sans doute une nouvelle pneumonie suivie de rechute et dont la conva-

cence se prolongea pendant quatre mois. Il est rare qu'un homme intelligent et d'âme élevée atteigne la quarantaine sans jeter sur les vilenies du monde un regard dont l'impatience révoltée et la colère première ne s'éteignent pas peu à peu dans la tristesse et le découragement. Ruskin abandonna vers cet âge ses études d'art pour des problèmes sociaux et de ce jour une mélancolie profonde, inspirée par les malheurs du temps, pesa lourdement sur sa destinée. « Ce n'est pas mon labeur qui me rend fou, dit-il quelque part, c'est le sentiment de son inutilité. » Et ailleurs : « Je demeure ballotté entre le désir d'une existence tranquille et agréable et l'appel effrayant que poussent vers moi le crime des hommes que je veux abattre, la misère des hommes que je veux soulager. » Une telle désolation ne stérilisait pas en lui les sources de la pensée. L'intelligence demeurait originale et fine. A cinquante et un ans, Ruskin fut élu professeur d'esthétique à Oxford et il se consacra tout entier à sa tâche neuf ans de suite. Puis il disparut.

Il comprit la retraite à la manière des grandes âmes. Loin des hommes dont il discernait la médiocrité prétentieuse et perçait à jour les hypocrisies, il se retira dans son cottage de Brantwood, sur le lac de Coniston. Des dessins de Turner ornaient sa chambre à coucher, des manuscrits enluminés se rangeaient sur les rayons d'une bibliothèque riche de volumes précieux. Quand le vieillard ouvrait sa fenêtre, par delà les parterres de roses et les arbustes du jardin, son œil allait de la nappe unie du lac aux tertres de bruyère et aux pentes rocailleuses

peuplées de sapins et de mélèzes qui s'élevaient de l'autre rive.

La grande paix qui descendait de ce paysage de montagne n'arriva pas à dissiper complètement l'inquiétude de son âme. Il continuait de s'indigner aux nouvelles reçues du dehors quand elles attestaient la vulgarité et la bassesse des acteurs. Et c'étaient alors des nuits d'insomnie faisant suite à l'excitation douloureuse des jours.

Triste privilège acquis aux esprits d'élite que cette faculté de vibrer aussi vivement au déclin qu'à l'entrée de la vie ! Ruskin demeurait jeune par le cerveau, mais il avait renoncé à toute velléité de production mentale. A quoi bon écrire ? Au moins à respirer le parfum de ses roses, à écouter une lecture ou à tourner les feuillets d'un livre aimé, il ne risquait pas d'irriter l'amour-propre ombrageux de ses rivaux. Tous les jours il aimait davantage la terre qui lui offrait le régal de sa verdure et de ses fleurs. Quand il mourut, à la suite d'une attaque d'influenza, il ne fit qu'entrer en contact plus intime avec le bon sol nourricier d'où sortent, avec les végétations saisonnières, les richesses de la sève et la vie nuancée des couleurs, pour la plus grande joie de l'œil.

FIN

VERIFICAT

1987

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	Pages. v
------------------------	-------------

PREMIÈRE PARTIE

LES RÈGLES DE FORMATION

CHAPITRE PREMIER. — SUR L'ÉDUCATION	1
CHAPITRE II. — LES MORALES POSITIVES	21
CHAPITRE III. — L'ACQUISITION D'UNE DISCIPLINE	27
CHAPITRE IV. — L'OBSERVATION EN SCIENCE	44
CHAPITRE V. — L'INVENTION.	51

DEUXIÈME PARTIE

LES DÉVIATIONS MORBIDES

CHAPITRE PREMIER. — LES MALADIES DE L'INCONSCIENT.	59
CHAPITRE II. — L'ÉTAT MENTAL DES SUGGESTIONNÉS	74
II. L'obsession démoniaque	77
III. La peur	81
IV. La peur chez Pascal.	84
V. La maladie de Pascal	87
VI. Le vagabondage et les fugues de l'enfant	89
VII. Le délire d'interprétation.	92

CHAPITRE III. — ATTITUDES MENTALES ET RÉPERCUSSIONS	
ORGANIQUES	96
II. L'anaphylaxie morale	99

TROISIÈME PARTIE

LES ADAPTATIONS FÉMININES

CHAPITRE PREMIER. — L'INTUITION FÉMININE.	103	x
II. Les femmes aux universités américaines	107	
III. L'esprit de suite	111	x
IV. La femme et le positivisme	114	
V. La sincérité	117	
VI. L'associée.	120	
VII. <i>Ibid</i>	124	
VIII. L'obéissance au mari	127	x
CHAPITRE II. — L'ADOPTION DES ENFANTS.	131	
II. Les vocations des enfants	134	

QUATRIÈME PARTIE

LES QUALITÉS ET LES DÉFAUTS DES CARACTÈRES

CHAPITRE PREMIER. — LA FRANCHISE	139	x
II. Les mensonges du caractère	142	x
III. Le style, c'est l'homme.	145	x
IV. Le courage	148	
V. L'admiration.	151	
VI. L'homme prudent.	155	
VII. Le contentement de soi	158	x
VIII. <i>Ibid</i>	161	x
IX. L'optimiste	165	
X. La verbomanie	167	x
XI. La vulgarité.	171	x
XII. Le scandale.	174	
XIII. La paresse	177	x

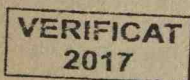
	Pages.
XIV. Les désobéissants poltrons	184
XV. L'ironie	187
XVI. La méchanceté	190
XVII. Le cynisme	194
XVIII. L'avarice	197
XIX. La paresse combative	204
XX. Les apathiques violents	207
XXI. Les aigres	211
XXII. L'homme qui manque le train	214
XXIII. L'ennui	216
CHAPITRE II. — LES BESOINS AFFECTIFS DES GRANDS	
HOMMES	220
II. Les échappées fantasques des grands hommes	223
III. La colère des grands hommes	226
IV. Les ombres aux grands caractères	229
V. L'humilité des esprits supérieurs	232

CINQUIÈME PARTIE

LES EXEMPLES

I. La fin de Martial	237
II. Agrippa de Nettersheim	240
III. Botal	244
IV. La fin d'un moraliste	247
V. Gourmandise	251
VI. Une maxime impossible	254
VII. Une philosophie du bonheur	257
VIII. Les conditions du bonheur	261
IX. La frigidité de Madame de Pompadour	263
X. Une maladie de Voltaire à Ferney	267
XI. Envie et dégoût	270
XII. Marat inconnu	273
XIII. La timidité de Chateaubriand	276
XIV. Dyspepsie et littérature	279
XV. La demi-folie d'Auguste Comte	282
XVI. Le début de la maladie de Nietzsche	285

	Pages.
XVII. Une école d'énergie	288
XVIII. Un savant étrange	292
XIX. Journal d'un philosophe : Maine de Biran	295
XX. Un grand psychologue : Sainte-Beuve.	298
XXI. Carlyle intime	302
XXII. Sur Tolstoï	306
XXIII. La résistance aux maladies et John Ruskin	307



TOURS

IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}.

3683

